



Université Mohamed Khider de Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et des Langues étrangères
Filière de Français

MÉMOIRE DE MASTER

Option : Sciences du Langage

Présenté et soutenu par :

SEID Mouna

LE POSITIONNEMENT IDENTITAIRE DE MAISSA BEY DANS « AU COMMENCEMENT ETAIT LA MER... » ET « SURTOUT NE TE RETOURNE PAS »

Jury:

Dr. MOUSTIRI Zineb	MCA	Mohammed Khider Biskra	Rapporteur
M. CHELOUAI Samir	MAA	Mohammed Khider Biskra	Président
M. HAMMOUDA Mounir	MAA	Mohammed Khider Biskra	Examineur

Année universitaire : 2019-2020



Université Mohamed Khider de Biskra
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et des Langues étrangères
Filière de Français

MÉMOIRE DE MASTER

Option : Sciences du Langage

Présenté et soutenu par :

SEID Mouna

LE POSITIONNEMENT IDENTITAIRE DE MAISSA BEY DANS « AU COMMENCEMENT ETAIT LA MER... » ET « SURTOUT NE TE RETOURNE PAS »

Jury :

Dr. MOUSTIRI Zineb	MCA	Mohammed Khider Biskra	Rapporteur
M. CHELOUAI Samir	MAA	Mohammed Khider Biskra	Président
M. HAMMOUDA Mounir	MAA	Mohammed Khider Biskra	Examineur

Année universitaire : 2019-2020

Dédicace

À mes parents

SEID Mouna 

Remerciements

Je remercie premièrement et avant tout Dieu le tout- puissant qui m'a donné inspiration, désir et courage pour accomplir, finalement, ce modeste travail malgré tous les obstacles

Je tiens à adresser mes plus sincères remerciements à toutes les personnes qui m'ont apporté une aide pour la réalisation de ce travail de recherche. Principalement :

- Dr. MOUSTIRI Zineb qui a dirigé ce travail, pour tous ses encouragements, sa bienveillance, sa disponibilité et sa compréhension. Pour son orientation, sa patience, sa confiance, son aide précieuse et ses conseils judicieux. Qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude profonde ; Je ne saurais assez la remercier pour m'avoir fait découvrir une romancière aussi exceptionnelle.
- Les membres du jury qui me font l'honneur d'évaluer ce travail ;
- Tous mes enseignants qui m'ont inculqué l'amour du savoir.
- Mes remerciements vont également à la chercheuse Imèn MOUSSA pour son soutien et son aide précieuse.
- Merci à tous ceux qui ont cru en moi et qui m'ont fait confiance.

*« J'écris pour comprendre, connaître, approfondir,
mieux percevoir ce qui se déroule en moi »*

Charles JULIET

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	6
------------------------------------	---

CHAPITRE I:

ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Introduction	11
I. Attitudes langagières	11
1. Qu'est-ce qu'on entend par « attitude langagière » ?	11
1.1 La notion d'attitude en science du langage	11
1.2 Attitudes langagières et\ou linguistiques.....	12
2. Typologie et fonctions des attitudes langagières	13
2.1 Entre favorable et défavorable.....	13
2.2 De l'intégration\instrument à l'expression	14
II. Positionnement identitaire	14
1. Éléments définitoires pour le concept « Positionnement identitaire »	14
1.1 Qu'est-ce qu'un « Positionnement » ?.....	14
1.2 « Posture » d'auteur !	17
1.3 L'identité : une notion interdisciplinaire.....	18
2. L'expression identitaire	20
2.1 L'identité individuelle\personnelle	20
2.2 L'identité collective\sociale	21
3. L'identité : Problématique du rapport de la langue à la culture	22
3.1 L'identité entre : langue, discours et culture	23
3.2 Le mécanisme de construction identitaire	24

3.3 Les imaginaires socioculturels : vers des traits identitaires	26
3.4 L'identité narrative	28
4. L'identité dans une perspective pragmatique	30
4.1 Des compétences pour la mise en discours de l'identité	31
4.2 Les stratégies identitaires	33
5. Des enjeux identitaires pour une prise de position	34
5.1 Modalisation\Modalité	34
5.2 Ethos\Pathos	37
5.3 Hybridité ou Métissage ?	40
Conclusion	43

CHAPITRE II :

APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

Introduction	45
I- Représentation de l'auteure et description du corpus	45
1- Parcours de l'auteur	45
1-1 Biographie	45
1-2 Bibliographie	48
2- Description du corpus	49
2-1 « Au commencement était la mer... »	49
2-2 « Surtout ne te retourne pas »	50

II- Sur les traces de l'identité de M. Bey dans <i>Au commencement était la mer et Surtout ne te retourne pas</i>	51
1- Étude thématique	51
2- Étude sociocritique	65
2-1 Le socioculturel et le métissage linguistique	65
2-2 Le dialogisme chez Maïssa BEY	69
2-3 Maïssa Bey : énonciation\ identité	72
2-4 Maïssa Bey vue par Imèn Moussa	75
Conclusion	84
CONCLUSION GÉNÉRALE	85
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	89
LISTE DE FIGURES ET DE SIGLAISONS	101
ANNEXE	102

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Notre recherche s'inscrit dans le cadre des sciences du langage dont les travaux effectués ont incité les chercheurs à creuser plusieurs pistes de réflexion en s'ouvrant sur plusieurs domaines (sociologie, psychologie, politique...). En s'inscrivant dans cette perspective plurielle, notre étude se débouche sur l'analyse du discours qui occupe, actuellement, une place si importante dans l'ensemble des domaines constituant la linguistique moderne. Ce domaine a connu un grand développement surtout en s'intéressant aux différents types de "Discours" : politique, journalistique, religieux... ou même littéraire.

En effet, l'essentiel pour cette discipline, utilisée au départ dans les sciences sociales, est d'étudier ce que nous faisons en parlant au-delà de ce que nous disons. Alors, en débordant la conception structurale de la langue, l'analyse de discours met l'accent sur l'articulation du langage et du contexte ; voire les activités du locuteur où le sujet est considéré comme un acteur actif et sa fonction subjective est conçue comme fonction fondamentale de la communication langagière.

En suivant cette optique, notre travail de recherche est motivé par une volonté personnelle d'articuler l'analyse de discours et les théories littéraires à l'ère de l'interdisciplinarité qui nous offre un espace de liberté que les autres domaines ne nous offrent pas. Aussi, nous voulions voir comment les réalités sociales, culturelles et linguistiques se mêlent et donnent naissance au discours littéraire.

Le premier qui s'est intéressé à l'analyse du discours littéraire c'est bien, le linguiste Dominique Maingueneau dans les années 1990 -notamment dans Pragmatique pour le discours littéraire. Et puis, l'analyse du discours- qui avec d'autres mouvements théoriques issus du reflux du structuralisme- entend « *concentrer [son] attention sur les conditions de la communication littéraire et sur l'inscription sociohistorique des œuvres* » (Maingueneau D., 2004, p. 28). La perspective de Maingueneau s'inscrit ainsi dans la longue tradition qui, depuis la rhétorique antique, considère le phénomène littéraire en tant qu'acte d'*énonciation*. Affirme Maingueneau :

Les théories de l'énonciation linguistique, les multiples courants de la pragmatique de l'analyse du discours, le développement dans le domaine littéraire de travaux se réclamant de M. Bakhtine, de la rhétorique, de la théorie de la réception, de l'intertextualité, de la sociocritique, etc. ont

progressivement imposé une nouvelle appréhension du fait littéraire, où le dit et le dire, le texte et son contexte sont indissociables. (ibid., p. 5).

Le discours littéraire, au-delà d'être conçu comme un corpus de textes, l'appréhension qu'a donné l'analyse du discours au fait littéraire, lui attribue une dimension sociale, qui implique des conditions d'énonciations déterminées (l'auteur, le public, le support matériel, etc.).

En partageant l'idée de Maingueneau, nous disons qu'une analyse raisonnée du discours littéraire doit ainsi nécessairement prendre appui sur des méthodes qui valent également pour les autres discours traversant une société. D'ailleurs, il en justifie en disant que « *Les œuvres parlent effectivement du monde, mais leur énonciation est partie prenante du monde qu'elles sont censées représenter* » (ibid., p. 35).

Dans cette perspective, nous constituons la problématique suivante : Comment se positionne Maïssa BEY dans « *Au commencement était la mer...* » Et « *Surtout ne te retourne pas* » ?

Ainsi deux questions secondaires s'imposent comme suit :

- Comment l'auteure s'identifie-t-elle linguistiquement et culturellement en tant qu'une femme algérienne ?
- Quelles modalités énonciatives exprimant le positionnement identitaire de l'auteure ?

Pour répondre à toutes les interrogations, nous avançons les hypothèses suivantes :

- Le métissage linguistico-culturel servirait comme un vecteur fondamental de positionnement identitaire de Maïssa BEY.
- Le cadre socio-historique, avec toutes ses spécificités, influencerait le discours romanesque et l'écrivain serait un témoin d'une histoire collective.

Pour son objectif, cette recherche vise, d'une part, à révéler l'écho de l'identité de la romancière dans son discours romanesque. D'autre part, elle tente de déceler comment l'histoire personnelle de l'écrivain et l'histoire « collective » d'un pays se tissent des liens en contribuant, ainsi, à l'émergence d'une œuvre littéraire.

Pour atteindre notre objectif et répondre à notre problématique, nous choisissons comme corpus deux romans de Maïssa Bey, à savoir, *Au commencement était la mer* et *Surtout ne te*

retourne pas de Maïssa BEY, publiés entre autre à la fin de XX siècle et au début de XXI siècle. Pour l'analyse, nous optons, dans un premier lieu, pour l'analyse pragmatique (l'implicite, le sous-entendu et la charge pragmatique de certains termes utilisés par l'écrivaine...) ; dans un second lieu, nous faisons appel à la sociocritique pour contextualiser notre phénomène linguistique étudié et déterminer le prélinguistique qui a donné naissance au linguistique « les deux romans ». Ainsi, nous interrogeons la socialité du discours par l'étude des procédés et enjeux du processus de transformation sémiotique du social opérée par et dans le discours romanesque. Bref, nous articulons, dans l'analyse, les phénomènes discursifs et les phénomènes sociaux : « *Il s'agit plutôt d'envisager le discours littéraire au sein d'une configuration générale, variable historiquement, composée par l'ensemble de la production verbale d'une société donnée, à un moment donné* » (socios.p, 02).

Alors, dans notre recherche nous allons opter pour deux méthodes qui vont ensemble avec les deux parties constituant notre travail. L'une descriptive, l'autre analytique dont la 1^{ère} concerne la théorie et la 2^{ème} concerne la pratique.

Notre premier chapitre constituant le soubassement théorique de notre travail s'intitule « Entre attitudes langagières et positionnement identitaire ». Il se focalise sur les concepts et les notions clés de cette humble recherche. Le second chapitre intitulé « Approche adoptée et analyse du corpus » met l'accent sur l'analyse qualitative de notre corpus. D'ailleurs, nous allons décrire notre corpus et présenter notre auteure en question, puis faire l'analyse des extraits tirés des deux romans et qui sont en corrélation avec notre problématique, selon les méthodes et les approches de recherche citées ci-dessus.

CHAPITRE I :
ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET
POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

INTRODUCTION

À l'instar de tout travail de recherche scientifique, il s'avère essentiel de circonscrire, théoriquement, ce dernier dans son cadre en mettant en lumière la somme des concepts de base intégrant et participant à construire l'objet d'étude et à déterminer l'objectif de l'étude en question.

Notre réflexion, comme l'indique son intitulé " Le positionnement identitaires de Maïssa Bey dans « Au commencement était la mer.. » et « Surtout ne te retourne pas » ", s'inscrit dans le champ vaste des sciences de langage, plus particulièrement dans l'analyse du discours, conçu comme approche multidisciplinaire étudiant le contexte et le contenu du discours (oral ou écrit). Travailler sur le discours et le langage implique une préalable clarification des représentations du sujet\énonciateur (créateur d'une réalité sociale qu'il vise à faire partager), dès que celui-ci est parallèlement "pris" par ses propres représentations. Ainsi, le rapport qu'il entretient avec sa propre production langagière est dialectique. « *Parler, c'est sans doute échanger des informations ; mais c'est aussi effectuer un acte, régi par des règles précises, qui prétend transformer la situation du récepteur et modifier son système de croyance et/ou son attitude comportementale* ».dit Orecchione-K. C (1980, p. 185) son position et son identité sont donc conditionnés par des enjeux que nous découvrirons dans ce chapitre.

I- ATTITUDES LANGAGIÈRES

1- Que signifie " attitudes langagières" ?

1-1 La notion d' « attitude » en Sciences du Langage

Au début, nous abordons la notion d'attitude en général avant de passer à sa définition dans le champ vaste de la linguistique. Au fur et à mesure que le sens d'attitude s'accroît d'un état physique à un état psychosocial, les acceptions de cette dernière vont d'une vision binaire selon Garrett. P : « *un affect positif ou négatif envers un objet psychologique* » dit Thurstone (1931) cité par Sylvain-Lionel Houville (2012, p10), puis « *une disposition à répondre favorablement ou défavorablement à une classe d'objets* », selon Sarnoff (1970) (ibid). De cette vision, nous arrivons à assimiler l'attitude comme « *une réaction évaluatrice au sujet d'un référent attitudinal, interprété sur la base des croyances ou opinions de l'individu à propos dudit référent* » tel perçoit Gardner (1979) (ibid. p11).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Il paraît, dans les travaux qui traitent des attitudes, qu'une relation de synonymie existe entre les vocables « *attitudes* » et « *opinions* » (Baker. C, 1992, p14). De même dans la littérature sur les attitudes, une distinction n'est pas toujours faite entre "attitudes" et "idéologies". Pourtant le sens de ces termes diffère, et une mise au point à leur sujet est utile.

Par ailleurs, Garrett entend que les idéologies sont relativement d'une connotation négative qui les représente capablement comme propagande : « *les idéologies peuvent prôner des notions de sens commun, qui peuvent être vues comme des distorsions ou des mythes* » (cité par Sylvain-Lionel Houville. 2012, p16). En revanche, Baker pense que « *le mot idéologie tend à référer à la codification des normes et des valeurs d'un groupe* » (ibid).

1-2 Attitudes linguistiques et\ou langagières

Puisque selon Louis Jean Calvet (1996, p 58) « *les attitudes linguistiques ont des retombées sur le comportement linguistique* », il s'agit de cerner les positionnements au sujet de la langue ainsi que les pratiques effectives qu'ils recouvrent.

Laissons désormais de côté la structure, et attachons nous à la nature. Les attitudes, nos « *réactions subjectives* » linguistiques (Labov. W, 1976, p. 213) peuvent être, indépendamment de leurs mesures observables, de différentes natures. D'ailleurs, nous jetons à ce fait la lumière sur la classification de Marina Yaguello (1988, p. 13) dont elle distingue des attitudes linguistiques de trois natures différentes :

- 1) **Explicatives**, conduisant à des rationalisations, à des tentatives de théorisation, ainsi par exemple sur l'adéquation du genre grammatical et du genre naturel, sur l'origine des mots et des langues, etc.
- 2) **Appréciatives**, se traduisant sur des jugements sur la beauté, la logique, la clarté, la simplicité de telle ou telle langue.
- 3) **Normatives**, s'exprimant par l'opposition à toutes les formes de « corruption » de la langue.

Quant au Boyer, par exemple, il rattache les attitudes linguistiques au monde plus large des « *imaginaires de la/des langues* » (Boyer. H, 1996. p16) et en fait alors une composante de notre rapport sociolinguistique à la langue. De point de vue des variétés, Lafontaine (1997, pp.56-60) estime que les attitudes sociolangagières renvoient principalement à « *la manière dont les sujets évaluent des langues, des variétés de langue ou des variables*

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

linguistiques ». Tout en gardant à l'esprit les définitions de référence des psychologues sociaux, notons-en quelques-unes spécifiquement rattachées au langage : « *Les attitudes langagières constituent l'ensemble des opinions explicites ou implicites sur l'usage d'une langue* » (Dubois.J et al. 2007, p57). À la base de la réflexion de Bulot, Meyer (Meyer. J, 2011.p56) se décline de dire que :

L'attitude est à la fois expression des représentations et catégories langagières et aussi instrument de l'identité sociale. L'expression des sentiments et ressentiments socio-langagiers, au même titre que les autres signes de distinction culturelle, sont constitutifs des attitudes permettant de se situer dans l'espace social et surtout de situer la figure de l'Autre sur ce continuum.

Bulot exprime avec un esprit synthétique (Bulot, 1999, p.30) qu'un « *jugement sur la grammaticalité d'un énoncé relèvera d'une attitude linguistique* » tandis que « *la mise en relation de tel élément phonologique avec tel groupe social ou le fait de se servir de tel élément linguistique en tant que marqueur identitaire relèvera d'une attitude langagière* » (ibid).

Rappelons-nous que l'évaluation des attitudes langagières se porte sur les attitudes face à la langue (soit maternelle ou étrangère), il semblerait que ces dernières (en termes de sujets) diffèrent selon la modalité énonciative.

2- Typologie et fonction(s) des attitudes langagières

2-1 Entre favorables et défavorables

À ce stade ainsi, nous portant sur la thèse de Meyer encore une fois pour repérer la convergence entre une attitude "favorable" et une attitude "défavorable". À son tour, Meyer prend appui sur l'acceptation d'une attitude comme « *une prédisposition à répondre d'une manière consistante, favorable ou défavorable à l'égard d'un objet donné* » donnée par Bulot (Bulot. T, 1999, p.28-29). pour dire que cette considération dichotomique peut être envisagée de façon plus large, « *non pas en opposant ces deux types d'attitudes mais en en faisant les extrémités d'un continuum* » (Meyer. J, 2011, p. 57). Il y a de plusieurs types d'attitudes de ces deux ordres. Posant que les attitudes favorables « *sont produites dans un climat de sécurité sociale (et donc langagière)* » (ibid) et que les attitudes défavorables « *sont produites dans un climat d'insécurité* » (ibid), elle rattache attitudes favorables aux : *agrégation / insertion / intégration* et attitudes défavorables aux : *ségrégation / discrimination / discrimination systémique.*(ibid)

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Dans le premier tome de sa thèse, Ouafaa Zouali commente l'attitude ainsi décrite par Thurstone comme « *la disposition pour ou contre un objet psychologique. La disposition dans sa forme primitive est décrite comme une attirance ou une aversion* » (cité par Zouali. O, 2004, p .63) disant que « *l'attitude se définit avant tout par la perception positive ou négative à l'égard d'un objet psychologique* » (ibid, p. 64). Pour elle, être favorable ou défavorable, être pour ou contre, serait question de constituer de la totalité des sensations, des idées, des convictions, dépendamment d'un objet déterminé.

2-2 De l'intégration\instrument à l'expression

L'hypothèse de la typologie que nous avons mise au départ concernant les attitudes favorables et les attitudes défavorables, nous amène à dire que nos attitudes vont être orientées vers ces deux aspects. Bien que la langue, intrinsèquement, décrit une identité, elle n'en demeure donc pas moins un code ou un outil. S-L Houville (2012, p. 28) avoue que « *par volonté d'intégration au sein d'une société, un sujet adoptera des attitudes favorables envers la langue de celle-ci. Parler une langue, adopter un accent, utiliser un vocabulaire spécialisé* » constituera pour lui une preuve d'appartenance à cette dernière. Au même titre : « *rejeter une langue, ou se défaire d'un accent sera la preuve d'une volonté de dissociation par rapport à une communauté* » (ibid). Cependant, il est possible de manifester des attitudes favorables vis-à-vis d'une langue, elle ajoute, sans qu'elle porte un intérêt profond pour sa société ; « *On éprouve alors des attitudes favorables envers un code, et non envers une identité* » (ibid). En fait, c'est la fonction **instrumentale** des attitudes. Et du coup, ils ont de plus une fonction d'**expression** à savoir qu'ils servent « *l'extériorisation des croyances et des valeurs centrales que l'on possède* » selon Vallerand et al (cité par ibid. p29).

II- POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

1- Éléments définitoires pour le concept de "positionnement identitaire"

1-1 Qu'est-ce qu'on entend par " positionnement" ?

Depuis 1976, le linguiste français Dominique Maingueneau étant professeur à l'université d'Amiens et membre de l'institut universitaire en France, a publié un grand nombre d'ouvrages particulièrement dans le domaine de l'analyse du discours. Nous citons parmi les

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

« Les termes clés de l'analyse du discours » dont ce livre s'attache à expliciter les éléments de base pour la démarche analytique.

De là, la notion de « positionnement » pour Maingueneau désigne un terme qui s'est utilisé avec deux valeurs indissociables, soit l'acte par lequel « une formation discursive » se *positionne* dans un « champ discursif » ; émerge en indiquant son identité relativement à l'autre, soit la formation discursive elle-même considérée autant qu'identité dans un interdiscours (Maingueneau. D, 1996, p. 65). Cela se fait dans la mesure où la primauté de l'interdiscours « *implique que l'identité d'une formation discursive est un processus de constante redéfinition de ses relations aux autres formations discursives* » (ibid).

L'idée de « discours » et « interdiscours » développée ici renferme donc l'identité de la formation discursive étant en mouvance perpétuelle en guise de déterminer les rapports intrinsèques au sein de l'ensemble informationnel. Dans la conception de *positionnement*, *position* a une acception double : *prise de position* et *position militaire* qui, selon Maingueneau. D (1993, p. 69), soulignant la relation entre identité et conflit interdiscursif.

Creusant dans le même champ de réflexion, ce grand linguiste considère le positionnement comme : « *l'une des catégories de base de l'analyse du discours, qui touche à l'instauration et au maintien d'une identité énonciative* » (Charaudeau. P et Maingueneau. D, 2002, p. 453).

Plus précisément, il avoue que c'est justement le fait par lequel « *l'emploi de tel mot, de tel vocabulaire, de tel registre de langue, de telle tournures, de tel genre de discours, etc., un locuteur indique comment il se situe dans un espace conflictuel* » (ibid). À titre d'exemple, il nous expose l'illustration suivante : en utilisant le lexis « lutte de classe », on se positionne comme de gauche ; en parlant sur un ton didactique et avec un vocabulaire technique, on se positionne comme spécialiste, etc.

Nous revenons par là au *champ discursif* dont Maingueneau (ibid) opte pour l'équation suivante : *positionnement = identité énonciative*, cela suppose qu'*a priori* nous pouvons parler dès lors de *positionnement identitaire* et/ou *positionnement énonciative* qui n'est pas fermé non figé, parce qu'il ne concerne pas seulement le contenu, mais les diverses dimensions du discours (par exemple : le contexte+ le cotexte).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Deux ans après, Patrick Chareaudau (2002, p. 176) vient renforcer l'acception de Maingueneau en s'avancant pour dire que le positionnement « *correspond à la position qu'occupe le locuteur dans un champ de discussion, aux valeurs qu'il défend (consciemment ou inconsciemment) et qui caractérisent en retour son identité sociale et idéologique* » Alors, nous trouvons de *positionnement* aussi bien dans les divers discours : politique, religieux, scolaire... etc.

De plus, Alain Rabatel dans « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur » déclare que tel choix de « *catégorisation (noms et verbes), de qualification (adjectifs et adverbes), de modalité et de modalisation, d'ordre des mots et des prédications, les choix de mise en relief* » indique la position de l'énonciateur vis-à-vis des objets du discours.

La notion de position renvoie d'abord, selon Rabatel, aux diverses opérations permettant de mettre, dans le discours, les objets convenablement aux catégories notionnelles dont ils relèvent : « *l'énonciateur peut inscrire les objets au centre de leur domaine par identification ("C'est un véritable loup"), par rupture ("Ceci n'est pas un loup") ou par différenciation ("Ceci s'apparente de très loin à un loup")* » (Rabatel. A, 2012, pp.24-25). Le choix d'une modalisation, d'une catégorisation ou d'une qualification, explicité dans l'exemple, s'est fort bien significatif quant à la position de l'énonciateur envers les objets du discours.

À travers l'articulation de *positionnement* et *identité*, le *positionnement identitaire* semble avoir une appréhension profonde. D'ailleurs, le qualifiant *identitaire* constitue un vrai débat dans le domaine littéraire contemporain en terme de « *l'émancipation du sujet et la relation à l'autre* » (Aron .P et al, 2002, p. 359). En fait, dans « le dictionnaire littéraire », *identitaire* veut dire : « *l'identité collective en tant que construction. Toute production littéraire référée à une catégorie générale (de type nous Vs les autres) peut susciter une réflexion identitaires* » (*ibid*).

Ce terme ne figure qu'à la fin du XXe siècle dans le cadre des travaux sociologiques, puis plus largement en sciences humaines qui prennent en charge l'optimisation des réflexions vis-à-vis de la construction, ainsi la désagrégation des identités collectives promouvant en parallèle avec le social. Le débat dont nous avons déjà parlé, fait point d'inspiration pour les écritures *migrantes* et *métissées* et les travaux qui s'y intéressent (*ibid*, p. 360).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

1-2 « Posture » d'auteur !

Transversalement parlant, les analyses du discours ne cessent de s'intéresser au champ littéraire ; voire cette fois ci particulièrement à l'auteur et son discours.

Sous le titre "Posture d'auteur", Jérôme Meizoz (2017, en ligne) évoque depuis peu, le point de vue méthodologique, le fait qu'une "posture" contribue à la fois d'un fait linguistique et d'un autre institutionnel et « *se situe donc à l'interface entre un sujet et le cadrage institutionnel qui pèse sur ses pratiques. Une posture se présente inséparablement comme une conduite et un discours* ». Autrement dit : la présentation de soi et les conduites publiques en situation littéraire (prix, discours, banquets, entretiens en public, etc.). Ainsi, cette image de soi transmise dans et par le discours et ce que la rhétorique nomme *l'ethos*.

Dans son même article, ce chercheur part d'un constat de rôle de la posture à la position dans le champ littéraire. L'image de l'auteur n'est pas obligatoirement rattachée à ses coordonnées civiles, comme le choix "Pseudonyme" (assez fréquent dans tous les arts), n'est pas seulement une prévention contre la censure mais ou même pour attirer la lumière du public, mais il dresse « *une nouvelle identité sur la scène d'énonciation littéraire. Son élaboration est interactive : suscitée par l'auteur, elle se nourrit ensuite de tous les médiateurs de la vie littéraire qui dessinent une manière d'être auteur* » tel est le cas pour les critiques, les lecteurs et les journalistes (ibid).

Or, Nathan Bennett dans « La posture littéraire : un carrefour disciplinaire » fait critique aux travaux de Meizoz, précisément en terme de son étude posturale qui insiste sur « *la capacité de l'individu à renégocier les statuts et les rôles qui lui sont assignés, à les rejouer dans une "performance" globale qui a valeur de "positionnement" dans une sphère codée de pratiques* » (Bennett. N, 2011, en ligne). De ce point, nous nous penchons à penser que le positionnement de l'auteur est un fait subjectif de singularisation.

Pour éclairer davantage la vision de Meizoz, cet écrivain ainsi répondu comme spécialiste en sociologie de la littérature, celui-ci se décline pour dire que : « *la posture rejoue sa position et son statut dans une "performance" (discours et conduite) qui se veut souvent un re-positionnement dans le champ littéraire* » bien loin de reproduire l'objectivité des contraintes qui se pèsent sur l'auteur (ibid).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

1-3 L'identité : une notion interdisciplinaire

L'identité est infiniment prégnante parce qu'elle est omniprésente. La particularité de ce concept est d'être plus au moins complexe, en effet, sa nature multidisciplinaire rend sa définition malaisée. De ce fait, nous tentons quant à nous d'éclairer un peu le concept et mettre en lumière son sens transdisciplinaire apparemment ambiguë.

En linguistique, l'intérêt porté à la définition de l'identité semble peut-être considérable dès qu'il ne se trouve pas de conceptualisation plus au moins concise. À ce propos, Jean Dubois (2002, p. 238) postule : « *on appelle sens d'identité l'emploi prédicatif du verbe être exprimant l'identité de deux unités, comme dans "Cet enfant est Pierre", ou "enfant" et "Pierre" sont « identifiés », par opposition aux sens d'appartenance et d'inclusion* ».

Ce n'est que dans une dimension sémantique et/ou morphosyntaxique où l'identité pour ce chercheur fait équation au verbe être, cette vision restrictive diminue la signification rattachée à la notion d'identité. De conséquent, ne sont pas les mots, ni les règles linguistiques qui les organisent qui forgent le symbolique de l'identité, mais la manière de les dire et les instances discursives qui entrent en jeu dans ce fait. Estime Charaudeau. P (2001, p. 343).

Les apports des autres disciplines pour la problématique de l'identité viennent consolider ce que les linguistes prétendent voir dans cette notion ; définie comme « *le fait pour une personne d'être un individu et de pouvoir être également reconnue pour tel sans nulle confusion grâce aux éléments qui l'individualisent* » dans "Le petit Robert" (cité par Duygu Çurum Duman, 2012, p. 188).

Cette même idée a été représentée au centre des grands courants littéraires et philosophiques modernes par la célèbre affirmation d'Arthur Rimbaud « je est un autre ». Pourtant, le paradoxe que nous fournit ce dernier met en œuvre la contradiction identité/altérité. Cela se manifeste aujourd'hui avec les études francophones et postcoloniales interrogeant la construction culturelle et nationale de précédent rapport, tout comme les frontières de l'identité sexuelle font l'objet des travaux pour la critique féministe.

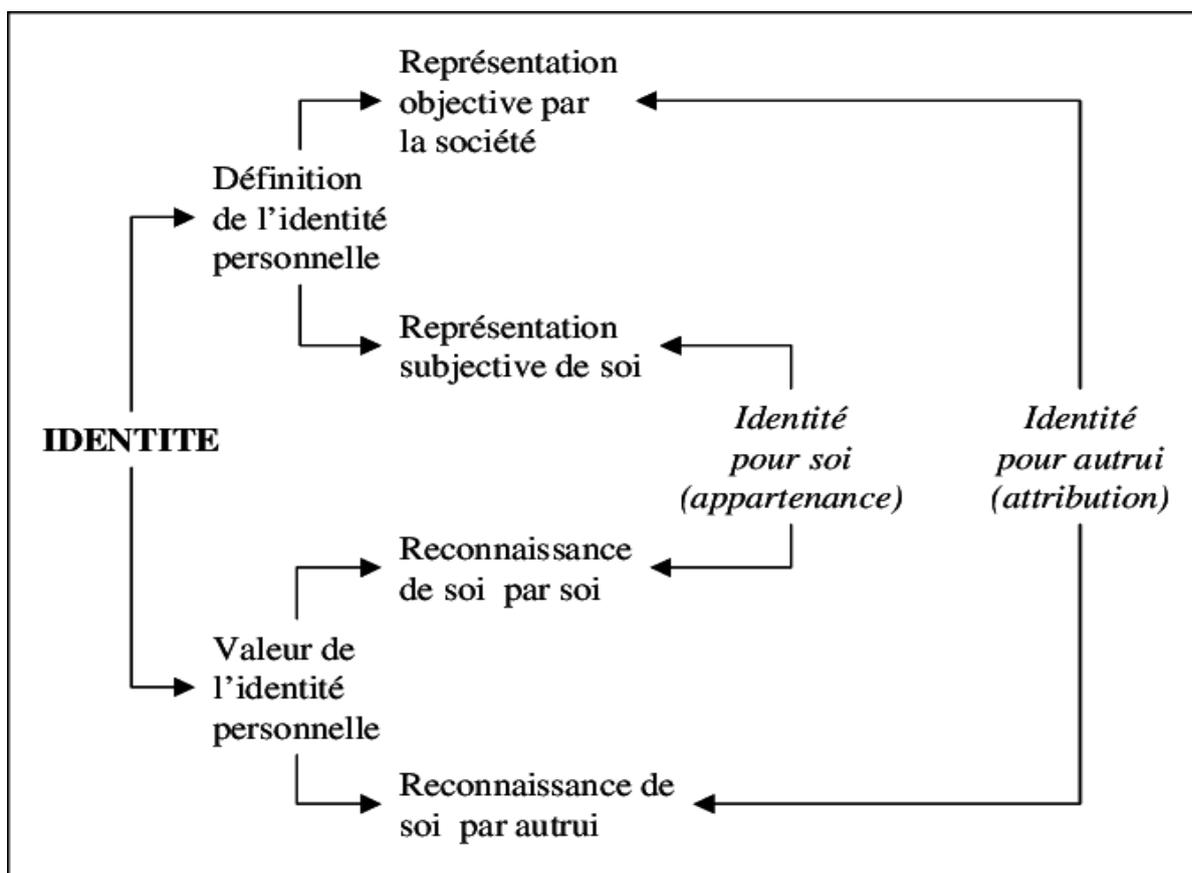
Pour J.P. Cuq (2003, p. 123) : « *l'identité est conçue comme le résultat de constructions et de stratégies ; elle est toujours en évolution et en recomposition, d'où la notion de 'dynamiques identitaires' qui vaut aussi bien au niveau de l'individu qu'à celui des*

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

sociétés » C'est cela donc qui affirme l'idée que l'identité n'est pas une qualité statique mais un processus dynamique. Ainsi, c'est une superposition de plusieurs éléments ; à la fois différenciés et amalgamés ayant pour objet la confection de ce tout entier dit "identité" ; considéré de la part de la didactique comme une face cardinale qui est celle de la culture.

Néanmoins, l'identité d'une personne « *n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessein sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre* » estime Amine Maalouf dans son chef-d'œuvre "Les identités meurtrières" (2001, p. 34). Cet écrivain franco-libanais opère un positionnement intelligent dans le sens où il met en évidence-à la couleur de la peau- le critère relationnel et de dépendance formant le comportement identitaire.

Tant qu'il existe diverses approches de la question identitaire : sociologique, anthropologique, psychologique, historique, etc. Ce que nous avons déjà développé ci-dessus, nous amène à penser la schématisation suivante pour mieux comprendre l'organisme identitaire :



1-Schémas représentatif des mécanismes de l'identité (Benghozi. P-J, 2001, en ligne)

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

De son point de vue, Langhans Britta (1996, pp. 45-46), l'apport le plus important des modèles sociologiques actuels de l'identité a consisté à attirer notre attention sur « *l'imbrication de facteurs hétérogènes (identités locale, sexuelle, professionnelle. . .) qui s'articulent diversement et de façon instable en fonction des situations où se trouvent impliquées les acteurs sociaux* » dans "Positionnements Énonciatifs Et Corpus Oraux".

2- L'expression identitaire

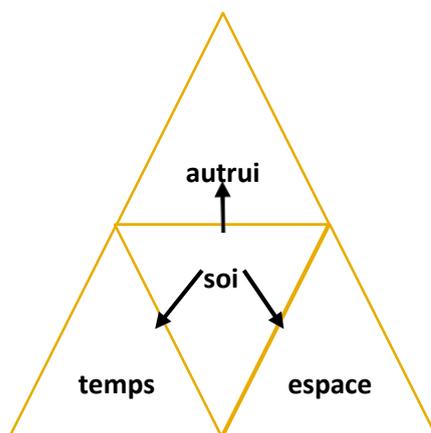
C'est dans une perspective anthropologique ainsi, psychologique et sociologique, que la dualité d'identité (individuelle\sociale) trouve ses fondements théorique. À cet effet, nous tenterons d'éclairer à peine la convergence entre ces deux aspects fondamentaux.

2-1 L'identité individuelle\personnelle

Nous optons dans ce sens pour une définition plus au moins simpliste faite par Jean-Claude Deschamps (1991, p. 51), celui-ci la définit en disant que :

L'individu se perçoit comme identique à lui-même, c'est à dire qu'il sera le même dans le temps et dans l'espace mais aussi c'est ce qui le spécifie, le singularise par rapport d'autrui.

Alors, nous pouvons dire que ce que véhicule l'identité personnelle dépend essentiellement de ce que l'individu appréhende par et par rapport à soi-même sous la confection triadique suivante :



Pierre Tap (1979, p. 8) rejoint de son côté la définition de Deschamps en la donnant une signification plus large dans la mesure où il l'a qualifié tel :

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Un système de sentiments et de représentations de soi (c'est-à-dire) l'ensemble des caractéristiques physiques, psychologiques, morales, juridiques, sociales et culturelles à partir desquelles la personne peut se définir et se faire connaître ou à partir desquelles autrui peut la définir, la situer ou la reconnaître.

Par conséquent, les deux visions précédentes, soient en adéquation, nous conduisent à dire que nous nous définissons grâce à notre identité personnelle bien qu'elle est en elle-même définie par notre religion, notre origine, notre famille, notre appartenance à tel pays, nos choix dans la vie, notre vision du monde, nos expériences diverses et même notre historique, etc. Cette identité n'est donc jamais figée, néanmoins elle est intangible, soit métissée et hybride de fait qu'elle n'est pas une pure construction individuelle.

2-2 L'identité collective\sociale

Dans cette optique, nous essayerons de jeter la lumière sur les effets et les facteurs sociaux qui influencent la construction de l'édifice "identité", d'ailleurs, contrairement à l'identité personnelle, L'identité dite collective ou sociale se définit selon Mucchielli. A (1986, p. 75) comme : « *l'ensemble des critères qui permettent une définition sociale de l'individu ou du groupe, c'est-à-dire qui permettent de la situer dans la société. C'est donc plutôt une identité attribuée* ». Ceci dit : l'identité sociale est liée à l'appartenance de l'individu à une communauté socioculturelle, à des catégories psychologiques, à des sociaux ; voir statutaires.

À l'an 1978, Erik Erikson (1978, p. 233) s'accord au nom de son approche avec Mucchielli sur l'idée d'appartenance, d'être attribué ou même affilié. Chose que ce dernier l'a explicité en la considérant ainsi :

Une habitude naturaliste vraiment dépassée que de parler de « l'organisme et de « son » environnement [...], les membres de la même espèce comme ceux des autres constituent toujours les uns pour les autres un Umwelt¹. Bien plus, si l'on admet le fait que l'environnement humain est social, le monde extérieur au moi est composé des « moi » des autres qui ont un sens pour lui.

¹ Le terme *Umwelt* peut être traduit par milieu, ambiance, environnement.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Le lien dont vient parler Erikson, prend sa force de l'au-delà de l'environnement humain et social. Pourtant, elle émane de la somme des « moi » d'ailleurs.

En fait, l'idée, plutôt le principe développé par E. Erikson nous projette à apprécier que l'identité sociale établie un sentiment de solidarité intime à l'égard des éléments caractérisant les groupes auxquels l'individu appartient (la langue maternelle, le pays d'origine, la religion, les croyances...).

Étant donné que notre recherche se focalise sur le lien entre la langue et l'identité, nous rapportons une définition du concept d'identité d'une façon englobante donnée par (Edmond. M, 2005, p. 3) :

L'identité est [...] à la fois individuelle et collective, personnelle et sociale ; elle exprime en même temps la singularité et l'appartenance à des « communautés » (familiales, locales, ethniques, sociales, idéologiques, confessionnelles...) dont chacun tire certaines de ses caractéristiques. Sur un versant subjectif, l'identité est d'abord une donnée immédiate de la conscience (« je suis moi ») [...]. Mais elle traduit aussi un mouvement réflexif par lequel je cherche à me ressaisir, à me connaître (« qui suis-je ? »), à rechercher une cohérence interne, une consistance et une plénitude d'existence, à coïncider avec ce que je voudrais être ou devenir. C'est donc, en même temps, un état et un mouvement, un acquis et un projet, une réalité et une virtualité.

Cette vision philosophique de l'identité, semblant ainsi contradictoire, en articule d'autres enjeux (interne ou externe) influençant le processus de la connaissance et de la reconnaissance de soi et de l'autre.

3- L'identité : Problématique du rapport de la langue à la culture

La question de l'identité semble revenue au cœur du débat politique, du débat anthropologique et du débat culturel. À travers toutes les formes et toutes les pratiques de la communication, nous parlons de l'identité, qu'il s'agisse de la revendiquer, de la contester ou encore de la refonder et de la redécouvrir.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

3-1 L'identité entre : langue, discours et culture

Nous sommes intéressés par les travaux de P. Charaudeau concernant "la langue et l'identité" qui s'étaient à maintes fois objet d'étude, un champ de recherche et un constituant crucial pour l'Analyse du Discours.

P. Charaudeau dans son ouvrage intitulé «LANGUE, DISCOURS ET IDENTITÉ CULTURELLE » s'interroge d'abord sur la représentation sociale qui veut que la langue joue un rôle identitaire, et puis, essaye de montrer que c'est principalement le discours qui manifeste la dimension culturelle du langage. (Charaudeau. P 2001, p. 341). En fait, Il est clair pour lui que la langue est :

Nécessaire à la constitution d'une identité collective, qu'elle garantit la cohésion sociale d'une communauté, qu'elle en constitue d'autant plus le ciment qu'elle s'affiche. Elle est le lieu par excellence de l'intégration sociale, de l'acculturation linguistique, où se forge la symbolique identitaire. Il est également clair que la langue nous rend comptables du passé, crée une solidarité avec celui-ci, fait que notre identité est pétrie d'histoire et que, de ce fait, nous avons toujours quelque chose à voir avec notre propre filiation, aussi lointaine fût-elle.

Alors, il est évidemment clair que le lien entre langue et identité n'est que complexe, car il s'agit non seulement de la langue mais de son mise en œuvre. De ce fait, Charaudeau. P (ibid, p. 342) pense dissocier (langue et culture) pour bien réunir (discours et culture). Sinon, selon lui, comment expliquer le fait que les cultures « française, québécoise, belge, [...] ne sont pas identiques malgré l'emploi d'une même langue ? Comment expliquer également que les cultures brésilienne et portugaise d'une part, latino-américaine et espagnole d'autre part soient différentes ? » (ibid). Il est d'autant plus difficile de répondre à ces questions, que, parfois, dans certaines circonstances historiques, l'identité linguistique en tant que langue se fond avec une identité ethnique, sociale ou nationale.

Arguant dans ce sens, nous nous servons du raisonnement de Marco Martiniello (1995, p. 18) que l'ethnicité et l'appartenance ethnique sont avant tout « des constructions sociales, en ce sens qu'elles ne sont pas en tout cas à un niveau microsociologique mais relèvent plutôt de positionnements sociaux et de sentiments d'appartenance ou non à tel ou à tel

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

groupe». Ce n'est donc effectivement que la langue constitue le seul garant de l'identité d'un individu, et puis du groupe ou de la communauté à qui il s'appartient.

Par ailleurs, il ne fallait surtout pas confondre entre "identité linguistique" et "identité discursive" car l'identité linguistique s'incarne et s'informe dans le discours, et le discours, c'est la langue mise en scène socialement, selon les habitudes culturelles du groupe. D'ailleurs, ce n'est pas au niveau morphologique des mots, ni les règles syntaxiques qui les régissent, où réside la culture ; mais dans la façon de parler qui est propre à chaque communauté (Charaudeau. P, 2001, p. 343), étant :

Les façons d'employer les mots, les manières de raisonner, de raconter, d'argumenter pour blaguer, pour expliquer [...]. Il faut distinguer la pensée en français, espagnol, portugais de la pensée française, espagnole, portugaise.

Dans le même processus, l'auteur soulève une autre idée celle qui s'interroge sur la possibilité de mettre en discours notre pensée par le biais d'une langue qui n'est pas la nôtre- à l'exemple de tout écrivain qui s'exprime directement dans une langue étrangère pour lui-même si cette dernière à en retour un effet entre autre remarquable sur son expression. Hypothétiquement, ça serait la réponse à la question suivante : *est-ce qu'on change de culture quand on change de langue ?* Dans ses travaux sur le traitement de l'identité culturelle à travers les faits de langage, Charaudeau. P (ibid) nous dit que la langue étant comme fondatrice de l'identité individuelle et collective, constituant le moyen de base pour pénétrer l'univers de l'autre ; disant de sa culture. Michel Serres quant à lui, adopte un point de vue selon lequel, la langue, la culture et l'identité sont intimement liées :

Les langues sont un trésor et véhiculent autre chose que des mots. Leur fonction ne se limite pas au contact et à la communication. Elles constituent d'une part des marqueurs fondamentaux de l'identité; elles sont structurantes d'autre part de nos perspectives. (Cité par Ghanem, R, en ligne).

3-2 Le mécanisme de construction identitaire

La relation paradoxale qui se tisse entre "identité linguistique" et "identité culturelle" suscite une grande attention de la part des chercheurs y compris le domaine de la

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

philosophie, la psychologie et les sciences humaines (plus particulièrement la sociologie). Il convient donc pour nous de déterminer le mécanisme par lequel l'identité s'est construite.

Sur les traces de C. K-Orecchioni, de son ouvrage intitulé « L'énonciation : de la subjectivité dans le langage ». On sait que c'est bien qu'avec les théories énonciatives, la notion du "sujet" s'est d'autant primordiale dans la mesure où on cherche les traces du sujet dans son énoncé. Dans ce contexte, les notions d'*identité* et de *sujet* deviennent incontournables. À ce propos, Charaudeau. P (2009, en ligne) juge : pour qu'il y ait prise de conscience identitaire, il faut que s'établisse une relation de différenciation à l'égard de l'autre.

a) Perception d'une différence

Dans un deuxième article, Charaudeau. P (ibid) nous explique ce qu'il nomme « *prise de conscience identitaire* » du point de vue psycho-social plus ou moins philosophique selon le principe d'« altérité » ; en fait, je ne peux pas prendre conscience de mon propre existence sans percevoir l'existence d'un autre qui soit différent. Il traite, en approfondissant, ce que dit Descartes pour lui faire dire « je pense *différemment* donc je suis » que par conséquent, ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent qu'on peut avoir la conscience identitaire. La différence dont nous parlons, enclenche chez le sujet un double mouvement vis-à-vis de l'autre (ibid).

b) Mouvement d'« attirance »

Il se peut être "génétique" en soi que, on se demande « comment peut-on être différent de moi ? ». Cet *énigme* qu'expose Charaudeau (ibid), nous pousse à découvrir qu'il existe du différent de soi, d'ailleurs, c'est se découvrir imparfait, incomplet, non idéal. Alors, qui peut compléter cette imperfection, cette incomplétude et cette non-idéalité ? À son avis, quelle est la source de cette force qui nous oriente vers la compréhension de l'autre au-delà du sens morale de l'accepter, mais du sens étymologique de la *saisie* de ce dernier, de sa maîtrise qui- comme en éthologie – peut aller jusqu'au son absorption. Charaudeau postule :

Nous ne pouvons échapper à cette fascination de l'autre, à ce désir d'un autre soi-même. Mouvement de saisie de l'autre, mais pour, au bout du compte, établir un partage, arriver à partager quelque chose de commun, afin de résoudre ce problème de la différence (ibid).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

c) Mouvement de « rejet »

Au même fil du raisonnement, il paraît que le sujet considère cette différence comme étant une menace ; à peur que l'autre soit meilleure que soi. C'est une perception qui s'accompagne dans la plus part des cas avec un jugement négatif qui- s'il peut se généraliser- devient un stéréotype ou un préjugé.

Les choses ne sont pas tous le temps péjoratives, en fait, les stéréotypes constituent pour le sujet une nécessité ou plutôt une protection face à l'autre dans sa différence et, de surcroît ils nous permettent d'étudier ce qu'on appelle les imaginaires sociaux.

Évidemment, notre identité se construit dans un paradoxe qui, d'une part nécessite l'existence d'un autre différent de soi, et d'autre part elle en méfie, éprouve cette nécessité soit de le rejeter ou encore de le rendre identique à soi-même en vue d'éradiquer cette différence soucieuse (ibid).

Donc, être soi ce n'est pas de cette banalité. Or, ce même "soi" dispose d'une pluralité d'autres "soi" hétérogènes. Revenant à ce que disait Rimbaud « *je est un autre* », Charaudeau. P (ibid) en opère un positionnement plus précis en disant que : « *Je est un autre moi-même semblable et différent* ». Comme on l'a dit, l'identité se construit selon un *principe d'altérité* qui, ajoute-il : « *met en rapport, dans des jeux subtils d'attirance et de rejet, le "même" et "l'autre", lesquels s'auto-identifient de façon dialectique* » (ibid).

3-3 Les imaginaires socioculturels : vers des traits identitaires

En dépit de son désir d'être unique et spécifique, l'individu tombe une fois de plus dans la contradiction dès qu'il exprime sa volonté de vivre en société. La dualité soi\autre se pose en parallèle avec les attitudes qu'accomplissent les individus au sein de leur communauté et de plus, à travers leurs "représentations", autrement dit : les jugements qu'ils expriment envers ces attitudes de soi et des autres.

À ce propos, il nous convient de parler des imaginaires collectifs témoignant des valeurs dans lesquelles les individus se reconnaissent et qui constituent leurs mémoire identitaire, voir collective. Ces derniers véhiculent ce que P. Charaudeau appelle « *des traits identitaires* » et en vue desquels il distingue trois types d'imaginaires (ibid).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

- *Les imaginaires anthropologiques*

Il est question ici des imaginaires qui se rapportent à : l'espace (témoignant comment les individus représentent leur territoire), au temps (c'est-à-dire la façon dont ils représentent les rapports entre le passé, le présent et le futur avec l'extension de chacun de ces moments de l'histoire), au « corps » (autrement dit, ce que représente ce dernier pour l'individu entre principe de liberté et de tabous). Finalement, ceux qui se rapportent aux relations sociales (on les rattache *en grosso modo* à ce qu'on appelle « rituels sociaux », tel que les rituels de salutations, d'excuse ou de demande. C'est ainsi d'après le vécu où, dans un cas pareil, les individus d'un groupe manient l'humour, la dérision, l'ironie ou même l'absurde par contre à un groupe autre (ibid).

À cela, nous pouvons même en ajouter des imaginaires supplémentaires mais aussi indispensables qui se rapportent à l'âge, au sexe, aux sentiments. Ces mêmes variations justifient l'hétérogénéité des imaginaires socioculturelles et, du coup, on est en face à des positionnements hétérogènes et hybrides.

- *Les imaginaires de croyance*

Cette catégorie est réalisée par des discours de représentation, puis transmise dans des lieux d'inculcation telle que l'école, les médias, la famille et les écrits. Et là, nous pensons parler, au fait, des imaginaires se rapportant à « l'histoire » et au « lignage » : ces derniers remettent en question la façon dont les individus-à leur ensemble- représentent leur héritage historique qui servent de témoin de valeur emblématique qu'ils associent intimement à leur filiation et, du bien, à leur identité collective (ibid). Soit disant par exemple, la majorité du peuple algérien manifeste un positionnement péjoratif à l'égard de la France au détriment du « Présent » que vient les deux pays et, en dépit de l'indépendance de l'Algérie, ainsi le réel du mouvement d'immigration de ses jeunes, la « Société » algérienne aurait toujours cette vision du « Colonisateur » envers la France.

À vrai dire, c'est le poids de l'histoire qui s'impose sur l'Homme et influence d'une manière ou d'une autre son identité y compris ses actes, son parole et sa pensée.

De plus, des imaginaires qui se rapportent à la religion. Effectivement, ces croyances religieuses fondées sur la foi sont enracinées dans la société au nom des tabous, des instructions ou des obligations que renferme telle ou telle confession. C'est alors à ne pas

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

nier l'hétérogénéité des visions du monde, des valeurs, des pensées, des comportements et des mœurs puis de conséquence, l'hétérogénéité des positionnements (ibid).

- *Les imaginaires socio-institutionnels*

Ce type émane d'une certaine implication des pratiques et des représentations sociales légitimés par des formes d'organisation particulières pour la société dont vit l'individu. D'ailleurs, une organisation de sorte socio-économique forte, par exemple, triomphe l'intégration et renforce davantage le sentiment d'appartenance (ibid).

C'est par le biais de l'entrecroisement de ces divers imaginaires évoqués jusqu'au là que, l'identité collective se constituera. Des imaginaires qui touchent tant le socioculturel que la langue même partagée par le groupe communautaire.

3-4 L'identité narrative

Il à signaler que c'est qu'avec l'avènement des théories énonciatives couronnées par les études de C.K-Orecchioni, comme prolongement de ceux de Benveniste, que nous commençons à penser la subjectivité et, par-là parler de ce phénomène « mystérieux » dans le bon sens, de son articulation, de ses instances et, dans le même itinéraire aller jusqu'au traiter la crise identitaire relevant du rapport de l'identité au « Sujet ».

Nous orientons notre réflexion vers la théorie de Claude Dubar dans son ouvrage « *La crise des identités : L'interprétation d'une mutation* » dont il opère à ce propos pour deux formes identitaires étant : *communautaires* et *sociétaires* et, où le passage des unes aux autres est souvent problématique.

Pour lui, les premières se fondent sur la croyance dans l'existence de ce qui appelé « communautés » et considéré comme « *des systèmes de places et de noms préassignés aux individus et se reproduisant à l'identique à travers les générations* » (cité par De Gaulejac. V, 2001, p. 356) dans son article « Sociologues En Quête D'identité ». Veut dire, que l'individu est défini et se défini essentiellement selon la communauté à laquelle il appartient et, selon la place qu'il y occupe.

Quant aux deuxièmes formes, ce professeur prétend délimiter leur émergence dans le contexte d'une société contemporaine, supposant l'existence de « *collectifs multiples, variables, éphémères, auxquels les individus adhèrent pour des périodes limitées et qui leur*

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

fournissent des ressources d'identification qu'ils gèrent de manière diverse et provisoire » (ibid). En d'autres termes, l'individu se définit donc par une pluralité d'appartenances qui sont susceptibles de changement au fil de l'existence (exemple : identité Algérienne, arabo-musulmane).

En mettant l'accent sur la crise résultant de la convergence radicale entre ces deux formes identitaires, l'auteur tente à l'analyser au sein des relations de vie y compris, familial, amoureuses, politique et religieuses. Il met en œuvre un lien hypothétique s'agissant des formes antérieures d'identification des individus (précisément celles d'ordre culturel, généalogique et statutaires) qui perdent leur légitimité au bénéfice de formes émergentes (étant d'ordre réflexif et narratif) dont l'identité soit exclusivement l'expression de cette crise.

En vue d'apporter quelques éléments de définition, le chercheur déploie la notion d' « identité narrative » en l'incorporant à la notion de sujet. En ce sens, il la définit telle « *une construction autonome de l'individu à partir de la mise en mots d'une histoire personnelle qui fasse sens pour " soi-même " » (ibid)* que, à son avis, elle est apte à créer et à forger du neuf pour échapper au poids de l'histoire. L'identité intime, dit-il, c'est l'histoire de son :

Arrachement à la famille d'origine, aux rôles traditionnels, c'est l'accès à l'autonomie d'un projet "à soi", c'est le récit de ses ruptures autant que de ses continuités, de ses "crises" (inévitables) autant que ses accomplissements (éventuels). (ibid, p. 357)

Enfin, dans son ouvrage, Claude Dubar a voulu, selon Vincent de GAULEJAC, rapprocher des domaines de la sociologie (famille, travail, politique, religieux, éducation...) qui trop souvent s'ignorent. De même, il espère, aussi, avoir davantage ouvert le raisonnement sociologique aux enjeux et processus de la subjectivité.

C'est avec ce questionnement fondamental que nous retenons la notion d'identité narrative que Paul Ricœur renoue dans sa thèse. L'auteur de *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre* met, par sa réflexion philosophique, le concept d'identité narrative en question avec l'identité personnelle.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

La démarche ricœurienne esquissée dans "Soi-même comme un autre" s'articule autour de trois composantes de l'identité personnelle, dont l'identité narrative est la dernière (1- l'identité *idem*.2- l'identité *ipsé*) ainsi repris par Johann Michel (2003, p. 126) dans son article « Narrativité, Narration, Narratologie » focalisant essentiellement sur le travail de Ricœur étant précurseur pour ce concept.

En rejoignant la pensée ricœurienne, Michel (*ibid*, p. 127) définit l'identité narrative comme « *la capacité de la personne de mettre en récit de manière concordante les évènements de son existence* ». En particulier, on opère pour cette composante "un double transfert" « *d'une part, le transfert de la dialectique gouvernant le récit aux personnages eux-mêmes, d'autre part, le transfert de cette dialectique à l'identité personnelle* » (*ibid*).

Pour comprendre la pertinence initiale du concept d'identité narrative, il fallait pour nous, par le croisement des deux problématiques de Ricœur, déterminer le tour narrative de l'identité du soi, et de surcroît, dans quel cadre s'est inscrite cette conception. Un point que Jean-Marc Tétaz fait expliciter dans son article intitulé « l'identité narrative comme théorie de la subjectivité pratique. Un essai de reconstruction de la conception de PAUL RICOEUR ».

À la lumière de cette critique, le concept s'inscrit dans le cadre d'une double aporétique, en fait, celle de l'identité personnelle et celle de l'attribution des actions, et puis car il possède une théorie philosophique lui permettant d'entamer cette question dans le cadre d'une théorie de la subjectivité pouvant être nommée « *philosophie de la première personne* », déclare Tétaz (J-M, 2014, p. 465).

Privilégiant que l'identité du soi est une identité narrative, ce dernier postule (*ibid*, p. 464) : « *L'identité du soi n'est pas une donnée immédiate de la conscience, mais le résultat d'une médiation par les récits compris comme autant de modèles de configuration narrative de l'action* ». C'est donc cette dimension narrative imputé à l'identité que sert la confection de l'identité de soi.

4- L'identité dans une perspective pragmatique

Nonobstant que notre travail se focalise dans son premier axe sur les attitudes langagières, il se projette dans ce deuxième à l'étude de l'identité du sujet (soit linguistico-culturelle). À

cet effet, nous optons pour l'étude de Charaudeau qui met en relation : langue, culture et identité.

4-1 Des compétences pour la mise en discours de l'identité

Son étude ayant comme objet le traitement de l'identité culturelle à partir des faits de langage, sollicite que nous nous référons à ce qu'est la compétence langagière. Nous sommes passées, au cours des études développées dans les années quatre-vingt, de la notion de compétence linguistique à la notion de compétence communicative (voire de compétence pragmatique).

Charaudeau (2001, p. 344) estime qu'il faut étudier la langue par rapport à son usage dans la société. Et puis, il semble nécessaire pour lui de distinguer quatre types de compétence :

- **La compétence situationnelle** demande de tout sujet qui communique qu'il soit capable d'actualiser son discours en fonction de *l'identité* des partenaires, de la *finalité* et du *propos* mis en jeu de l'échange. C'est à ce niveau de compétence, postule Charaudeau. P, que :

L'on pourra observer la façon dont chaque communauté culturelle aborde les différentes situations de communication, comment les individus y prennent place, quels sont les propos qui peuvent y être tenus ou qui sont considérés tabous, ce qui nous amène à considérer en quoi consiste la mise en œuvre discursive. (ibid)

- **La compétence discursive** exige de tout sujet communicateur de pouvoir manipuler les procédés de mise en discours en fonction, surtout, des contraintes d'ordre *énonciatif, narratif et explicatif. (ibid)*

Le premier processus tolère au sujet de confectionner un rapport avec l'autre (soit de supériorité, d'infériorité, d'égalité ou de distance.) et de prouver une image de soi. C'est, donc, grâce à ces procédés que se constituent ce que Charaudeau appelle « *les rituels langagiers (écrits et oraux)* » (*ibid*) en correspondance avec les attitudes culturelles d'une communauté linguistique quelconque.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Par contre, les procédés de *narration* et d'*explication*, correspondent selon Charaudeau. P (*ibid*, p. 345) aux *modes d'organisation du discours*. D'abord, le mode « descriptif » comme qualification aux êtres du monde. Ensuite, le mode « narratif » comme description des faits de mondes par rapport aux différents actants qui y sont impliqués. Enfin, celle de mode « argumentatif » consistant « *en un savoir organiser les chaînes de causalité explicatives des événements, et les preuves du vrai, du faux ou du vraisemblable* » (Charaudeau. P, 2001, p. 345).

Cette capacité du sujet à pouvoir manipuler ces différentes restrictions se justifie, en fait, de la manière dont chaque communauté culturelle représente ses modes de pensée particuliers.

- **La compétence sémantique** : L'idée de sens et de se comprendre repose à des savoirs communs chez les partenaires de l'échange. Y compris des savoirs de *connaissance* correspondant à des appréhensions souvent objectives sur le monde, et, des savoirs de *croissance* due aux systèmes de valeurs régit par des normes et, qui règne le groupe social en nourrissant les jugements de l'ensemble de ses membres, et de ce fait, lui sert une raison d'être identitaire. (*ibid*)

Nous pouvons parler également, cette fois-ci, des *rituelles* mais, ceux de caractère culturelle et, qui servent que les faits de langage exprimant les rapports sociaux ne sont pas les mêmes pour toutes les communautés.

- **La compétence sémiolinguistique** nécessite, de leur côté, de tout sujet d'être capable de manier la *forme* des signes et leur *règles de combinaison* à côté su sens qu'ils véhiculent. Donc, c'est à ce niveau que nous traitons la structuration de *phrase* et *texte*. (*ibid*, p. 346)

D'ailleurs, construire un texte, fait le besoin d'avoir une compétence permettant d'ajuster la mise en forme de ce dernier à un but, selon les différentes contraintes déjà explicitées. Autrement dit, cette action « *dépend, en partie, des habitudes d'écriture et d'oralité qui prévalent dans chaque situation et dans chaque culture, car chacune de celles-ci n'a pas les mêmes habitudes d'organisation des textes* », prononce Charaudeau (*ibid*).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Cette quadruple compétence constitue pour lui les conditions de la communication langagière ; que le rôle identitaire de la langue est mis en jeu grâce à l'articulation de ces compétences, le discours quant à lui, sert un mécanisme du comportement du langage témoignant à la fois les pensées, les jugements, les croyances et la nature des rapports existés entre les membres de la société.

L'objectif ultime de cette étude est de déterminer la relation qui s'exécute entre (langue, discours, identité et culture), pourtant, langue et discours ne sont pas absolument confrontés, ni totalement réciproques ; car l'identité linguistique et l'identité culturelle dépendent, entre autre, de l'identité discursive. En fait, « *Parler une langue étrangère, pour aussi bilingue que l'on soit, c'est souvent construire un discours propre à son identité culturelle sous l'habillage d'une langue autre* » (Charaudeau. P, ibid, pp. 346-347) chose qu'exprime que nous ne perdrons pas notre identité culturelle quand nous changeons de langue, c'est le cas de M. Bey qui, à travers ses écrits, elle revendique son identité algérienne en s'exprimant en français.

4-2 Les stratégies identitaires

Dans cette perspective, nous nous interrogeons la définition de « Stratégies identitaires » étant de même l'intitulé de l'ouvrage collectif de Caramel Camilleri et ses collègues à l'an 1990. Elles se définissent, selon eux, comme des : « *procédures mises en œuvre de façon consciente ou inconsciente par un acteur, individuel ou collectif pour atteindre une, ou des, finalités (définies explicitement ou se situant au niveau de l'inconscient)* » (Cité par Cardu, H. & Sanschagrín, M, 2002, p. 92), « *Des stratégies élaborées en fonction de la situation d'interaction, c'est-à-dire en fonction des différentes déterminations (socio-historiques, culturelles, psychologiques) de cette situation* » (ibid).

Au bout de quatre ans plus tard, la conceptualisation attribuée aux « stratégies identitaires » n'a connu aucun changement de perspective. Néanmoins, l'accent est mis cette fois-ci sur l'aspect interactionniste de ces dernières que sur leur aspect développemental. La vision d'Isabelle Taboada-Léonetti et De Gaulejac (1994, pp. 184-185) repose à ce niveau sur une orientation plus ou moins socio-ontologique en disant que :

La notion de stratégie se situe à l'articulation du système social et de l'individu, du social et du psychologique ; elle permet de lire, dans les

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

comportements individuels ou collectifs, les diverses manières dont les acteurs "font avec" les déterminants sociaux, et en fonction de quels paramètres familiaux ou psychologiques. La diversité relative des comportements, en réponse à des situations sociales similaires, met en évidence le caractère interactionnel et complexe du processus.

Quant à la notion de « stratégie identitaire », Fabrice Gutnik (2002, p. 120) voit que Léonetti « *postule indiscutablement que les acteurs sont capables d'agir sur leur propre définition de soi* ». Cette conception est pour lui la conséquence logique de la définition de l'identité comme :

Résultats d'une interaction et non comme une définition substantiviste. Mais l'hypothèse stratégique va plus loin en ce qu'elle suppose que la production de l'identité n'est pas un simple jeu de reflets, ou le résultat de réponses plus ou moins mécanistes à des assignations identitaires effectuées par autrui, mais qu'il entre une part importante de choix et donc d'indétermination quant aux formes des processus stratégiques. (ibid)

Ce que fournit l'ensemble des travaux exercés par les différents chercheurs cités ci-avant comme définition du concept de « stratégies identitaires » est de sens commun de terme, il est donc à noter que la complexité que livre le sujet réside sur sa dimension personnelle : « *Le concept de personnalisation incline différemment le sens de la notion de stratégie s'agissant de l'identité d'un sujet* » (ibid, p. 127).

5- Des enjeux identitaires pour une prise de position

Dans le présent travail, nous visons assez claire, dès le début, de déterminer les attitudes langagières entretenues dans le discours, d'autres façons, les faits de langage à partir desquels nous pouvons identifier par la suite l'identité de l'auteur et son positionnement. Une fois de plus, nous examinons un certain nombre de concepts essentiels pour notre étude, et qui sont mis en discours comme des ponts nous permettant d'aboutir au "Soi" de l'auteur.

5-1 Modalisation\Modalité

Abordant l'essentiel des théories énonciatives ; la problématique des linguistes de l'énonciation et du discours perçue comme important, réside dans la notion de modalisation.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

À l'exemple de Dubois et al (2002, p. 305), la *modalisation* définit « *la marque donnée par le sujet à son énoncé, c'est la composante du procès d'énonciation permettant d'estimer le degré d'adhésion du locuteur à son énoncé* ». Il considère à cet effet le concept de *distance* comme envisageant le rapport entre *sujet* et *monde* par le biais de l'énoncé. Si le concept de modalisation est appréhendé jusqu'au là comme l'expression d'une distance du locuteur à l'égard de son discours, celui-ci est rapidement rectifié pour référer, en généralisant, à l'attitude de sujet selon la vision de Gadet, Arrivé et Galmiche (1986) : « *La modalisation est le processus par lequel le sujet de l'énonciation manifeste son attitude à l'égard de son énoncé* » (cité par Vion. R, 2007, p. 194) dans son article intitulé « *Dimensions Énonciative, Discursive Et Dialogique De La Modalisation* » profondément détaillé en travaillant la triade *modalisation, modalité et modalisateur*.

Également, les linguistes de l'énonciation et du discours reviennent, à l'exemple de Charaudeau et Maingueneau, sur la notion de modalisation dont ils perçoivent l'importance. Ils partagent la même idée avec Dubois, que voilà pour eux : « *La modalisation désigne l'attitude du sujet parlant à l'égard de son propre énoncé* » (2002, p. 191). D'ailleurs, pour Dubois et al (2002, p. 305), Le concept de modalisation sert à « *l'analyse des moyens utilisés pour traduire le procès d'énonciation* ».

Or, pour Vion (2007, p.195), il est à signaler que Maingueneau met en scène deux conceptions de ce phénomène ; où l'un soit large dans la mesure où « *la modalisation épouserait le programme général de l'approche énonciative en relevant les marques du sujet dans ses productions* » et l'autre restreint tant que « *la modalisation ne constituerait qu'une des dimensions de l'énonciation* » (*ibid*). D'autre part, Charaudeau. P (1992, p. 572) prétend que la modalisation « *permet d'explicitier ce que sont les "positions du sujet parlant" par rapport à son interlocuteur, à lui-même et à son propos* ». Cependant, l'esquisse qu'il présente, dresse selon Vion un certain relativisme au phénomène de fait qu'il en associe « *un ensemble hétérogène de phénomènes qui prennent en compte aussi bien la relation à l'énoncé que les divers niveaux du positionnement des acteurs au sein de la relation qui les unit* » (Vion. R, *ibid*).

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Quant à la *modalité*, ce concept est perçu selon A. Meunier (1974, p. 8) comme :

Saturé d'interprétations qui ressortissent, explicitement ou non, selon les linguistes qui l'utilisent, de la logique, de la sémantique, de la psychologie, de la syntaxe, de la pragmatique ou de la théorie de l'énonciation.

Alors, sans plus de précision, parler de *modalité* c'est s'exposer à de graves malentendus ; plusieurs aspects sont à souligner quant à l'interprétation de cette notion. Davantage, dans son même article (Vion. R, 2007, p.195) opte pour la définition simpliste de J. Gardes-Tamine et M-C. Hubert s'agissant que la *modalité* est une « *catégorie de l'énonciation qui désigne l'attitude de l'énonciateur envers les événements qu'il relate* ».

La notion d'attitude repris par de plusieurs théoriciens tantôt pour "modalité" tantôt pour "modalisation" semble *au prime abord* recouvrant les deux phénomènes, elle n'offre pas de conceptualisation attestée. Cependant, d'autres notions y semblent à notre avis théorisant ces phénomènes. Afin d'appréhender linguistiquement ces notions, nous proposons de répartir quelques propositions de Charles Bally qui, compte tenu des développements actuels des théories énonciatives.

Pour Dubois et al (2002, p. 305), l'ensemble des linguistes voient que la *modalité*-étant synonyme de *mode*- définit « *le statut de la phrase : assertion, ordre ou interrogation* ». S'avancant, ils reprennent la théorie de Charles Bally où dans une analyse logique, la *modalité* chez lui est :

une série d'éléments qui indiquent que le "dictum", procès pur et simple considéré comme débarrassé de toute intervention du sujet parlant, est jugé réalisé ou non, désiré ou non, accepte avec joie ou regret, et cela par le sujet parlant ou par quelqu'un d'autre que le sujet parlant. (ibid, pp. 305-306)

Toutefois, la phrase est caractérisée explicitement ou non par une *modalité* qui est « *la forme linguistique d'un jugement intellectuel, d'un jugement affectif ou d'une volonté qu'un sujet pensant énonce à propos d'une perception ou d'une représentation de son esprit* » (Bally. CH, 1942, p. 3). La modalité se définit donc, chez Bally, comme une attitude réactive du sujet parlant vis à vis d'un contenu. Pourtant, le contenu d'un énoncé chez Searl résulte de sa force illocutoire ajoutée à son contenu propositionnel (théorie des actes de langage) :

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

L'étude des forces illocutoires relève de la pragmatique, alors que celle des propositions relève d'une sémantique de type logique. Le point commun entre cette théorie moderne et la représentation traditionnelle de la pensée est toujours la dissociation entre un élément subjectif (la "réaction" de Bally, la "force illocutoire" pragmatique) et un élément objectif, appelé par Bally "représentation" et "proposition" par Searle. (Ducrot. O, 1989, p.167).

5-2 Ethos\Pathos

Les sciences du langage s'inscrivent foncièrement dans la ligne que trace Aristote, en fait, sa *Rhétorique* met en scène des conceptions qui sont fort bien répondues jusqu'au présent. Suite à ce développement, l'analyse du discours est arrivée au point où la notion d'*identité*, y compris ses indicateurs principaux (soit l'*éthos* et le *pathos* se reflétant dans le discours), est son objet d'étude fondamental.

Évoqué pour la première fois par Ducrot, l'*Ethos* s'intègre dans la théorie de la polyphonie littéraire dont, ce dernier distingue deux types de locuteurs : le locuteur en tant qu'auteur et le locuteur en tant que narrateur. *L'éthos* d'auteur «*résulte de la conjugaison de son style, des thèmes et du récit figurant dans l'œuvre* » (en ligne). Sans aller plus loin dans le domaine de la littérature, nous nous contenterons de dire que selon lui : «*analyser le locuteur dans le discours, ce n'est pas analyser ce qu'il dit de lui, mais les apparences que ses propres paroles lui confèrent* », en fait, la personnalité de l'énonciateur se montre à travers l'énonciation, estime Burbea (G, 2014, p. 8). De toute façon, elle adopte la conception d'*Ethos* (comme relative à l'éthique) dans un aspect diachronique partant d'Aristote jusqu'au Orecchionie et Maingueneau. Il dit que :

Maingueneau insiste sur le fait que L'intégration du locuteur dans le discours et l'image qu'il donne de soi à travers ce discours, ne se réalise pas seulement par les marques de subjectivité ou à travers les embrayeurs. Elle se fait aussi par le choix que le locuteur fait au niveau du genre de discours, le choix de la scénographie qui lui donnera un rôle devant son allocutaire, celui d'un ami, d'un parent, etc. (ibid, p. 9)

D'ailleurs, pour Maingueneau (D, 2000, p. 81) l'*éthos* s'est comme une «*manière d'être* » à travers une «*manière de dire* » tant que pour Orecchionie, on parle de la façon dont le locuteur s'inscrit dans le discours. C'est dans cette ligne qu'elle a étudié :

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Les procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluatifs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de distance énonciative). (C.K, 1980, p.32)

Il nous convient de rappeler la distinction entre "éthos discursif" et "éthos prédiscursif" établie par Maingueneau. Disant que (Maingueneau. D, 2002, p. 4) « Certes, il existe des types de discours ou des circonstances pour lesquels le destinataire n'est pas censé disposer de représentations préalables de l'éthos du locuteur » comme lorsqu'on ouvre un roman. En fait, même si le destinataire ne sait rien de l'éthos prédiscursif du locuteur (ibid) « le seul fait qu'un texte relève d'un genre de discours ou d'un certain positionnement idéologique induit des attentes en matière d'éthos » stipule Maingueneau. Par exemple, les indices sur lesquels s'appuie le destinataire renvoient au choix de tel registre, de tel lexique, de l'organisation textuelle, etc. Un autre point souligné par lui, c'est que l'éthos est un comportement qui, au fond de lui « articule du verbal et du non-verbal pour provoquer chez le destinataire des effets qui ne doivent pas tout aux seuls mots » (ibid, p. 5).

En dernière instance, nous comprenons que la question de l'éthos est liée à celle de la construction de l'identité, que l'éthos est cruciallement lié à l'énonciation (autrement traduit : à l'identité discursive), selon P. Charaudeau, cet ethos est « constitutif de tout acte de langage » et les caractéristiques qu'il prend varient selon la situation d'énonciation (2008b) et selon Maingueneau elle est :

Foncièrement hybride (socio/discursive), un comportement socialement évalué, qui ne peut être appréhendé hors d'une situation de communication précise, intégrée elle-même dans une conjoncture socio-historique déterminée. (ibid, p. 7)

Le renforcement de l'identité collective s'effectue selon Orkibi (2008, en ligne) sur « la base de la race, de l'âge, du sexe ou du statut professionnel, et consiste en l'élaboration de traits caractéristiques propres au groupe, à savoir le langage, les valeurs et les croyances (...) ». De ce point de vue, L'éthos discursif et l'éthos collectif (qui va de pair avec l'identité sociale) s'amalgament au sein du discours.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

De l'autre côté, le *Pathos* traite en rhétorique « *de l'emploi des figures propres à éveiller les passions, les émotions chez les auditeurs* » (Dubois et al, 2002, p. 353) et, en analyse du discours, le concept représente une certaine stratégie de persuasion. Cette deuxième composante de la conception d'identité discursive de P. Charaudeau se concentre sur la manière dont l'énonciateur fait adhérer son énonciataire à sa parole. Sur le plan rhétorique, la visée du *pathos* est de « *produire la persuasion* » en présentant des « *preuves* » pour son argument. (Charaudeau. P et Maingueneau. D, 2002, p. 423). Pour but ultime d'influencer et persuader l'autre, le *pathos* étant une représentation de l'identité, s'est considérée comme le résultat d'un processus langagier :

S'appuyant sur les émotions susceptibles de faire se mouvoir l'individu dans telle ou telle direction, [qui] met en place des stratégies discursives de dramatisation afin d'emprisonner l'autre dans un univers affectuel qui le mettra à la merci du sujet parlant. (Charaudeau. P, 2008b).

Afin d'assurer le succès de ce processus, l'énonciation est pris en compte dès que les sentiments et les croyances de l'individu sont intimement liés à la construction du *pathos*. Pour pouvoir utiliser le *pathos* conformément à son but, Charaudeau (2008a) prétend que :

L'emploi de mots ou de traits iconiques ne constituent pas nécessairement la preuve de l'existence d'une émotion. Des mots tels que 'colère', 'horreur', 'angoisse', 'indignation', etc. désignent des états émotionnels mais ne provoquent pas nécessairement de l'émotion.

Par conséquent, choisir les bons mots ne suffit pas. Nous sommes censés choisir de bons thèmes, en effet, Charaudeau en conclut que l'émotion ne se dit pas, et que les mots ne servent que de déclencheur des émotions ; comme si c'est penser le "*Ce que parler veut dire*" (Bourdieu. P, 1982)", ainsi, savoir si La force qui agit à travers les mots est dans les paroles ou dans les porte-parole (en ligne 2020).

Nous arrivons à dire à ce niveau que, dès qu'il y a argumentation, il y a *pathos*. Les attitudes langagières dont nous avons parlé dans la toute première partie de notre présent travail, conviennent, en général, à la persuasion. Chose que Charaudeau met à l'occurrence comme des stratégies discursives ayant pour but de toucher l'autre (au sens de réflexion, de vision du monde..). Par exemple, une attitude *polémique* que le locuteur peut adopter afin de

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

défendre un principe, une idée ou des valeurs, en réfutant celles de l'adversaire et avec provocation. Avec une attitude de *séduction*, le locuteur cherche à sensibiliser ou faire ressentir certaines émotions en soulignant l'appréciation de son idée ou même son côté mélioratif. Une autre attitude est de *dramatisation* « *qui amène le sujet à décrire des faits qui concernent les drames de la vie, racontés avec force analogies, comparaisons, métaphores, etc.* » (Charaudeau. P, 2009).

5-3 Hybridité ou Métissage ?

La notion d'hybridité se répand dans la société contemporaine. Actuellement, nous nous trouvons, dans cette ère de croissance technologique, face à des plantes hybrides, des modelages hybrides et des langages informatiques hybrides. De même, les effets de colonisation et le mouvement de migration entre XX^e et XXI^e siècle nous invitent à porter l'attention pour les mélanges culturels et ethnique (soit de même langagiers). De plus, nous parlerons également de métissage, notion voisine de celle d'hybridité (dont nous reviendrons sur les différences terminologiques dans ce qui suit).

Étymologiquement parlant, un mot *hybride* ainsi dans LAROUSSE (en ligne) se dit d'un animal ou d'un végétal résultant d'un croisement entre des parents nettement différents, issue du latin *hybrida*, de sang mélangé. En linguistique c'est un « *nom masculin, mot formé de constituants empruntés à des racines de langues différentes (par exemple **bicyclette** formé du latin **bis**, du grec **kuklos** et du suffixe français-**ette**)* » pour des synonymes comme : *croisé - mâtiné - métis-composite - hétéroclite - mixte*.

Si dans "*Esthétique et théorie du roman*", du moins en ce qui concerne le roman (forme artistique), Mikhaïl Bakhtine estime que « *tout est ex-origine, aussi il n'y a pas ici d'originalité* » (1975, p. 45). Dans son mémoire, Jamie Herd pense l'hybridité littéraire de Bakhtine comme représentant l'hétérogénéité telle une unité, ainsi mettant en question l'originalité et la pureté des notions. Alors, « *l'hybridité révèle qu'il n'y a que des impurs* », ajoute-elle (2009, p. 7). L'hybridité (ou « l'hybridation » selon le terme de Bakhtine) de la forme (Bakhtine. M, *ibid.* pp. 175-176) est :

[...] Le mélange de deux langages sociaux à l'intérieur d'un seul énoncé, c'est la rencontre dans l'arène de cet énoncé de deux consciences linguistiques séparées par une époque, par une différence sociale, ou par les deux.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Tout roman dans sa totalité, affirme Bakhtine, du point de vue du langage et de la conscience linguistique investis en lui, est un *hybride*. Mais « *c'est un hybride intentionnel et conscient, littérairement organisé.* » (ibid, p. 182). En effet, avance Bakhtine, l'ouvrage change à travers le temps et à la lumière des ouvrages, des évolutions d'ordre linguistiques, sociales et même historiques lui succèdent.

Lorsque le dialogue des langages de telle époque se transforme, le langage du personnage commence à résonner autrement, étant éclairé différemment, étant perçu sur un autre fond idéologique. Dans ce nouveau dialogue, dans ce personnage et dans son discours, peut se fortifier et s'approfondir son intentionnalité directe ou, au contraire, ce personnage peut s'objectiver totalement, la figure comique peut devenir tragique, le dénoncé devenir dénonciateur, etc. (ibid, p. 231)

La notion « métissage » présuppose selon Biville. F (2011, p. 14) « *la coexistence plus ou moins prolongé au sein d'un même espace-temps, de deux entités dotées chacune de traits distinctifs (...) qui les opposent et les identifient et dont l'une est généralement dominante* ». D'un point de vue à la fois politique, social et culturel « *ces deux entités entraînent une vision contrastive, une confrontation qui soulève une dialectique de l'altérité de soi et de l'autre* » (ibid). D'ailleurs, selon lui, pour qu'il y ait métissage, il faut encore qu'il y ait contact et échange, que ce soit par union physique, par voisinage, par changement de lieu ou par déplacement de communauté ou d'individus (ibid).

D'après Stockinger (2015, p.2) le métissage selon ses dimensions culturelles, et sociolinguistiques renvoie « *à la "sociogénèse" des formes et pratiques signifiantes (arts, littérature, musique, techniques et savoir-faire, culture quotidienne (...)) qui appartiennent à deux ou plusieurs ensembles culturels* ».

Pour le contexte algérien connu par sa richesse linguistico-culturelle, le professeur C. Yamina Benmayouf (2015, en ligne) interprète et décrit le phénomène du métissage linguistique observé depuis les années 80, qui est celui de la création d'unités lexicales hybrides résultant d'un métissage de deux langues, en l'occurrence l'arabe algérien et le français :

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

Si on peut affirmer qu'en situation de contact de langues on observe traditionnellement des phénomènes d'échanges d'éléments linguistiques tels que les interférences, les emprunts, les calques, des phénomènes encore plus importants tels que le code switching, on peut affirmer également sans conteste que les créations lexicales hybrides observées et décrites dans cet article sont l'expression d'un métissage linguistique qui a la particularité d'être recherché et de s'afficher en tant que tel.

Sa contribution à présenter une telle situation originale l'a mené à repérer les fonctions mises en œuvre lors d'une telle production langagier, intervenant dans ce contexte particulier (ibid) :

- *fonction de dénomination ;*
- *fonction d'identité ;*
- *fonction ludique ;*
- *fonction d'action sur le réel ;*
- *fonction militante ;*
- *fonction d'expression d'une liberté*

Enfin, par contre à certains penseurs qui, entre autre, rejettent le concept de *l'hybridité*, à notre avis, le « métissage » sera employé comme équivalent à *l'hybridité* qui est plus ou moins adapté dans le contexte socio-historique actuel pour qualifier certaines réalités à l'intersection de la biologie et de l'histoire, de l'anthropologie et de la philosophie, de la linguistique et de la littérature, comme le suggère Lionnet (cité par Herd. J, 2009 .p. 28).

Pour conclure, nous disons que l'ensemble conceptuel que nous avons fourni sous ce cinquième titre, en le mettant en relation avec l'identité et dans le discours, constituent des "enjeux" que, le locuteur articule (consciemment ou non) et que, dans leur ensemble, reflète son positionnement.

CHAPITRE I : ENTRE ATTITUDES LANGAGIÈRES ET POSITIONNEMENT IDENTITAIRE

CONCLUSION

Cette piste pluridisciplinaire dont s'inscrit notre étude et, qui articule les sciences humaines, les sciences du langage ainsi que la littérature, offre un espace de liberté que les autres sciences ne nous offrent pas, le domaine de science étant contraignant par définition. D'ailleurs, penser *l'énonciation* littéraire –, c'est également concevoir la littérature en échange constant avec les autres formes de discours qui sont attachées à une société. En considérant le phénomène littéraire en tant qu'*acte d'énonciation*, Maingueneau avoue :

*Les théories de l'énonciation linguistique, les multiples courants de la pragmatique de l'analyse du discours, le développement dans le domaine littéraire de travaux se réclamant de M. Bakhtine, de la rhétorique, de la théorie de la réception, de l'intertextualité, de la sociocritique, etc. ont progressivement imposé une nouvelle appréhension du fait littéraire, où le dit et le dire, le texte et son **contexte** sont indissociables . (D, 2004, p. 5)*

L'objectif que nous visons d'après cette étude est, d'une part, déterminer l'identité de l'énonciateur (l'auteur M. Bey dans notre cas) à partir des faits de langage, d'autre manière, les modalités énonciatives exprimant son positionnement identitaire dans le discours. D'autre part, montrer comment la langue d'origine sert comme un facteur d'identification.

CHPITRE II :

APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

INTRODUCTION

Dans ce chapitre, comme nous l'avons signalé plus haut, il s'agira d'étudier tous les éléments et repères identitaires qui reflètent l'identité de notre écrivaine, nous passons évidemment à l'analyse du contenu pour mieux approfondir l'étude du corpus. Afin d'en parvenir, nous avons opté pour une étude thématique et une autre sociocritique. Afin de déterminer le positionnement et les attitudes formulées sur les langues, nous baserons notre travail sur la façon dont l'auteure désigne ses deux langues, avec toujours des illustrations et des explications des détails.

I- Représentation de l'auteure et description du corpus

1- Parcours de l'auteur

Avant d'entamer l'analyse de notre corpus (les deux romans de BEY), il s'avère nécessaire d'aborder, grosso modo, la vie de l'écrivaine qui se considère parmi les premiers qui ont marqué leurs noms avec des lettres en or dans l'histoire littéraire de notre pays. La reconnaissance de sa biographie nous permet une meilleure analyse du corpus ; car ses écrits sont le miroir de sa propre personnalité, de qui elle-est, de son identité :

Le rapport de l'auteur à l'œuvre se dit comme la face à face de celui-ci avec sa propre contingence, avec la contingence de ses environnements, sans que soient perdus le jeu de la détermination, le fait que l'auteur se reconnaisse comme auteur et se reconnaisse ses propres environnements, qu'il identifie son œuvre et se dise selon celle-ci.
(Bessiere. J, 2005 .p.252).

1-1 Biographie

À la galerie des femmes remarquables de son domaine, comme Nina BOURAOUI, Malika MOKKADEM et Leila SEBBAR, Maïssa BEY, fille d'instituteur, tout comme Assia DJEBAR, apprend le français dès son jeune âge avec son père. Maïssa Bey est sans doute une écrivaine maghrébine à grand succès, dont l'écriture est profondément ancrée dans le phénomène du postcolonialisme. Née en 1950 à Ksar EL BOUKHARI, l'Algérie est encore colonisée à ce moment ; son père, ancien combattant de FLN, fut enlevé par les soldats français une nuit de Février quand Missa a sept ans. Elle ne le reverra jamais. Sa

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

mort a eu une influence forte, profonde et vivante jusqu'au présent. Réalité tangible qui s'est exprimée dans son œuvre « Entendez-vous dans les montagnes ? ».

Cette écriture dont nous avons parlé, se caractérise, à la fois, par des effusions d'espoir et par d'amères déceptions. Le fait d'avoir été témoin des épisodes historiques tumultueux de l'Algérie est au cœur de son œuvre, dans laquelle cohabitent harmonieusement des langues et des cultures. Reconnaisante d'être le produit hybride de deux univers culturels différents, celui occidental des colonisateurs, et celui, musulman, de ses ancêtres, Maïssa Bey n'hésite pas à proclamer un penchant pour ses racines.

Tel un grand nombre d'écrivains algériens de cette époque, et sous le faible abri d'un anonymat que lui donne son pseudonyme, de son vrai nom Samia Benameur explique quant à elle, les raisons du choix d'un pseudonyme qui avait suscité un travestissement identitaire : « *C'est ma mère qui a pensé à ce prénom qu'elle avait déjà voulu me donner à la naissance [...] Et l'une de nos grands-mères maternelles portait le nom de Bey* » (cité par Ouali. K, p. 13). Et puis, elle ajoute « *C'est donc par des femmes que j'ai trouvé ma nouvelle identité, ce qui me permet aujourd'hui de dire, de raconter, de donner à voir sans être immédiatement reconnue* » (ibid, p. 14). Bien que l'appropriation d'un nom de plume est non seulement née dans un besoin de protection, mais aussi, c'est un signe de pouvoir qui lui donne la force de se mettre face à cette société masculine ravageuse, déclare Bey pour le "Soir d'Algérie" (Mokaddem. Kh, en ligne) :

[...] Prendre un pseudonyme pour pouvoir écrire était un moyen de se protéger, dérisoire, je le sais, mais qui me donnait un pouvoir, illusoire, certes, j'en suis consciente, mais renforcé par la volonté de ne pas me cantonner dans la posture du témoin passif d'une histoire écrite dans le sang et les larmes. Et puis, cela n'est pas négligeable, c'est ma mère qui me l'a choisi, cela pourrait être aussi, d'un autre point de vue, une seconde naissance.

Après avoir fait des études au lycée Fromentin, elle poursuivit des études supérieures de Lettres françaises à l'université d'Alger, elle a longtemps enseigné le français avant d'être une conseillère pédagogique à Sidi Bellabes où elle réside aujourd'hui. Étant fondatrice d'une association nommée « Parole et écriture » qui s'intéresse au domaine littéraire et qui propose des activités de lecture et d'écriture. Cette « écrivaine engagée » tel la voit Ouali Khaoula (ibid, p. 15), a fini par y créer une bibliothèque.

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

Maïssa Bey, dans *La période tragique qu'a vécue l'Algérie*, même si, la voix des intellectuels a perdu de sa force, dans son défi identitaire entre femme, mère, écrivaine, Algérienne.., vit et témoigne les événements tragiques de la vie quotidienne algérienne sans quitter son pays. Contrairement aux autres, elle a refusé d'avoir la nationalité française depuis le jour qu'elle a lu la mention entre parenthèse sur la carte d'identité de son père : "indigène musulman, non naturalisé français" (Yılancıoğlu. S, 2010, p. 39)

Dans le cadre d'une interview réalisée par Besnier Claire (2015, en ligne) en France pour « Maghreb des livres » avec M. Bey, cette dernière répond à la question : l'écriture est venue tardivement dans votre vie. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous lancer ? Comme suit : « *je me suis mise à cet art (de l'écriture) au plus de 40 ans, en fait, j'ai pas commencé à écrire à ce moment-là, j'écrivais depuis très très longtemps, parce que j'ai toujours fréquenté les livres, ça était dans toute ma vie mon occupation principale* » aussi « *j'ai toujours essayé de vivre par et à travers les mots, les mots des autres et non pas les miens, et j'ai beaucoup aimé la littérature, j'ai beaucoup aimé les livres, et c'est ce qu'est à ce paradoxale que le fait de lire énormément et être exigeant sur le plan de la lecture qui m'a éloigné de l'écriture* ». Cette question de commencement est donc pour l'autrice un contraste. Elle clarifie, « *jusqu'au dans les années 90 où ce que j'étais en train d'écrire* » notamment pour l'autre, parce qu'au paravent elle n'écrit que pour elle-même, comme s'est son coin secret à soi, « *Puisque je faisais plusieurs essais après la forme d'une histoire et curieusement j'ai voulu continuer [...], c'était la fiction qui m'intéresse...* » .

À la deuxième question : Vos personnages sont souvent des êtres ordinaires vivant dans un contexte violent et complexe. Que souhaitez-vous démontrer à travers eux ? Elle répond : « *il ne s'agit pas pour moi de montrer ou démontrer quelque chose, c'est pas du tout l'objectif par mon écriture. Moi j'en ne crois pas à ce que beaucoup de gens imagine, c'est-à-dire que la littérature peut délivrer un message .., au fond du moi je déteste les textes donneurs de leçons..* ». Au contraire, pour elle, ses personnages sont vraiment ordinaires mais qui naissent dans un contexte qui lui-même n'est pas normal ; un contexte de violence, d'injustice, un contexte où la soumission est absolument nécessaire et s'impose .etc. « *ce sont des conditions que je n'invente pas, ce sont des conditions dans lesquelles je me bat moi en tant que femme et non pas seulement en tant qu'écrivain* ». Elle ajoute, « *je ne dénonce pas, je raconte et dit une réalité qui est là, qui est la nôtre* », donc son objectif est de raconter et de « *donner à voir* ». Qu'il s'agisse de l'écrivaine même ou de ses personnages

féminins, cet art d'expression libre pourrait être équivalent au symbole de la dignité féminine ; confirme Maïssa Bey dans un entretien avec Collet Valat (2009, p. 35).

On m'avait appris toute jeune que nous devions correspondre à une image lisse, sans aspérités, ne pas dire non, accepter, ne pas se révolter, ne pas crier, ne pas parler, ne pas regarder quelqu'un droit dans les yeux... et moi, l'écriture, c'est ce qui me permettait de me regarder droit dans les yeux.

1-2 Bibliographie

- *Nulle autre voix* (roman), l'Aube, 2018
- *Hizya* (roman), l'Aube, 2015
- *Puisque mon cœur est mort* (roman) éd. de L'Aube, 2010, Prix de l'Afrique Méditerranée/Maghreb
- *L'Une et l'Autre* (essai), L'Aube, 2009\barzakh, 2010
- *Pierre, sang, papier ou cendre* (récit), L'Aube\barzakh, 2008. Grand Prix du roman francophone SILA
- *Bleu, blanc, vert* (roman) L'Aube\barzakh, 2006
- *Surtout ne te retourne pas* (roman) L'Aube\barzakh, 2005. Prix Cybèle
- *Alger et l'Algérois*, guide culturel et pratique, Maisonneuve et Larose, 2005
- *Sahara mon amour*, (poèmes), photo de O. Nekkache, L'Aube, 2005
- *L'Ombre d'un homme qui marche au soleil, Réflexions sur Albert Camus*, Chèvrefeuille Étoilée, 2004
- *Sous le jasmin la nuit* (nouvelles), l'Aube\Barzakh, 2004
- *Journal intime et politique, l'Algérie 40 ans après*, textes de Maïssa Bey et al L'Aube\Littera 05, 2003
- *Entendez-vous... dans les montagnes.* (récit), l'Aube\Barzakh, 2002
- *Cette fille-là* (roman), l'Aube, mai 2001. Prix Marguerite Audoux, Orléans, 2001
- *Nouvelles d'Algérie* (recueil de nouvelles) Grasset, mars 1998. Grand prix de la Nouvelle et de la Société des gens de lettres, mai 1998
- *À contre-silence* (recueil d'entretien et textes inédits) Paroles d'Aube, 1998
- *Au commencement était la mer...* (roman), Marsa (Paris), 1996

Au fil de sa carrière feuilletée, notre auteure a reçu de nombreux prix et titres, parmi lesquels nous citons le : Grand Prix des librairies algériennes pour l'ensemble de son œuvre

en 2005. Bien récemment, elle recevait ainsi pour l'ensemble de son œuvre le prix « Ailleurs femme » le 22 Octobre 2019, et au bout de deux mois, M.BEY reçoit le prix du « Parlement des Écrivains de la Méditerranée ». À côté des romans, des nouvelles et des essais, Bey a ainsi plusieurs titres qui ont été mis en scène, parmi lesquels nous citons : *Tu vois c'que j'veux dire ?*, *On dirait qu'elle danse*, *Chaque pas que fait le soleil*, pour Chèvrefeuille étoilée (2013-2014-2015). Elle publie également de très nombreux textes dans des revues littéraires (Etoiles d'Encre, Libro, Folie d'Encre).

2- Description du corpus

Aborder une des œuvres de Maïssa BEY, c'est donner à son lecteur un aspect plus large sur la littérature Magrébine d'expression française écrite par des femmes. C'est sentir cette vivacité du contemporain, du réel vécu dans la société algérienne exprimé par la langue française, la langue de l'Autre. Son œuvre tente de briser les secrets et les tabous de l'histoire et de la société algérienne, de rompre les silences et les non-dits dans la confrontation des passés et des générations. Dans notre cas, les deux romans de BEY, « *Au commencement était la mer...* » Et « *Surtout ne te retourne pas* » sont l'exemple à étudier.

2-1 « *Au commencement était la mer...* »

Maïssa BEY, pour qui ne connaît pas cette écrivaine de la cause des femmes, voilà un premier roman « *Au commencement était la mer* » roman édité en 1996, MARSAS, Paris. Choisir d'écrire dans la langue de l'autre reflète l'engagement sociohistorique de l'auteure qui tente de montrer comment la honte et la culpabilité constituent le destin des femmes algériennes dont la vie était si dramatique à « *cette guerre qui ne dit pas son nom* » (Bey. M, 2012, p. 17). Elle nous dresse l'histoire d'amour que vivait et combattait Nadia « personnage principal de l'histoire ».

À dix-huit ans, Nadia-l' héroïne-, aime la beauté, l'amour, la vie et la mer...Nadia, cette jeune algéroise, belle et frémissante devant les promesses de la vie, lucide et déterminée, elle s'achemine vers son sacrifice avec un implacable courage. Nadia tombe amoureuse de Karim et là toute l'aventure commence ; Djamel, son petit frère devient une ombre noire dans sa vie, il devient de plus en plus extrémiste, violent à cause de la fausse interprétation de l'ISLAM.

Son histoire d'amour voit le jour dans une Algérie soumise à la terreur des années noires, elle se cache, elle apprend à mentir et d'inventer des histoires pour fuir son frère, fuir une réalité terrifiante celle dont elle vit chaque jour. Elle apprend à mentir jusqu'au jour où Karim la met devant une réalité amère, celle d'un « *code familial qu'il n'avait pas le droit – pas le courage ! – de transgresser* » (Bey. M, 2012, p.94) disant que sa mère n'a pas l'honneur de l'accepter dans sa famille. C'est évident pour eux, Karim va épouser une "Fille" à la hauteur.

Dans la troisième partie, Nadia se retrouve seule de nouveau. Elle se découvre enceinte et doit avorter dans de mauvaises conditions, dans la solitude et la douleur terrible, elle se vide de l'espoir et de la petite vie qui grandissait de plus en plus en elle. Djamel l'emprisonne sous une toile. Incommunicabilité dominante.

Le tragique imprègne tout le roman, à la dernière scène Nadia décide d'affirmer son identité tant cachée, décide de tout dire à Djamel, pourtant, ce dernier se tait sans rien dire. Alors elle prend son élan pour fuir cet enfer et cette mort toujours présente.

2-2 « *Surtout ne te retourne pas* »

Rares sont ces romans dont la force du texte continue d'imprégner le lecteur une fois le livre refermé. Paru en 2005 aux éditions Barzakh, ce roman, étant le septième titre de l'auteure. M.B, nous raconte l'histoire d'une jeune fille algérienne le lendemain du tremblement de terre qui a secoué l'Algérie en 2003, provoquant un drame inouï, mais surtout la veille de son mariage prétendue et imposé. À titre de témoin de l'histoire du pays à cette époque-là, une rupture qui fait une mémoire honnête de la société algérienne et de la valeur de la femme au sein d'une société dite masculine.

L'histoire d'Amina, jusqu'alors sans histoire et qui englobe tous les maux, les souffrances, l'espoir, l'amour, la peur et le désespoir. Pauvre et perdue, Amina devient amnésique suite d'un choc d'un chaos causé par le séisme. Une femme âgée la rencontre et l'accompagne jusqu'au camp des sinistrés où elle est désormais Wahida. L'héroïne-narratrice raconte l'histoire d'une jeune fille encore innocente, qui décide de tout quitter pour ne plus se retourner au grand désespoir d'un père qui ne cherche qu'à sauver l'honneur et les apparences, donc elle prend la route à la recherche d'une nouvelle existence, de son « Soit » perdu. . « *Je ne suis rien d'autre, je ne serai jamais plus celle que j'étais. Je ne serais rien d'autre que cette odeur-là, captée ce jour-là, une odeur âcre et offensante de poussière, de pourriture et de charogne* » (Bey. M, 2005, p. 16).

Dans un tel ouvrage, dans lequel cohabite imagination et réalité, Amina s'est retrouvée, sans savoir si c'était la fin ou le commencement de son vraie histoire, par sa mère biologique dans des conditions et une identité autre ; Amina\Wahida au camp des sinistrées, adoptée par une femme étrangère. Cette question de double identité qu'attribue l'écrivaine à son héroïne touche au premier temps l'auteure à sa personne ; Maïssa\Samia, le fait qui nous invite à penser à la position de l'auteure dans cette œuvre semblant problématique, à l'air d'une « autofiction ».

Cette première partie se veut en somme, présentatrice et introductive sur le plan formel et essentiel de notre sujet. Nous avons présenté donc le parcours de l'auteur, le corpus d'étude et le résumé des deux romans. Nous pouvons prétendre que cette partie nous a apporté une certaine anticipation de la seconde qui s'incarne dans l'analyse de notre corpus.

II- Sur les traces de l'identité de M. Bey dans *Au commencement était la mer* et *Surtout ne te retourne pas*

Dans cette deuxième partie de notre chapitre pratique, nous entamons l'analyse proprement dite, et qui se fait sous différents angles que nous trouvons plus essentiels et plus adéquats en partant de notre lecture approfondie, analytique et à la fois sélective des deux romans. À ce fait, nous avons repérer les éléments importants dont nous aurons besoins lors de cette tâche. Ainsi, nous exposons l'approche, la méthode et les outils de travail que nous avons mobilisé.

1- Étude thématique

Plusieurs thèmes se conjuguent au sein des discours romanesques de BEY. Pour *Journal intime et politique. Algérie 40 ans après*, BEY, pensant sa pratique d'écrivaine (Mohammedi Tabti. B, 2007, p. 33), parle ainsi des thèmes revenant dans son œuvre et souligne :

« Si je devais faire une liste (non exhaustive) à partir des commentaires qui ont été fait de mes textes, je citerais :

- *Le silence,*
- *Le(s) regard(s),*
- *La fuite,*
- *Le cri,*

- *L'incommunicabilité,*
- *L'identité niée,*
- *Le corps de la femme. »*

Nous représentons, à ce terme, la thématique régnante dans notre corpus, recouvrant ainsi l'hybridité des registres qui s'enchevêtrent et se mêlent. BEY échafaude une série de thèmes personnels et universels dans lesquels s'inscrivent : l'amour, la perte, les souvenirs, les tabous et la mort...

- **Le silence**

Le silence devient presque un stéréotype pour Maïssa Bey comme le soulignent plusieurs auteurs écrivant sur cette dernière, à leur tête Bouba Tabti avec son œuvre « *Maïssa Bey L'Écriture des silences* ».

Dès le début du (SRP) l'auteure peint le lourd poids du silence sur les femmes et surtout sur son héroïne qui se heurte aux résistances traditionnelles et sociales : « *je n'aurais pas assez de toute une vie pour dire ce que j'ai vu. Ce que je vois. Dire ou se taire à jamais.* » (p.17), elle mène son quête identitaire même en devenant Wahida « *Première et unique, mais aussi seule* » (p. 88) : « *l'essentiel est de me nommer. De m'aider à retrouver mon identité première.* » C'est ce qui peut être « *un premier pas vers la re-connaissance de soi. Ou peut-être de la renaissance.* » (p. 85-87). Le mal qu'elle vivait si longtemps, corps et âme, lui rend incapable de parler, de se dire et de dire plutôt son existence : « *Quand le mal est trop profond, ce n'est pas seulement avec des mots qu'on peut en trouver les racines.* » (p. 96)

Cette perte d'identité est le résultat d'un silence imposé qui mène à une errance perpétuelle, où Maïssa Bey choisit la majorité de ses personnages féminins instruits tel Amina et Nadia, comme faisant un acte délibéré de transgression, d'insoumission et d'une rupture perçue comme un engagement contre le silence trop longtemps imposé :

Puis de temps après, viendront les cris. Les menaces. La stupéfaction face au silence. Face au vide de la chambre. Les portes claquées. Beaucoup de bruit et de fureur. Les interrogations. Et les interrogations des deux sœurs. Des complices supposées. (p. 45-46)

Ou volontaire (décidé) comme c'est le cas de Dalila, la femme de ménage « *témoin silencieux de l'agitation familiale* » (p. 52). De là, nous comprenons que les relations entre les membres de la famille sont fragiles et pleines de fissures comme les rues de la ville après le séisme qui a détruit le tout.

Pour Maïssa Bey "écrire" c'est remédier à toute tentation de silence, elle répond à l'angoisse de l'inconnu (naturel ou humain) que bat Amina ; une victime du silence et du mensonge auxquels elle s'est exposée depuis sa naissance. Sa mère biologique Dounya lui confesse un jour après qu'elles sont retrouvées « *Je me rends compte, trop tard, que c'est peut-être la plus grande erreur que nous ayons faite. Bâtir ta vie sur des silences puis sur des mensonges.* » (p. 205) elle croyait se taire éternellement afin de ne pas traumatiser plus tard sa fille déjà traumatisée par le séisme : « *Clarté aveuglante, violente réverbération, pesanteur abattue sur toute chose et silence surtout, vibration interminable, insupportable, du silence.* » (p. 19), « *Je marche dans les rues désertes, savourant en silence le bonheur très précaire de ne pas être vue, reconnue et repérée* » (p. 34). Des retombés psychiques sur Amina qui avoue : « *Oui, depuis toujours, je savais. Tous ces silences, ces regards fuyants... Comment avais-je pu vivre aussi longtemps avec **cette chose** qui m'oppressait...* » (p. 49). Voilà donc qu'elle s'abstient toujours de dire cette chose qui a entaillé profondément le cours de sa vie et qui la poussait à s'enfuir à jamais vers l'inconnu : « *Sa révolte à elle se nourrit de tous ces manques.* » (p.116)

La narratrice raconte l'intrigue. Elle nous décrit minutieusement la scène. Avec toujours ce silence régnant. Le doute s'installe nettement. Quel est ce drame qui a causé l'amnésie à Amina? Quel crime se cache derrière ce mutisme ? Pourquoi Dounya a-t-elle tué son mari ? Nous -nous demandons et la narratrice répondait :

*Tous les faits sont là. [...] les traces de coups et les nombreuses ecchymoses relevées sur le corps de la petite fille. **Tous relèvent le mutisme inébranlable de Dounya.** Elle n'a pas prononcé une seule phrase pendant toutes les audiences [...] Et tous les titres des articles que j'ai sous les yeux comportent le même mot : silence. Ici, il est question d'un «**Étrange silence**» ; ailleurs, ce sont «**Les remparts du silence**», ou encore «**Crime et silence**». (p. 211-212).*

« *Et pour finir, le plus remarquable : «**Coupable silence**». Coupable, oui, elle l'était. Une femme qui, un soir, vide un pistolet sur son compagnon est coupable de crime.* » (p. 212), Quel poids de cet indicible qui n'a pu même arracher un seul mot de la bouche de Dounya devant la justice ! « *Mais peut-on vraiment accepter que son silence soit lui aussi mis en accusation ?* » (p. 212).

Finalement, et à lui seul, le vocable "silence" revient 34 fois dans tout le récit, sans citer les interminables points de suspension çà et là exprimant des idées « non-dites », pesantes, choquantes, très lourdes au point de préférer les substituer à des points et subir les souffrances de leurs resurgissement fréquent que de les dire et subir le châtement moral (peut-être physique) de la famille et de la société.

Cependant, c'est ainsi dans (ACM) que nous nous retrouvons entourés même du silence. Maïssa Bey est là pour briser ce silence exercé sur le peuple algérien, plus particulièrement sur les femmes ; généralement réduites au silence, et rendre compte du paysage sanglant. Un silence traversant leur histoire. C'est ainsi que Foucault nous le fait longtemps remarquer « [...] *C'est donc que chaque discours recelait le pouvoir de dire autre chose que ce qu'il disait et d'envelopper ainsi une pluralité de sens : pléthore du signifié par rapport à un signifiant unique.* » (Foucault. M, 1969. p. 156). En quelque sorte, chaque discours aurait sans cesse sa voix redoublée par un écho silencieux, l'insérant au creux d'un moment historique donné.

En narrant l'histoire de Nadia, Maïssa Bey nous fait penser à l'infini et à la sensibilité, laquelle se présente dans cette image pour nous décrire le silence qui accompagne Nadia tout au long du roman :

« *Face à la mer, des maisons aux volets clos, encore ensommeillées et silencieuses referment l'espace* » (p. 12), « *Silence. Silence à peine troublé par le froissement des pages tournées.* » (p. 43), « *Peu à peu, autour d'elle, le silence se peuple de bruissement imperceptible* » (p. 14), désormais, ses comportements sont un « *jeu du silence* » (p. 82)

Dans le silence des matins calmes, Nadia ferme les yeux. Elle se souvient. Des réminiscences, des images surgies d'elle ne sait quelles profondeurs se répercutent sur les parois de sa mémoire attendrie. Le silence des longues siestes parcourues de chuchotement fébriles et de rires étouffés. (p. 23)

Dans le dernier extrait, Nadia se remémore la grande maison paternelle où elle avait passé son enfance, une maison qui lui rappelle la douceur et la sécurité qu'elle trouvait chez son père mort. C'est indicible. « *La mort de son père fut pour elle le premier déchirement, la première blessure.* » (p. 26)

Il nous paraît si convenable d'attacher "mots" et "silence" ; en fait, c'est pour même que l'auteure les conjugue plusieurs fois surtout en parlant de Djamel « *cette ombre qui traverse leur vies en silence* » (p16) ; le petit frère près duquel Nadia a passé son enfance, à jouer, manger, rigoler et dormir ensemble devient un figure enfermée et enlisée dans la vie de Nadia. « *Faut-il qu'elle dise qui est son frère ? Trouvera-t-elle les mots ? Avec quels mots dire le silence ? Car il n'est que silence, son frère. Obscurité et silence. Traversés parfois de colères, comme des éclairs*» (p42) Et ce, en utilisant des mots violents et un vocabulaire tranchant qu'elle exprime sa colère et son dégoût :

Djamel écoute des cassettes. Étranges paroles. Sans musique. Paroles de haine et de violence, (...) des diatribes contre LA Femme. Contre sa perversion originelle. En termes crus, choquants, si suggestifs parfois qu'elle en rougissait, alors même qu'elle était seule. (p. 58)

« *En silence. Elle reconnaît Djamel qui détourne la tête pendant qu'il avance. Le silence l'accompagne jusqu'au haut des marches. Un silence lourd, plein d'une hostilité presque palpable.* » (p. 135), « *Debout sur l'entrée de sa chambre, elle le regarde refermer la porte sur ses silences et ses colères* » (p. 13)

Dans ces extraits, la narratrice jette la lumière sur le psychique de Djamel qui se résume dans son silence continu et son enfermement. Ainsi, cette psychologie semble être une représentation ou une image de son physique, illustré par le mot « maigre ». Par contre à lui, Nadia « *Elle s'est toujours raccrochée aux mots. Seuls les mots peuvent la sauver du désespoir, de la déraison. Toute petite déjà, elle se berçait de syllabes, de mots, de consonances qu'elle répétait, chantait pour elle seule.* » (p. 116), pour elle, il est comme « *Une manie de tout mettre en mots.* » (p.116) et pourtant, ses mots la blessaient parfois : « *Elle crie maintenant et les mots en sortant d'elle ont juste le sifflement d'une flèche qui part très loin au-dessus de leurs têtes* » (p. 147), d'autres fois « *les mots ne viennent pas. Les mots s'arrêtent au seuil de ses lèvres. Elle ne sait pas dire les mots qui blessent. Elle n'a jamais pu. [...]. Si seulement elle pouvait*

parler ! » (p. 100) pour dire l'énorme poids de sa colère et du chagrin qu'elle bat. Et voilà, « *Les mots qu'elle s'obstine à deviner ne sont plus que des signes. Noir sur les pages blanches* » (p. 43), « *Des mots posées comme des cailloux blancs* » (p.146). Non seulement Nadia, mais les autres femmes aussi ; Naima (copine de Fériel) était là, elle les voyait tuer son père, journaliste et pourtant elle se tait : « (...) *Il faut lui dire à Fériel que les mots aujourd'hui, ici, sont plus dangereux que des armes. Et qu'il faut se taire ou payer sa vie.* » (p. 106) mais Fériel ne vas pas comprendre ; elle ne veut pas, en effet : « *Écrire ce n'est pas tuer* » (p. 106)

Les mots peuvent faire mal, Fériel, parce qu'ils éclairent, parce qu'ils dévoilent, parce qu'ils mettent à nu les dessins les plus sombres, les pensées les lieux cachée. Parce qu'ils montrent, qu'ils expliquent. Parce qu'ils disent l'horreur, la barbarie, qu'ils nomment l'innommable. Et que sans eux, Fériel, le monde serait sourd. Le monde serait aveugle. (p. 106)

Ce faisant une étiquette, ces silences-des femmes- sont nommés, décrits...ils prennent forme. Non pas seulement des silences comblés au sein des énoncés mais aussi par les blancs, les ponctuations et les suspensions qui apparaissent comme des fissures dans le discours.

- **Le corps de la femme**

Parlant du corps de la femme, l'auteure est amenée ici à parler de la violence appliquée à ce dernier. Depuis Baudelaire, dit Delecroix M-F (2011, p. 46) on sait bien que les imaginaires du corps représentent les signes de la modernité. Il nous le justifie comme suit :

Car la représentation du corps défie l'écriture poétique et en marque les limites : comment dire la violence, la déchéance avec un langage qui, pour être poétique, doit préserver la beauté ? Avec l'écriture du corps, toute poétique se heurte la question taraudante de son rapport au réel.

Cela se manifeste tout au long de l'écrit de M. Bey dans les deux romans ; l'auteure choisit de représenter la situation enclos des femmes algériennes dans leur société conservatrice et traditionnelle dont la femme a été persécutée par l'homme de son entourage qui est celui qui domine et décide son avenir.

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

Nadia (dans ACM), cette jeune fille algéroise de 18 ans vit un amour interdit sur un fond de peur et de violence : « *L'honneur de toute une famille se tient à une membrane. Un petit bout de peau ou de chair, tellement fragile, tellement précieuse !* » (p 86). L'auteur nous explique comment l'Honneur dans notre société n'est presque lié qu'à celle de la fille. Néant tout autres ; comme si ce qui est interdit pour la Femme fait chose normale pour l'Homme. Des croyances qui vont au-delà même des enseignements de notre religion. Et ce, dans le tourbillon de la culpabilité, c'est la femme seule qui bat cette honte qu'on lui attribue : « *Alors, elle hésite au seuil de la jouissance et c'est son corps seul qui se donne* » (p 93).

Le thème du corps revient à plusieurs reprises dans l'écrit beyenne. Or, des différents sous-thèmes en s'écoulent tels que "l'avortement", "l'altérité des sexes", "la liberté du corps" et "la violence"...etc.

Au commencement était la liberté avec Karim qui symbolise les traditions et le conformisme; une innocence mêlée à l'ignorance, « *Elle s'accroche à son bras comme si elle avait peur de tomber* » (p 55) «*Puis il pose à son tour sa main sur le bras de Nadia. Lorsqu'enfin elle peut relever les yeux, le regarder, ils sont toujours accrochés l'un à l'autre, debout et seuls dans la clarté insolente.*» (p 56)

Ainsi, dans le passage suivant nous voyons comment Nadia retrouve paix et refuge chez Karim, comment elle se sent plus précieuse et qu'elle a de valeur, elle lui a fait confiance. Aveuglement. Elle ignore presque tout le monde. Rien n'est plus important. Elle n'a aucun autre. Ultime rempart.

Jamais quelqu'un ne l'a touché avec une telle douceur. Jamais elle ne s'est senti aussi précieuse, fragile. Par ce seul geste, sa vie a pris un sens. Et les mots désormais ne servent plus à rien. Parce qu'ils sont inconsistants. [...]. Tout cela est indicible. (p 57)

Nadia a commis une faute irréparable qui déroge aux habitudes de la société, pourtant elle savait qu'une femme n'a jamais été libre de son corps à la façon dont elle pensait.

Nous avons vu dans ce même roman que même si la femme tente de résister, elle payera le prix par la douleur (l'avortement) et la mort : « *Nadia écoute seulement le bruit qui s'éteint à l'intérieur d'elle. Une vague se retire dans un lent et douloureux*

râlement. » (p144). En fait, la première héroïne de BEY met en lumière ce vide maternel : lorsque dans son parcours vers la désillusion, Nadia s'est confrontée à l'avortement, la seule issue qui lui reste en dehors du tournement des conventions sociales : « *Tout en elle est froid. Froid comme la mort. Elle vient de donner la mort comme d'autre donnent la vie.* » (p 128). Que malgré tout, après la rupture, Nadia doit avorter clandestinement : « *La peur agit sur elle comme un aiguillon. Elle a recouvré toute sa lucidité. Ils sont tous là. À aucun prix ils ne doivent savoir.* » (p 126).

Néanmoins, évoquer un thème tabou comme "l'avortement" afin de désigner les affres féminines dans les années quatre-vingt-dix, est bouleversant car comme nous le savons, notre société glorifie depuis jadis les drames nés de la folie des hommes et de l'Histoire.

Le ciel est une mer immense où elle veut se noyer pour que disparaisse enfin cette douleur qui déchire ses entrailles. "Le fruit de ses entrailles". Comme un refrain obsédant, ces mots martèlent ce qui lui reste de conscience. (p 120)

« *Immobile. Quelque chose en elle est immobile. En attente. Suspendu dans un espace où ne tournent plus que des fragments qu'elle s'épuise à remettre en ordre. Décomposée.* » (p 140)

D'ailleurs, dans les deux passages précédents, l'écrivaine nous décrit effroyablement l'insupportable sensation de se défaire. Elle décrit amèrement la scène dont ce que fait face Nadia, une adolescente vivant la difficulté et les suites morbides de l'avortement. Cet état lui fait perdre les mots qu'elle pourrait utiliser pour exprimer ce qui la submerge : « *Tout est sale. Partout. Comme les mots qu'il vient de lui jeter au visage. Ce goût âcre et chaud dans sa bouche, c'est le goût du désespoir.* » (p 94). C'est même "Nadia" désignant en arabe espoir et espérance, son seul abri se réduit à un exil intérieur.

Et puis, la fin sera avec son frère Djamel protagoniste d'un écrasement ordinaire. Ainsi, l'auteure reproche aux hommes d'avoir sacrifié les femmes lors de la décennie noire : « *Elle court, lève les bras au ciel. Et c'est alors seulement que son frère lui jettera la première pierre.* » (p 147). Cette noirceur qui règne le pays et les esprits a bien touché Djamel, celui-ci accédé par les prêches et la fausse interprétation de la religion, un frère

patriarcat au sens propre du terme qui est aussi à la quête d'identité qui ne lui appartient pas mais qu'on lui a cru être la bonne conduite pour lui : « *Ensevelies dans leur ignorance, plus douce que la soif inextinguible de ceux qui savent.* »(p145).

Maïssa BEY nous représente le vécu des algériens durant la décennie noire. Elle témoigne des faits réels à travers le statut d'un frère extrémiste envahi et traversé par la colère contre sa sœur, contre tout ce qui est beau (la musique, l'amour, les couleurs, les photos et la liberté individuelle), pourtant le prénom " *Djamel* " en arabe désigne la beauté. Fausse fraternité, Il n'avait du tout l'ère d'un Frère par contre à Salim.

Cependant, dans « *Surtout ne te retourne pas* » notre écrivaine s'attarde au thème du " *corps de la femme* " sous l'angle du " *mariage imposé* " , de " *la prostitution* " et de " *virginité* ". De ce fait, Maïssa Bey dessine l'itinéraire et le destin amer de la femme algérienne criant sa révolte.

Bien que dans notre premier roman, Nadia doit faire face à son frère qui juge que le mariage soit une affaire de famille, l'héroïne dans " *SRP* " refuse le rôle passif de la femme et la soumission au mariage imposé, guidée par l'intérêt de l'autorité patriciale. L'intrigue pour Amina à ce moment est ce mariage arrangé par son père adoptif Abderrahmen qui cherche à garder les apparences, alors qu'elle disparaît le lendemain du séisme ; elle en profite l'occasion de s'enfuir et de tout abandonner (aussi bien son travail comme surveillante au lycée), elle n'en a plus besoin. Elle qui, n'arrive pas à s'identifier au sein d'un entourage qui vise ses propres profits :

La famille n'est qu'une communauté soudée, nécessairement solidaire aux yeux de tout, pour le meilleure et pour le pire. Une communauté d'intérêts qui doivent tous converger vers le même objectif, la présentation des acquis matériels et de l'honneur attaché au nom. Voilà tout. (p. 44)

Elle prend son chemin vers la recherche de son "Soi" perdu : « *je salue l'homme qui va m'aider à atteindre la première étape de ce voyage au bout duquel, peut-être, je me retrouverais, je trouverai peut-être l'oubli.* » (p38). Par la voix d'Amina narratrice de son histoire, Maïssa Bey nous dévoile les raisons pour lesquelles notre jeune fille a pris le risque sans nulle hésitation :

Car dans la Famille, on ne fait jamais les choses à moitié. Mon père compte inviter tout le quartier aux cérémonies du mariage, prévues pour durer trois jours et trois nuits. C'est le premier enfant qu'il marie, et il tient à sa réputation. En outre, les élections sont proches. Il faut qu'il montre à quel point il peut être généreux. Si Dieu le veut, et que ses combines portent leurs fruits, dans peu de temps, EL Hadj atteindra l'un de ses objectifs. Il sera député. Le mariage a été fixé à deux semaines avant les élections législatives. Dans un mois et quinze jours exactement. (p38).

Peu importe les sensations de Amina, peu importe ses vœux ou ses désirs, le père a pris sa décision. Le destin d'Amina n'est pas à négocier. C'est ce qui nous le montre le passage précédent et même le suivant :

...est bien la fille de Hadj Abderrahmane, l'entrepreneur le plus riche du village. [...]. Promise, c'est officiel depuis longtemps, après bien des tractations paraît-il, au fils de Si M'Hamed, le directeur des impôts. Une belle alliance. (p37-38).

Des tractations qui ne concernent pas Amina, surtout pas. Mais attend, ce n'est la fin de son histoire : « *Personne non vraiment personne n'aurait pu imaginer que j'aurais un jour l'audace de sortir de la maison sans prévenir, sans solliciter au préalable une autorisation. Elle a osé !* » (p46) Amina dénonce et critique dans un passage le souci majeur de sa "Famille" transcrite toujours en majuscule: « *jamais sans en informer les responsables chargés de veiller nuit et jour à l'honneur de la Famille* » (p47).

Par-là, nous comprenons ce que l'auteure veut nous exprimer implicitement ou par la voix d'Amina l'atmosphère familiale. Ce que représente " la Famille" pour elle, comment elle doit être et comment elle l'est vraiment. En cherchant à s'affranchir de leur claustration et de leur enfermement, Amina cause son déshonneur ; s'enfuit la veille de son mariage sans jamais retourner. N'abandonne pas seulement sa maison, mais aussi son village et sa grande famille :

Impossible de passer à travers les mailles du filet tendu au-dessus de toutes les maisons du village Nous ne sommes qu'une seule et grande famille. Solidaire et attentive à tout. Et plus particulièrement aux bonheurs et aux malheurs de chacun. [...]. Nous ne sommes qu'une seule et grande famille.

Avec les mêmes haines. Les mêmes jalousies. La même malveillance soigneusement dissimulées derrière des façades toutes plus rutilantes les unes que les autres et sous des monceaux de formules ancestrales de politesse. Des formules consacrées qui ont fini par acquérir la patine et l'inutilité d'objets de pacotille reçue en héritage. (p. 39)

Amina dénonce et critique sa famille qui est comme autres milliers de familles algériennes qui poussent leurs filles à la rupture et au refus de leur « Moi ». Bey nous montre bien qu'elle garde une certaine distance, et qu'elle remet en cause cette notion. Les repères identitaires dans la famille et leurs rôles dans la construction de l'identité de l'héroïne depuis son enfance :

Chez nous, il faut le savoir, sont déjà considérées comme folles ou-pour rester dans la civilité des formules convenues-mentalement dérangées, celles qui, par exemple, dans une impulsion subite, irraisonnée, sortent de chez elles sans rien dire ni demander à personne. (p.35)

Quand même, la maison représente un endroit privé, un endroit de secret par excellence où l'accès est permis uniquement aux membres de la famille au même titre que ceux qui dérogent aux lois ou aux codes de la maison. Loin de discréditer son travail, cette distance ne fait au contraire que le valider, à travers son œuvre justement :

C'est qu'il faudra penser à la plus terrible, la plus redoutable des épreuves : ce-que-vont-dire-les-gens. Les parents. Proches et éloignés. Les nombreux amis de La Famille. Les simples relations. Les voisins- et surtout les voisines. L'ex-future-belle-famille. Les clients et les ouvriers de mon père. Les membres du parti. Les futurs électeurs. Les copains du frère. Les passants. Les hommes assis aux terrasses des cafés. Les jeunes debout contre les murs. Les policiers. Les gendarmes. Les militaires. Les autorités de la ville. Les marchands ambulants. Les masseuses du hammam. Les guetteuses derrière les volets. Les langues de vipère. Les concernés. Les indifférents. Les uns et les autres, tous les autres. Tous ceux qui sur tous ont toujours un mot à dire. (p. 46)

L'esprit dont nous parlions plus haut se caractérise dans cet extrait, selon nous, par cette tendance peut-être qu'ont pris les individus de pouvoir rire de tout, de tout commenter, même si c'est affligeant ; ils le font en se cachant derrière une ironie protectrice. Un esprit ironique qu'a pris Maïssa Bey sous la forme d'une énumération à l'air froide,

détachée mais qui montre quand même que l'auteure s'est imprégnée, elle aussi, de ce trait spécifique à cette époque, dans cette société : « *Une mère. Une tante. Des cousins. Lointains, heureusement. Par la distance qui nous sépare. De l'autre côté de la méditerranée. La famille s'agrandit. Qui seront les suivants ?* » (p.146)

Or, Amina n'a conçu la vraie interprétation d'une Famille que lorsqu'elle vivait ces jours durs dans les camps entourée par ces personnes (Dadda Aïcha, Mourad, Nadia...) qui lui donnaient la force nécessaire pour prononcer son « Moi » à haute et intelligible voix : « *Nous commençons à avoir les réflexes d'une vraie famille, unie pour le meilleur et pour le pire. Surtout pour le pire vu les conditions.* » (p. 134).

Bien plus, la "sexualité" chez Amina est presque absente. C'est une jeune fille qui a connu une fausse sexualité. N'importe comment ! Pour cela, Amina n'a aucune éventuelle entrave avec ce désir ; elle ne fait même pas allusion « *à ce mystère innommable, invisible et insaisissable à l'intérieure même de notre corps et qu'elles n'évoquent entre elles qu'à mots couverts* » (p188). Bien comme d'autres femmes qui l'appellent « *cette chose-là* » (p189) et qu'elles ne savaient même pas pourquoi.

Il semblerait également que la sexualité soit un symbole de l'émancipation des femmes ; chose que Nadia par contre aux autres- en fait remarque à Amina : « *Je ne sais pas si tu es toujours vierge* » (p189). Incidemment, curiosité ou peut-être parce que c'est elle-même (jeune fille lycéenne de 17 ans) a transgressé les règles divines et sociales sans nul peur du péché ou de malédiction ; elle en croit que « libre de soi et de son corps. «... *en silence, stupéfaite par la crudité de ses propos [...]. Je n'aurais jamais pensé qu'une jeune fille de son âge pouvait parler aussi librement de son corps, de ses sensations les plus intimes...* » (p185). Amina est encore à l'écoute de Nadia qui s'est donnée entièrement à son amant Amine le jour du tremblement de terre. Désormais, « *je m'aperçois que depuis très longtemps je ne suis plus à l'écoute de mon corps* » se dit Amina (p186) ; troublée par des sensations inconnues devant les mots de Nadia.

Voilà un exemple de notre roman qui indique les représentations ambiguës et erronées qu'avait Amina : « *Je ne savais pas qu'on pouvait parler de la virginité de cette façon-là. Avec une légèreté qui ôte à ce mot le poids dont le lestent des siècles de prescriptions morales coercitives et de traditions aliénantes* » (p189). L'idée de la légèreté des choses vis-à-vis de l'intimité de la femme et de son sexe stupéfie la

narratrice qui rapporte les propos d'une femme algérienne qui s'exprime librement sans honte ni obstacle. C'est ce qui se manifeste dans le passage qui suit :

Pas comme les autres filles, celles qui sortent avec un garçon et qui flirtent et qui...qui font avec lui, tout, sauf... tu comprends ? Parce qu'elles veulent se garder vierges pour pouvoir trouver un mari. Je trouve ça indigne d'un amour, d'un véritable amour. Mais nous... nous, ce n'est pas pareil. [...] Et je vais te dire, j'aime plus que tout être dans ses bras. (p.184)

L'histoire d'Amina et les aspects inconnus d'elle-même à cette étape de sa vie lui mène à penser ces principes ; de ce qui est faux ou juste : « *je n'arrive pas à réprimer le tremblement qui secoue tout mon corps* » (p.20).

- **La mort**

Récurrence perpétuelle, notre romancière évoque "la mort" parce qu'il s'agit dans "ACM" d'une guerre sanglante, même pas évidente, « *plus terrible que l'autre, la vraie, celle où l'ennemie se découvre* » (p.17-18). Croyant que c'est « *La seule justice, même si c'est de cette justice que doivent mourir des hommes innocents.* » (p.42), La cause de la violence et de la tragédie, de la mort devant lesquels se trouvaient les citoyens algériens, et plus particulièrement les femmes démontre une rapidité, une vivacité quant à la réaction de M. Bey en publiant ce récit : « *Et le pays exsangue se vide lentement mais sûrement de toutes ses forces vives. Dans le silence atterré de ceux qui restent, de ceux qui attendent...* » (p.81), « *À force de vivre la mort, la mort des autres, toutes les morts, celles qui défigurent le visage des proches, de ceux qui restent...* » (p.133), en fait, « *Qu'importe la douleur, celle des autres.* » (p.109), « *La mort. Les morts chaque jour annoncées, les cimetières chaque jours visités.* » (p.18), « *La mort a fait irruption dans sa vie d'enfant insouciant. [...]. La mort est là, au bout de la cité.* » (p.105)

Nadia fouille dans les souvenirs les plus douloureux de son enfance et décide d'affirmer son identité bafouée, entre son histoire d'amour qui a échoué et la mort qu'elle a donné un jour dans sa chambre. Elle n'a plus peur de l'autre : « *Elle lui raconte une histoire qu'elle n'a pas inventée. Une histoire d'amour, de silence et de mort* » (p.147). Elle se demandait : « *La mort ne serait-elle pas la meilleure, l'ultime réponse*

aux questions ?» (p.110), d'ailleurs, « *Avec toutes ces menaces qui pèsent sur sa vie, sur des lendemains incertains, sur un quotidien aux odeurs de violence et de mort.* » (p.72) En fin de compte, « *il ne s'agit pas de choisir. Aucune autre alternative n'est envisageable. La mort peut-être.* » (p.114). Et voilà que Nadia agit : « *D'abord, la tentation première : mourir. [...], le seul que lui reste, celui de pouvoir choisir sa mort. [...]. La mort seule peut tout résoudre [...]. Choisir sa mort puisqu'elle ne peut pas choisir sa vie.* » (p.109), « *Délit maintenant de mort. Sans jugement.*» (p.90).

L'image traduite par l'auteure dresse la colère de Nadia, celle des hommes qui disparaissent de sa vie: son père, son grand-père, et Karim qui disparaît lorsqu'il apprend que Nadia est enceinte, cette dernière « *se sentait trahie, doublement. D'abord par son père, par la mort de son père ressentie comme un abandon inacceptable* » (p.41). « *Son grand-père est mort. Depuis trois ans déjà. [...]. La mort. Encore. Toujours. Où qu'elle aille.* » (p.143). La narratrice partage le même vécu avec l'héroïne de son récit, les deux pères meurent, arrachés par la torture de l'autre. BEY et Nadia ont des souvenirs d'enfance éclairés par la présence du père et sa disparition mutilent leur mémoire.

Et c'est ainsi que nous trouvons attachés : la mort et l'amour. Pour Nadia, de toutes les histoires « *les plus belles sont les histoires d'amour sur fond de mort. Depuis toujours. [...]. Mais déjà, déjà dans le mot amour il y a presque toutes les lettres de la mort.* » (p. 60). Aussi bien que dans "SRP", nous retenons un message disant que la mort serait bien meilleure qu'une vie sans amour, néanmoins « *peut-être qu'il ne peut y avoir d'amour sans souffrance.* » (p.158). À sa rencontre avec Dounya, Amina avoue « *Une femme qui me propose [...] un refuge et un amour*» (p.152), ainsi Dounya admet « *et c'était vrai en un sens, j'étais morte parce que j'étais enterrée, enfermée dans un lieu où je ne pouvais pas te voir.* » (p.205), « *Hormis la mort, doit-on le souligner, rien n'est jamais irrémédiable.* » (p.104)

Même en parlant de la nature, Dadda Aïcha faisait allusion à la présence française en Algérie d'antan en disant : « *[...] il y avait bien sûr [...] un art de vivre, un amour vrai pour la nature qui n'existe plus aujourd'hui. Nulle part sur la terre algérienne* » (p. 84). La narratrice accentue son idée lorsqu'elle confirme que la terre algérienne est d'ores et déjà vidée de beauté et d'amour. Comme si l'art de vivre n'existe plus. Mais, cette fois-ci, la mort dans "SRP" est comme résultat de la catastrophe naturelle (séisme) « *Ici le deuil, la souffrance et l'absence sont devenus tellement ordinaires, (...)*

que semblent incongrus l'inventaire (...) des personnes disparues dans chaque famille » (p.111) relate, dans un registre tragique, la peine des gens dans ces temps.

2- Étude sociocritique

2-1 Le socioculturel et le métissage linguistique

Au cours de l'analyse des procédures de mise en texte, nous entendons que c'est dans « *la spécificité esthétique même, la dimension valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la socialité* » postule Duchet (cité par Popovic. P, 2011, p. 14), en effet, la « *sociocritique interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences* » (ibid) et à quoi peuvent s'ajouter les contradictions, les passages énigmatiques, les dérives sémiotiques, l'invention pure et simple (d'une langue par exemple), les relations sémantiques curieuses, en clair : tout ce qui appartient au sens et non à la signification.

Par la lecture de Bey nous sommes frappées par la floraison du lexique arabe intégrant dans la trame narrative de ses histoires. Et là, nous pouvons parler des procédés ; l'un est typiquement explicite, manifestant par l'italique, et l'autre est la traduction faite par l'auteur même. D'ailleurs, y a des mots repris phonétiquement en français (emprunt phonétique) tels ceux qui désignent le vestimentaire pratiquement algérien, pour tout (femmes et hommes) : « *la gandoura blanche qu'il ne quitte plus maintenant* », « *Noire la longue djellaba posée sur son lit* » (ACM, p : 89-140) pour exposer la représentation sociale qu'article Djamel, la réalité socioculturelle des temps difficiles pour l'Algérie des années 90 à la « *mode afghane* » (SRP, p105). Celui-là, influencé par des prêches qu'il écoute souvent contre "les femmes sans voile", contre sa sœur qui la voyait comme une aille chatoyante adorée. De plus, « *une vieille femme enveloppée dans un haïk blanc à l'ancienne* », « *Tout comme le haïk porté par toutes les femmes aux temps déjà anciens de la colonisation* » (SRP, p :43-162), « *Elle y range sa djellaba et son voile* », « *elle ne se montre jamais sans sa djellaba* » (SRP, p :113-112), « **Gandoura** et **chèche** blancs, immaculés »(ACM,p39), un métissage qu'elle véhicule en redondance soulignant son originalité et la spécificité d'un contexte socioculturel propre à elle, comme le montre le passage suivant :

Mériem, n'avait pas de pareil pour broder d'or et d'argent les caftans les plus raffinés et confectionner des robes traditionnelles magnifiquement ouvragées,

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

des sarouals et des caracos, pièces indispensables des trousseaux de mariage de toutes les jeunes filles. (SRP, p.100)

Ou encore ces termes désignant des plats à l'algérienne : « *je n'avais pas mon pareil pour tout ce qui concernait la cuisine traditionnelle, couscous, chorba, boureks, rechta* » (SRP, p161) dont Bey se perçoit fidèle presque à tout détails composant de cette identité collective. Elle ne cesse de se vanter les rituels populaires communs dans son pays, ex : « *henné, argile verte, ghassoul, messouak, khôl* » (SRP, p125) qui sont des ingrédients que les anciens herboristes utilisent en phytothérapie, ou aussi par les femmes « *qui soulignent les yeux d'un trait de khôl et se parfument de musc* » (ACM, p89) en leur ornement à l'époque surtout.

Nous remarquons ainsi que nos discours sont fortement agrémentés de mots algériens (arabes) repris en lettres latines. Ce procédé de calque ou d'emprunt lexical qu'adopte l'auteure, donne de profondeur sur le plan culturel mais aussi de l'authenticité. Elle reprend, à plusieurs fois, ces mots appartenant au dialecte algérien et porteurs de signification qu'elle ne peut traduire tel que le mot « *roumis* » (en italique dans les deux romans) : « *son père qui refusait toute intrusion des Roumis dans sa vie familiale* » (ACM, p41), « *Elle connaît bien les roumis. Elle a longtemps vécu avec eux.* » (SRP, p84), avec lequel le peuple algérien fut appelé tout étranger et notamment les français, et le mot « *moudjahiddines* » (SRP, p42). D'autres mots ainsi repris, plusieurs fois, comme « *Djinns, bled, Assasin..* » dérivant de l'arabe et, que l'auteure préfère les alterner à sa langue d'écriture.

Plus encore, nous trouvons si présents les mots représentant les lieux intimes à la culture algérienne précisément et méditerranéenne généralement, par exemple : le mot « *patio* » : centre de maison repliée sur elle-même particulièrement dans la Casbah à Alger, et « *hammams* » que l'auteure évoque en montrant leur spécificité dans la vie d'autrefois. Les discours de Bey puisent indéniablement leurs racines du patrimoine culturel et religieux que l'auteure même tente de préserver et véhiculer (les jeux, les chansons, les rituels religieux...) tel est clair dans les passages suivants : « *les parties de dominos, (...) : raï contre musique andalouse, variété française contre chanson kabyle* » (SRP, p74) ou comme les mots « *chapelet, cheikh, muezzin(s), fatwa(s)* » appartenant au registre religieux, ou ainsi le mot « *kechfa* » (SRP, p49) que l'auteur le trouve mieux pour désigner le scandale d'Amina.

Comme il est possible de le voir, Maïssa Bey cite et nourrit ses discours de pratiques et d'éléments relatifs à sa religion islamique (ex : *Coran, La Mecque, Ramadhan, Amin*), des

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

calques pour des mots pratiquement arabo-musulmanes. Dans le même registre, notre écrivaine reprend phonétiquement dans sa langue maternelle mais en lettres latines ce qui sont des appellations de tendance dans le contexte algéro-musulman; ces emprunts perpétuellement inclus, sont perceptibles en italique et parfois même suivis de leur traduction en italique : « *yemma, yemma lahbiba, la mère bien aimée* », « *Dadda Aicha m'a longtemps appelé Benti, ma fille* » (SRP, p : 30-87) ou par exemple : « *Hadj ou El Hadj, Si M'Hamed, Ammi Mohammed, Sidi et Khalti* » pour donner au discours sa force culturelle et sociale :

De ce fait, il est possible de dire que l'oralité est un procédé d'écriture très cher à Maïssa Bey. Il lui permet donc d'inscrire son œuvre dans un registre culturel qui est le sien mais aussi d'apporter à sa fiction un semblant de réalisme, à travers des expressions issues de la vie que tous un chacun émanant de cette même société a dû entendre ou utiliser. (Belkhou. M, 2016, p.230)

D'ailleurs, dans l'extrait qui suit nous nous retrouvons côtoyés à une notion très chère à la mémoire collective du peuple algérien, il s'agit du destin appelé communément *el mektoub* : « *mektoub, ma petite, ma douce, mektoub, tout est écrit, avant même que l'on vienne au monde* » (SRP, p102).

Cependant, Maïssa Bey témoigne des douloureux souvenirs pour décrire le seau de la terreur et de la violence qui ont marqué l'Algérie des années 90 « *prouvée par une décennie d'exactions* » (SRP, p91) citant des lieux réels comme l'aéroport d'Alger, l'université d'Alger, ainsi que l'institut du droit, sciences juridiques, toute la ville se transforme après en état d'horreur : « *Alger. Cité de 1.200 logements* », « *Ben Aknoun.* », « *quartier Saint-Eugène [...] Bologhine* » (ACM, p : 19-71-98). Une topographie que l'auteure évoque même dans les temps les plus antérieurs dans l'Histoire du pays : « *la ville d'EL Asnam-baptisée depuis Chleff* », « *rue de 20 Aout, ex-rue des Glycines* » (SRP, p:150-170) ou même les dattes ;

Juillet 1830 : les Français débarquent en Algérie, sur une plage, à quelques kilomètres d'Alger, à la conquête d'une terre, d'un peuple qu'ils soumettront par les armes... [...]. Le port de Sidi-Ferruch. Sidi-Fredj maintenant, du nom du saït marabout qui repose en ces lieux. Le port, revu et corrigé par un architecte. Français lui aussi. (ACM, p. 79)

Elle en parle pour dévoiler les aspects atroces de la colonisation : ce crime qu'aucun algérien ne peut l'oublier, non plus en pardonner. Et là, il est possible de découvrir en partie l'histoire de l'Algérie depuis le débarquement colonial même pour un lecteur étranger. Sa volonté de

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

diffuser la richesse culturelle et identitaire de l'Algérie dans un contexte historique critique distingue Maïssa Bey par une autre caractéristique spécifique en la classant dans l'écriture de « *l'urgence* » qui s'engendre dans le rythme accéléré dans la narration des faits de l'histoire.

Dans la même perspective du sociocritique, nous nous trouvons obligées de parler de quelques conventions populaires. En fait, il est à noter qu'en Algérie, le statut de la femme dans la société civile des années 90 est conditionné par ces codes sociaux dont elle est considérée comme une mineure. Tout simplement, le sens aigu de la justice n'avait pas compris que la richesse inépuisable d'un pays est aussi dans ses femmes : « *Des lois sont édictées chaque jour au nom d'un ordre nouveau, rédempteur, par des prosélytes d'un autre âge, chaque jour plus nombreux, chaque jour plus féroces*» (ACM, p90). Cet ensemble de lois ne fait que surgir pour imposer aux femmes la soumission aux règles absurdes, en fait, sous un registre pathétique et tragique, la scène suivante ne fait que représenter ces femmes abandonnées et sacrifiées par les hommes :

Délit que de sortir sans voile (...) Délit que de parler librement (...). Délit d'aimer mais surtout de le dire, de le faire, de le chanter ou de l'écrire ! (...) Délit de penser, de rêver, d'espérer un autre monde (...) Délit d'être femme enfin et d'éclabousser par sa seule présence, sa seule existence, la pureté terrifiante d'un monde qu'ils veulent bâtir sur des ruines fumantes. (ACM, p.90)

En effet, toute forme de transgression contre ces lois mène à une tragédie manifestant dans ce récit dans la peine recouvrant la vie de ces femmes soit dans le monde de dedans ou de dehors :

Sa mère raconte. Elle raconte les brimades, les humiliations, l'enfer qu'était devenue sa vie depuis la mort de son mari. [...]. Elle avait subi toutes Les avanies en silence. Supportée Les belles-sœurs arrogantes, fortes de la présence de leur époux. Sans homme, une femme n'est plus rien. Elle dit sa réclusion. L'autorité despotique de grand- père Sidi. Continue-t-elle à l'appeler cependant avec respect. (ACM, p.39- 40)

C'est ainsi que nous ne pouvons nier la place du père (en absence) face à celle des hommes représentés dans ces fictions, de plus, nous ne pouvons pas passer sous silence la place attribuée à la mère (anonyme dans ACM) tant que son rôle un peu complexe et, dont nous

nous devons s'interroger : « *Appeler sa mère ? Pourquoi ? Pour qu'elle essuie des larmes avec le coin de son tablier –tremblante de peur de voir ses enfants se déchire* » (p.136), une mère veuve dans une société qui ne tolère pas cette absence non voulue du mari, une société qui tue l'identité de cette femme, sa mère n'est qu'un symbole de toute femme soumise au silence: « *l'amour qu'elle ne sait pas dire. L'amour qu'elle ne sait que fabriquer avec ses mains, enfermée tout le jour dans sa cuisine. L'amour qu'elle distribue à grand cuillères.* » (p.53), et c'est de même pour une femme "divorcée" qui doit « *faire très attention à ne pas prêter le flanc aux commérages. Surtout si elle vit seule et qu'elle a des filles* » (SRP, p.102).

De surcroît, Bey relate de différents rites sociaux algériens, soit péjoratif ou mélioratif : « *toutes les jeunes filles doivent accepter l'idée qu'elles devront se soumettre aux désirs de leur mari. Ne pas oublier le pluriel. Essentiel. Leurs désirs. Et la voile fait partie de ces désirs-là* », « *pour la vraisemblance de l'histoire. Il faudra que je fasse attention en me levant. Ma jupe pourrait s'accrocher à la pointe d'un ressort* » (SRP, p : 162-41). D'autres phénomènes ainsi : « *Elle ne rentre jamais au camp les mains vides* » (SRP, p113), ou :

Les plaisirs sont nombreux sur la plage. Au passage d'une jeune fille, leurs désirs exacerbés par le poids lancinants des frustrations accumulées (...) allument dans leurs yeux des lueurs troubles. Ce sont ceux-là mêmes qui interdisent toute sortie à leurs femmes ou à leurs sœurs, de peur qu'elles n'excitent les convoitises de leurs semblables. (ACM, p35)

2-2 Le dialogisme chez Maïssa Bey

Dans ses romans, BEY postule pour des références intertextuelles mythiques, interreligieuses ou même de l'oralité culturelle qu'elle témoigne. Cette sorte de "dialogisme" qu'elle exprime nous le percevons dans chaque "DR" qu'elle y intègre. Tout d'abord, dans "ACM" le mythe d'"Antigone" (figure grecque actualisée dans les romans féminins comme un modèle de résistance) sert comme un miroir de l'image de Nadia, dont la ressemblance semble être explicite dans les portraits interculturelles des sociétés :

Et quand elle découvre au hasard de ces lectures [...] criés par une autre au nom étrange d'Antigone, les mots qu'elle n'a jamais pu dire, quand elle retrouve page après page le même désir éperdu de beauté de liberté, (...), elle pleure enfin, délivrée de n'être plus seul. (ACM, p.51)

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

Ainsi, bien plus de la littérature et de l'histoire, nous notons la présence de la dimension philosophique. En fait, M. Bey agrmente à plusieurs occasions ses discours avec des réflexions et des raisonnements d'autres écrivains, des poètes ou des penseurs ; elle fait dialoguer de cette manière ses discours avec une pensée philosophique comme suit :

Camus, figé dans une éternité noire et blanche (...) Et puis, de nouveau, la douleur. Si violente qu'elle remonte à ses lèvres en un gémissement qu'elle essaie en vain d'étouffer. Intolérable. (...) c'est donc ça un enfantement ? Sans enfant, sans raison d'être. (p 120-121)

Dans cet extrait nous sentons la vision camusienne ; la perte, le déchirement et l'absurdité auxquels fait face Nadia dans son plus jeune âge. Cependant, dans "SRP" le dialogisme romanesque représenté par Bey touche fortement le coté religieux, à savoir le titre même du roman « Surtout ne te retourne pas » qui nous amène à penser à la femme de Loth qui aurait malgré tout regardé en arrière et aurait été à ce moment-là transformée en statue de sel. Ainsi par exemple : « *des papillons dispersés* » (p73) ; une comparaison que l'auteure emprunte, en décrivant la scène où la terre a tremblé, à un verset coranique sur la résurrection, ou encore « *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète* » (p90) ; la profession de foi pour tout musulman. Par ailleurs, pour donner à voir au lecteur la gravité de la situation et l'interprétation de l'Islam en ce qui concerne la femme surtout, elle en cite donc quelques titres et en rapporte le discours:

Des conseils extraits des livres du théoricien salafiste EL Albani, quelques lignes dans lesquelles il est recommandé aux femmes de se couvrir pour ne pas exciter les instincts les plus bas présents en chaque homme, et ne pas attirer les foudres divines sur la communauté des croyants. (p107)

Ou bien plus « **"Le jardin parfumé"** (...) le titre d'un traité d'érotologie écrit au XIX siècle par un certain **Cheikh Nefzaoui**, un écrivain persan. Un ouvrage remarquablement documenté, au contenu d'un érotisme torride. Pornographique pour certains » (p123).

Du religieux au culturel, Bey parsème continuellement son discours de référence à la tradition algérienne en utilisant des énoncés dialectaux à portée humoristique en quelque sorte : « *Une spécialité au bout de chaque doigt* » (p162) plus connu sous la formule orale « kol sba3 b san3a » et « *le corps secoué de violentes convulsions après avoir*

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

été *frappés par le soleil* » (p35) (avec "frappés" en italique dans le discours). Très liée à sa culture, Bey évoque d'autant des expressions idiomatiques marquant son identité arabo-algérienne, ex : « elle essaie de *fourrer son nez dans nos affaires* » (p49), « *Peu à peu la vie a repris ses droits* » (p74) et « *De bouche à oreille, la rumeur grandit. Elle saute de terrasse en terrasse* » (ACM, p.118).

De ces réminiscences, l'auteure remonte à son enfance et à celle du lecteur algérien par cette chanson à reprise qu'elle a apprise à l'école à certain âge : « *Le loup a mordu le chien le chien a mordu le chat le chat a griffé mon père mon père a battu ma mère me mère a tué mon père. Et on recommence...* » (p211) pour dire la réalité qu'avait découvert Amina, et pourtant ce n'est pas la même histoire. Seules les deux derniers épisodes sont vrais.

« *Je « est » un autre* » Arthur Rimbaud, « *Mystérieux Moi, pourtant, tu vis encore. Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore. Amèrement la même...Adieu, pensai-je, Moi, mortelle sœur, mensonge* » Paul Valéry, La Jeune Parque (SRP), et les propos de Paul Éluard "Blason dérodé de ses rêves" *Poésies ininterrompues* (ACM) « *Je ne suis ni lourd ni léger. Ni solitaire ni peuplé. Nul ne peut séparer. Ma chevelure de mes bras. Ni ma gorge de son silence. Ni ma lumière de ma nuit* » ; ces énoncés que notre autrice les fait dialoguer au début de chacun de ses discours (romans), nous les considérons comme des "DR" forgeant l'influence de ces derniers dans la constitution de son identité littéraire et par lesquelles elle en prend position.

L'écriture fragmentaire et discontinuée que maîtrise l'auteure dans "SRP" se considère même tant qu'une attitude dialogique de narration ; en fait, le dédoublement de voix de l'héroïne (Amina\Wahida) qui s'est mis en italique dans le discours (dès le début jusqu'à la fin) et qui fait perdre le lecteur dans l'intimité de la narratrice et surtout dans le cas où d'autres personnages prennent la parole. « *Je n'aurai pas pu imaginer meilleur dénouement à mon histoire, ne pensez-vous pas ?* » (p99). Dans ce passage Amina ayant l'air de s'adresser au lecteur, anticipe les éventuelles questions que celui-ci pourrait lui poser et justifie son besoin d'évasion par un sentiment d'errance narrative :

Le moment est venu de dénouer les fils. De revenir ainsi à la recommandation de Dadda Aïcha, vous en souvenez-vous ? [...] Je vais une fois de plus reconstituer la scène. Une fois de plus. Mais de façon différente puisque je suis un des personnages. Un rôle pour lequel je n'étais pas préparée. (p201)

De plus du dialogisme, une autre fonction de l'écriture en italique, est l'interpellation au lecteur qui vise à l'orienter à tel ou tel repère ou passage pour garder l'enchaînement de l'histoire : « *Et je ne serais certainement pas là à vous raconter mon histoire, à tenter de retrouver un ordre, une chronologie, une logique à mes actes* » (p35). Donc, Maïssa Bey, derrière ce choix formel et narratif, veut représenter l'instabilité du monde moderne qui est bouleversé par des intrusions, des ruptures et des diffractions dont l'Homme est presque perpétuellement en quête de "Soi". Ce contexte sociopolitique inconstant, mouvant, multiforme, apparaît clairement dans le choix de la forme et du genre dans le présent corpus, il reflète l'identité mouvante de notre protagoniste et du coup de celle de notre autrice.

2-3 Maïssa Bey : énonciation\ identité

Comme nous l'avons déjà montré, ce sont des registres variées qui s'enchevêtrent dans le discours beyen à savoir le pathétique et le tragique qui y dominent : « *Affolée, elle se voit en train de crier...Au secours, aidez-moi, je vais mourir, je suis seule, j'ai mal. Aucun son ne sort de sa bouche et pourtant elle s'entend comme une bête qu'on écartèle.* » (ACM, 121-122), « *La perspective d'attribution d'un logement est plus forte que la douleur du déracinement* », « *une sorte d'accoutumance au malheur* » (SRP, p : 95-67). Et puis, l'ironique et le satirique : « *Je ne sais pas jouer des rôles écrits par d'autres. Je n'ai rien préparé pour un tel rebondissement* » (SRP, p146-147), « *Des conseils un peu tardifs pour ce qui nous concerne* » (SRP, p89)

Eh khadidja ! Tu ne crois pas que tu devrais de temps en temps te consacrer hommes ? (...) tu peux aussi faire des séances de rasage et de lavage...de lavage de cerveau...laisse-moi te le dire, tu nous rendrais vraiment un grand service, à nous toutes ! (SRP, p127).

Ou encore comme dans les énoncés suivants que d'un point de vue pragmatique, l'énonciatrice vise un sens caché, implicite :

C'est immense l'Europe ; il y a de la place pour tous ceux qui veulent réussir. [...]. On leur fait de la place. Même quand ils ne sont pas passés par l'école. Il suffit qu'ils aient du talent. [...]. C'est immense, le monde. Il suffit juste de quitter ce pays et après...il ouvre grand les bras, comme pour étreindre la terre entière. (SRP, p172-173)

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

En fait, par cette distance ironique, elle sous-entend que par contre en Algérie, ailleurs on ne sous-estime pas les gens, on les respecte, on les considère, on leur donne chance : « *Parce qu'en Amérique et dans les pays développés, la vie d'un homme est de toute évidence plus précieuse que dans des pays comme le nôtre, pudiquement appelés pays du tiers-monde* » (SRP, p122). Un pays qui s'est trahis par ses propres enfants. Ici, tout se produit avec égo, banalement, peu importe ; « *Une craie de mauvais qualité comme tout ce que produit ce pays* » (SRP, p36). Le lyrisme, quant à lui, miroite la sobriété de l'énonciation romanesque : « *Dans un souffle, dans un murmure, j'ai chanté comme on respire, comme on caresse, comme on étreint ce que l'on veut retenir* » (SRP, p157).

La fonction poétique quant à elle, empruntée à l'allégorie et au symbolique, s'incarne en cette curiosité que déclenche la lecture de ces titres chez le lecteur (des phrases nominales commençant par des prépositions : *Au commencement était la mer* et *Surtout ne te retourne pas* qui se trouvent même à l'intérieur des romans) et l'impatience d'attendre ce qui peut se passer dans ces histoires. Dans le premier, tous se passe à côté de la mer or le deuxième commence juste après le séisme inattendu. Deux trames représentant un témoin d'une identité individuelle et collective et d'un être en quête de soi, entre les souvenirs passés et l'avenir inconnu, entre ses envies d'adolescente et des tabous inondants. Du coup, le symbolisme de la mère se rattache à celui de la mer, comme à celui de la terre (séisme) diverses sources de vie, la mer et la terre sont les symboles du corps maternel. On trouve dans la mère la même ambivalence que dans la mer et dans la terre, la vie et la mort sont corrélatives. Naître, c'est sortir du ventre de la mère par contre mourir, c'est retourner à la terre : « *Une souffrance aigue, plus aigüe plus farouche qu'un hurlement de femme, semble jaillir de la terre même* » (SRP, p15), « *la mer monte en elle comme un lent désir* » (ACM, p17). Dans l'œuvre beyen l'idée du séisme porte une double connotation, l'une est mythique et l'autre est religieuse. Dans la mythologie, l'idée du cataclysme n'est pas nécessairement associée à la mort, elle se trouve justifiée comme une régénération c'est-à-dire associée à l'idée de la renaissance. Maïssa BEY évoque l'idée de la renaissance avec cette expérience d'une catastrophe pour montrer comment Amina apparaît naître de nouveau après le séisme.

Par ailleurs, Missa Bey opte pour des attitudes et des procédés différents et diversifiés afin de mettre l'accent sur le silence et le désespoir dans lesquels se noient ses personnages : deux romans particulières qui ont connu jour sous la plume d'une femme qui écrit avec beaucoup d'amour et surtout l'art de bien poser les mots (richesse de différentes figures de style) en constituant, ainsi, des discours qui parlent sans avoir besoin d'une voix : nous

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

trouvons parfois des énoncés composés d'un seul mot, ex : « *Présence. Absence. (...). Intolérable. Glacé.* » (ACM, p138), ou « *Soleil. Soif. Incandescence. Faim.* » SRP, p18 et d'autre fois des énoncés allant jusqu'aux 19 lignes (ex : ACM, p133) ; un style foisonnant qui alterne des phrases de genre et de longueur différents (Cohen. A, Combe. N, 2005. P58). De plus, l'auteure engendre dans son discours des mots français pour exprimer des réalités ou des significations relatives à sa propre culture (soit même sa religion) tel que le mot "*vision*" au sens de "رؤية" en arabe (SRP, p : 69-71) ; des croyances qui leur sont intimes. Ainsi, nous trouvons que Maïssa Bey utilise, de temps en temps, des locutions à la place d'un nom : « *le jeu du "tout va bien"* » (SRP, p134) comme un jeu de langue. À ce propos, nous essayons de mettre en œuvres d'autres exemples tirés des deux romans sous forme de tableau :

Procédé(s)	Exemple(s)	Page(s)
Illustration	<i>Tectonique des plaques, Extension, Coulissage... \Rhodes, Hélios, Menon, Tithonos... \de Javel, de Crésyl \Séchoirs, casques, rouleaux, pinces...</i>	SRP:64-119-32-125
Nomination	<i>Couper le courant \les sinistrés du camp huit \verbaliser</i>	SRP:55-95-96
Contradiction	<i>Bienheureuse ignorance \De tout. De rien \Présence. Absence- Le temps s'écoule. Glacé \très court. Très long</i>	ACM:145-138-147
Majuscule	<i>Famille \Eux \Ses \Disparition \Indépendance \Coran \Mes , Ma...</i>	ACM:31 \SRP:41-43-45-68-75
Énumération	<i>1-Abritez... 2-Mettez... 3-Restez... 4-Attendez...</i>	SRP:90
Synonymie	<i>En attente. Suspendu \hasards. Coïncidences \décomposée, désagrégée, disloquée</i>	ACM:140 \SRP:25-15
Dénomination	<i>La Fouine, El Khabar \Amina (Wahida) \Naima (Sabrina)</i>	SRP:50-88-111
Siglaïson	<i>OMS : Ordre des Ménagères Scrupuleuses \CNN</i>	SRP:33-42
Métaphore	<i>Tuer le temps \ Le temps s'écoule. \derrière les barreaux de ses cils \un bonheur tout rose \ le cœur au bord des lèvres \frapper par le soleil \coupable silence \je ravale la question qui brule les lèvres</i>	ACM:19-138-61-11-121 \SRP:35-212-151
Anaphore	<i>J'avance... \Si je... \Elle... \Mensonge... \Alger</i>	SRP:15-103 ACM:140-146-19

En outre, de nombreux passages sont décrits avec une forte touche poétique caractérisée par la présence des métaphores, de l'anticorps et de l'anaphore comme il est possible de le voir dans l'extrait suivant qui n'est qu'une courte partie d'un long discours dont Missa Bey articule ses mots autour d'une redondance mélodieuse :

Elle voit la guerre et ce n'est pas la guerre, lui dit-on. Elle est là pourtant la guerre, presque au coin de chaque rue. Elle est là la guerre et aussi la peur

sous les cagoules sombres qui masquent les visages des militaires debout dans le soleil, l'arme braquée sur les passants, en attente. Elle est là dans les sirènes hurlantes qui traversent les bruits de la foule impavide. Elle est dans le cœur, dans le ventre de ces hommes et de ces femmes désarmés qui savent que froidement, patiemment des hommes le guettent, qui décideront de l'heure la plus propice, du lieu le plus propice pour les abattre. Sans un mot. Sans se poser des questions. (...) Elle est dans les yeux hagards de ces enfants tirés de leur sommeil, qui ont vu, oui vu, une nuit, leur père, leur mère ou leur frère égorgés, éventrés, et qui ne savent même plus pleurer. Elle est dans les hurlements des mères égarées, dans leurs mains, dans leurs ongles qui griffent la terre des tombes hâtivement creusées chaque jour dans des cimetières encombrés. Elle est dans la fumée noire des écoles incendiées, dans les cendres des arbres brûlés au feu d'une vengeance aveugle, irréductible. Elle est dans les yeux multiples de la foule endeuillée qui suit, spectacle quotidien, les longs cortèges funèbres, dans la colère impuissante de ces mains serrées, dans le silence terrible qui s'abat sur tous les soirs de la ville. (ACM, p 75-76)

L'écrivaine fait part de son témoignage, de son ressenti, de son idéologie, de sa perception des choses mais aussi de son identité perçue dans chacun de ses énoncés. Une description minutieuse des images horribles disant que l'énonciation est pour Bey un moyen avec lequel elle se dit et délivre par le pouvoir des mots des peines enfouies. La poétique de son énonciation nous dit que l'Algérie demeure l'infini puits duquel s'abreuve Bey pour étaler ses trames et donner vie à ses histoires à l'aspect touchant.

24 Maïssa Bey vue par Imèn Moussa

À la lumière de notre étude sur le positionnement identitaire de l'auteur dans son discours (étant Maïssa BEY autour du « *Au commencement était la mer...* » Et « *Surtout ne te retourne pas* »), il s'avère enrichissant de proposer une série de questions ouvertes à la chercheuse tunisienne Imèn MOUSSA qui s'intéresse aux écrits de Maïssa BEY. Ses réponses vont apporter beaucoup d'éclaircissements à notre problématique de départ et aux objectifs que nous avons visés.

Alors, afin de renforcer notre étude qualitative, nous optons pour une des méthodes de ce type qui est la plus utilisée dans les recherches scientifiques, à savoir, l'entretien semi-directif. À ce propos, donc, ce dernier, que nous réalisons sert d'orienter en partie le discours de notre interrogée autour du thème défini au préalable. Il nous permet à l'issue de vérifier

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

notre hypothèse et notre analyse réalisée. Cependant, notre interview est de forme écrite, préparée au préalable puis transmise par mail à l'adresse de notre interviewée tant qu'il n'est pas possible de la rencontrer face à face. De même pour elle, notre interviewée va répondre aux questions posées puis les renvoyer à notre adresse mail par la suite. Pour l'ordre et la formulation des questions, cela dépend des données du contexte même de l'interview, cela veut dire, de la nature de notre objet d'étude et de l'identité de notre interviewée. Ainsi, nos questions sont construites progressivement de façon à éprouver notre travail.

Imèn MOUSSA oriente particulièrement ses recherches sur l'écriture féminine et sur la situation des femmes dans le Magreb contemporain. Intitulé « Les représentations du féminin dans les œuvres de Maïssa BEY » et disponible sur le site Éditions Universitaires Européennes, le livre paru en avril 2019. Cet ouvrage récent et riche se penche sur la production littéraire dite de l'urgence à travers les textes de Maïssa BEY.

INTERVIEW

Pour réaliser un travail de recherche qui s'intitule « Le positionnement identitaire de Missa BEY dans *Au commencement était la mer...* et *Surtout ne te retourne pas* », nous vous prions de bien vouloir répondre à ces questions en vous remerciant énormément pour votre collaboration et votre aide.

Q1- C'était quoi la raison essentielle qui vous a poussée au prime abord à réfléchir aux écrits de Maïssa BEY, autrement dit, pourquoi Maïssa BEY exactement ?

R1- Mon master de recherche ayant pour titre « *Les représentations du féminin dans les œuvres de Maïssa Bey* » publié dans Éditions universitaires européennes mais aussi ma thèse de doctorat qui s'intitule « *Dire les femmes, parole et écriture féminine au XXIème siècle dans les pays du Maghreb : L'Algérie, le Maroc et la Tunisie* » dirigé par Mme Sylvie Brodziak à CY Cergy Paris Université prennent comme matière d'analyse les romans de Maïssa Bey. Ce choix était dans un premier temps porté par mes goûts de lectrice. Par la suite, en orientant mes recherches sur la question du féminin dans le Maghreb contemporain, j'ai trouvé que les textes de cette écrivaine illustrent parfaitement les problématiques actuelles.

Q2- Un Algérien qui lit à Maïssa BEY serait-il de même pour quelqu'un d'une autre nationalité ? Ainsi, lui lire se distingue quand il s'agit d'un homme ou d'une femme. Comme

c'est votre cas (femme tunisienne), comment recevez-vous le discours de Maïssa BEY, et quelles différenciations percevez-vous ?

R2- Dans *L'écriture-femme*, Béatrice Didier aborde la relation du sexe à l'écriture mais aussi l'influence de la société et de l'histoire. Pour ma part, en tant que chercheuse je n'aborde le texte littéraire ni avec mon sexe ni avec mon origine puisque je me dépouille tant bien que mal de toute appartenance pour garder un regard objectif sur mon objet de travail. Toutefois, en tant que lectrice maghrébine, il est évident que je me reconnais davantage dans l'écriture d'un roman comme *Hizya*, qu'à la lecture d'un roman de l'écrivaine américaine Toni Morrison que j'aime particulièrement.

Q3- Parlons-nous de « Au commencement était la mer... » et « Surtout ne te retourne pas », ces deux romans marquant spécialement deux évènements tragiques dans la mémoire et le vécu du peuple algérien, ont-ils joué un rôle dans la maturation de la vocation de l'être de Maïssa BEY, de son identité et de l'identité collective qu'elle reflète entre ces deux époques de sa vie ?

R3- La question de l'identité individuelle et de l'identité collective est très présente dans l'écriture de Maïssa Bey. Toutefois, je ne parlerai pas de « maturation » mais plutôt de « réconciliation » avec une histoire personnelle et collective marquée par la violence. D'ailleurs, pour moi le texte qui marque la consécration de cette « réconciliation » est perceptible dans son roman publié en 2002 *Entendez-vous dans les montagnes* où l'auteure revient sur son histoire familiale marquée par la mort violente du père tout en relatant l'histoire de son pays.

Q4- Comment voyez-vous la position que prend Maïssa BEY par rapport à ces deux incidences blessantes et inoubliables pour l'Algérie à travers ses discours, en tant que femme, écrivaine, un citoyen algérien et un témoin ?

R4- Comme je le mentionnais précédemment, l'écriture, conduit l'écrivaine vers sa résilience. En effet, en témoignant à la fois sur sa tragédie personnelle-familiale mais aussi de la tragédie collective avec la guerre en Algérie puis la Décennie noire, Maïssa Bey se positionne comme le témoin de son moment. Même si, cette dernière réfute l'étiquette d'écrivaine engagée, ses discours dans les médias et son écriture ne peuvent se détacher des questions intimement liées aux préoccupations de son pays.

Q5- Et puis, étant le premier et le septième titre de BEY, est-ce-que vous pensez qu'elle a construit la jeune fille héroïne dans les deux cas avec l'idée de montrer à la fois en quoi l'Algérie était porteuse d'un avenir, d'un progrès social réservé aux femmes, et en même temps, celle de narrer l'effroyable retour vers les traditions les plus meurtrières qui régissent le quotidien des femmes ?

R5- L'écrivaine affirme s'inspirer des femmes qui l'entourent pour écrire. Les femmes qu'elle dépeint sont à la fois, instruites ou analphabètes, actives ou gardiennes du foyer, porteuses de visions traditionnalistes ou modernistes. Ses personnages sont en effet à l'image de l'Algérie marquée par tant de violences mais qui s'engage brillamment dans la voie de la modernité. Les femmes qui se mobilisent aujourd'hui au cœur du *Hirak* sont les héritières des *Fidayat*, de maquisardes et des *Moussebilate* mobilisées lors de la guerre d'Algérie pour défendre le pays. Ces mêmes femmes militantes et méritantes sont sous le joug du Code de la famille qui les maintient sous le statut de mineure. Alors oui, Maïssa Bey rend compte de cette duplicité inhérente à la femme algérienne à la fois libre et installée sous la contrainte des lois séculaires.

Q6- La femme est au cœur de l'œuvre de BEY ; chose dont nous nous mettons d'accord tant que ses romans sont jonchés de personnages féminins. Pouvez-vous nous justifier « le mépris » plus au moins manifesté par l'auteure envers le personnage masculin ? Et quelle symbolique attribue-t-elle à la femme ?

R6- Il ne s'agit pas réellement de « mépris » mais la figure du masculin est absente ou négative dans la plupart de ses textes. Ceci s'explique par la place primordiale qu'occupe le masculin dans la société maghrébine. De manière générale, celui-ci tire sa force d'une culture et d'une religion qui le sacralisent, le père, le frère et le mari deviennent le noyau de la cellule familiale, qu'ils régissent à leur guise en installant le féminin en position inférieure de subalterne. Cette dualité et ce rapport de force expliquent pourquoi le masculin est présenté sous un angle éminemment obscur. Pour nuancer ces propos je dirai que dans son roman *Hizya*, l'écrivaine aborde le masculin sous un angle positif en prenant de la distance avec le rapport inégalitaire et supérieur de dominant-dominé pour brosser l'image d'un frère complice et d'un père qui en dépit de ses idées traditionnalistes défend la liberté de ses filles de se vêtir comme elles l'entendent.

Q7- Être Féministe, puis écrire au féminin, quelles sont-selon vous- les traces ou l'empreinte de ce positionnement dans les écrits de BEY ?

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

R7- La femme est incontestablement très présente dans l'univers romanesque de cette écrivaine mais je ne pense pas que l'écrivaine se revendique féministe. Nous ne pouvons pas non plus classer ses œuvres en tant qu'écrits féministes.

Q8- Maïssa BEY intègre ou fait recours à A. Camus de façon explicite ou implicite dans ses discours. Qu'exprime la présence de celui-ci selon vous ?

R8- En effet, Maïssa Bey est particulièrement influencée par l'écriture de Camus d'abord par le rapport à l'Algérie et sa description de la réalité algérienne mais aussi pour sa lutte pour la justice et pour la dignité des Algériens.

Q9- Les relations familiales, l'amour, le corps de la femme et la liberté sont des sujets parmi plusieurs d'autres constituant la thématique de Maïssa BEY dans toutes ses productions. À part la trame de cette thématique, quelle est sa position au sein du groupe des écrivains postcoloniaux, et quel message veut-elle nous transmettre ?

R9.....
.....

Q10- Notre écrivaine intervient, de plus en plus, dans la sphère culturelle algérienne par le biais de sa langue. Comment lisez-vous cette relation ?

R10- Même si l'écrivaine fait le choix d'écrire en langue française, je pense que son rapport à sa langue d'origine demeure la matrice de son écriture. Le choix d'une langue ne renie pas l'importance de l'autre et il est évident que chez Maïssa Bey, les deux langues cohabitent harmonieusement.

Q11- Quand nous parlons de l'attitude de l'écrivaine et de son positionnement dans les deux œuvres, de quelle façon, croyez-vous, nous pouvons sentir l'identité de Missa BEY et à travers quoi ?

R11- Le choix des personnages, leur milieu d'appartenance et les thématiques abordées par l'écrivaines sont autant d'éléments de lecture qui traduisent l'identité de Maïssa Bey.

Q12- Choisir d'écrire en français, pourtant, en lisant Maïssa BEY nous nous trouvons perpétuellement et à chaque fois face à la langue arabe. Pouvez-vous nous expliquer cela ?

R12- Le choix d'une langue n'annule pas le recours à une autre. Décrire la vie d'une habitante de la Casbah à Alger par exemple ne peut se faire selon moi sans laisser glisser

d'une manière consciente ou inconsciente un mot en langue dialectale algérienne mais aussi des références à la littérature arabe classique.

Q13- Le français et l'arabe côte à côte, cette attitude hybride nous mène vers plusieurs phénomènes (l'emprunt, le calque, l'interférence...). À votre avis, pouvons-nous considérer ce métissage linguistique comme un marqueur identitaire pour Maïssa BEY ?

R13- L'intertextualité peut être examinée comme un élément révélateur de l'identité de tel ou tel écrivain. Les romans de Maïssa Bey sont truffés de ces éléments linguistiques qui peuvent être exploités par les chercheurs pour une éventuelle étude sur les questions identitaires chez cette écrivaine algérienne.

Finalement, nous vous remercions encore une fois pour votre coopération, pour l'ensemble de vos réponses et vos explications. Merci également pour votre temps en vous souhaitant la réussite et la bonne continuation dans votre parcours scientifique.

Entretien avec Madame Imèn Moussa, docteur en littérature française et francophone à l'Université CY Cergy Paris.

Entretien réalisé le : 31/03/2020

- **Commentaire des réponses obtenues**

Afin d'enrichir notre étude analytique, nous commentons de plus l'interview que nous avons réalisé. De sa part, notre interviewée a répondu à l'ensemble de nos questions posées hormis la neuvième dont elle n'a pas répondu.

Notre chercheuse nous justifie son choix pour Maïssa BEY d'abord par ses goûts de lecture et puis parce qu'elle la trouve "exemplaire" (disant ses romans) pour ses études en Master et en Doctorat portant sur la problématique du "féminin" dans le Maghreb contemporain.

Ensuite, sur notre deuxième question sur l'influence des variations (sexe, origine, statut...) sur la lecture de Bey, la chercheuse Imèn Moussa a fait directement recours à Béatrice Didier en citant son œuvre *Écriture-femme* qui inspecte la relation du sexe à

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

l'écriture ainsi que l'impact du Social et de l'Historique sur celle-ci. Ces facteurs qui pèsent lourdement sur la création féminine. Pourtant, entant que chercheuse, elle se prive de toute dépendance (d'ordre sexuel, originel...) en traitant le discours littéraire pour but de rester cependant objective. Par ailleurs, elle nous fait la comparaison de lire *Hizya* de Bey ; dont-elle se reconnaît mieux, et un roman de Toni Morrison qu'elle apprécie tant ces écrits.

La paire de questions « la troisième et la quatrième » se porte essentiellement sur le rôle des deux romans de notre corpus dans la maturation de l'écrivaine, et puis, qu'elle position prend-t-elle à l'égard des deux événements historiques pénétrant la constitution de son identité et celle de sa société. À cet effet, notre interviewée met l'accent sur la dominance de la question de l'identité (individuelle et collective) dans l'écriture beyenne. Or, elle attire notre attention sur le fait qu'il ne s'agit pas, pour elle, de "maturation" mais plutôt de "réconciliation" de l'auteure avec son histoire personnelle et collective ; ceci se perçoit mieux, selon elle, dans *Entendez-vous dans les montagnes ?* (2002) où Bey faisait paraître cette épisode violente de la vie des Algériens et surtout de la mort de son père-même-, Évènement que nous avons soulevé en exposant la biographie de notre auteure.

Comme elle nous l'a déjà confirmé : « L'écriture conduit l'écrivaine vers sa résilience. », fait que nous-même- l'avons remarqué en analysant notre corpus. Imèn Moussa proclame : « *Maïssa Bey se positionne comme le témoin de son moment.* », elle dévoile que, même si Maïssa Bey refuse toujours de se dire "engagée", elle ne cesse d'exprimer son souci pour l'Algérie.

Quant aux cinquième et sixième questions, nous nous interrogeons sur : ce que vise et veut représenter l'auteure par la figure de la jeune fille héroïne dans les deux cas (Nadia et Amina), autrement dit, l'image sociale de la femme et à l'occurrence de l'Algérie précisément entre le XX et le XXI siècle. Plus encore : sur la dominance de la figure féminine par rapport au "masculin", quelle symbolique ?

À ce terme, Docteure Imèn nous invite à tenir compte que ces mêmes femmes (que Maïssa Bey les inspire des femmes de son entourage) et qui viennent de se mobiliser au fond du *Hirak* sont les héritières des *Fidayats* et des *Moussabilates* participant lors de la guerre de l'Algérie pour ultime but de défendre leur pays. Une image voulant dire : que ce soient des femmes « instruites ou analphabètes, actives ou gardiennes du foyer, porteuses de visions traditionnalistes ou modernistes », elles sont le miroir d'une Algérie combattante et révolutionnaire malgré toute contrainte ou sorte de violence. À son avis, on ne parle pas

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

de "mépris" si seulement parce que l'Homme est absent ou négatif dans la plupart des écrits de Bey, en fait, cela est dû à l'estime du "masculin" dans la société magrébine.

En *grosso-modo*, ce problème se voit, selon elle, originaire d'une culture et d'une religion qui mettent en valeur le "masculin" par rapport au "féminin", et par là, on parle d'une relation de supérieure-inférieure régnante jusqu'au là. Autrefois, Madame Imèn dirait que *Hizya* de Bey, à contre face de nos deux romans, aborde positivement la figure masculine par le biais d'un père qui donne main à ses filles malgré les traditions et les lois séculaires.

D'ailleurs, pour ce septième point, et d'après ses travaux sur l'écriture féminine et les représentations du féminin dans le contexte magrébin, Madame Imèn ne se met pas d'accord avec nous en disant que Bey est "Féministe", non plus de considérer ses écrits tant que ça. Néanmoins, décrite plusieurs fois dans les médias et les journaux tel "La voix des femmes", notre interviewée nous mène à repenser la nuance entre "Féminisme" et "L'écriture sur la femme". En outre, Maïssa Bey avoue ce février dans une tribune au « Monde » que ce qu'on appelle aujourd'hui communément *Hirak* « est une lame de fond qui repose la question du statut des femmes en Algérie » (En ligne). Ce dernier a permis aux Algériens (spécialement les femmes) de renouer avec leur histoire, elle ajoute, et qu'elle « doivent pourtant affronter l'incompréhension jusque dans les rangs des manifestants. » (ibid).

Quant à notre huitième question, elle tente divulguer la raison pour laquelle Maïssa Bey fait dialoguer Camus dans ses discours. Voilà comment Docteur Imèn nous le justifie : la particularité à Camus chez Bey est née d'abord du fait qu'il s'attache tant à l'Algérie (malgré qu'il lui soit toujours étranger), ainsi parce qu'ils ont les deux cette volonté de s'exprimer et de décrire la réalité algérienne et lutter pour la justice et la dignité des Algériens. C'est presque du même pour d'autres écrivains algériens tel Mohammed Dib, Malek Bennabai, Mouloud Feraoun ou Mouloud Mammeri qui s'unissent à Camus dans son engagement passionnel pour une terre bien à eux.

Comme nous l'avons annoncé plus haut, notre interviewée a choisi ne pas répondre à notre neuvième question (parlant sur le positionnement de notre romancière au sein des écrivains de la méditerranée) malgré que nous l'avons expliqué autrement en un message sur Messenger, du coup, elle nous a dit « Malheureusement je n'ai pas de réponse à cette question. Je n'ai pas trop creusé sa position sur ce point ».

CHAPITRE II : APPROCHE ADOPTÉE ET ANALYSE DU CORPUS

Plus profond dans le commentaire de cette interview, nous voyons que les deux questions suivantes traitent le rapport triaire entre "langue, culture et identité" au sein du discours beyen. À ce propos, la chercheuse Imèn adopte une logique induisant que la présence d'une langue n'exclue guère l'utilisation d'une autre (voire dans le même discours). Comme c'est le cas dans notre corpus, Maïssa Bey conjugue esthétiquement le français (langue d'écriture) et sa langue maternelle « l'arabe » qui reste la « matrice » de son écriture, postule Imèn, et c'est de même que nous avons décelé plus avant dans ce chapitre. En effet, « langue et culture sont indissociables ». De plus, elle entend que ce sont « Le choix des personnages, leur milieu d'appartenance et les thématiques abordées par l'écrivaine » les éléments essentiels rapportant l'identité de cette dernière.

Enfin, nos deux dernières questions visent à réfléchir le rôle du métissage linguistique (à savoir culturel) entre l'arabe et le français dans l'écriture de Maïssa Bey. Autrement dit, dire, quelle relation entretient cette attitude hybride -avec ses différentes formes- avec l'identité de Bey. Sur cela, notre enquêtée évoque un élément linguistico-culturel et identitaire, ce qui veut dire que les mots en arabe dialectal ou en arabe classique se glissent, consciemment ou non dans les écrits de M. Bey car ces dialectes constituent une grande partie de son identité et son vécu. Par ailleurs, à l'ère d'intertextualité, elle juge les romans de Maïssa Bey « truffés » des éléments servant un projet d'étude pour les chercheurs sur la question de l'identité chez les écrivains algériens ; fait dont nous partageons l'idée et viendrons en faire l'initiative.

Conclusion

Tahar Ben Jelloune affirme que «*oser la parole, c'est déjà exister, devenir une personne* » (cité par Moussa. I, en ligne) et c'est de ce fait que notre auteure s'affirme et arrive à s'identifier dans ses discours. Par ailleurs, il est possible de dire que les attitudes langagières utilisées par l'auteure octroient à ses récits leur identité littéraire mais aussi leur cachet romanesque qui fait que chaque roman soit singulier par rapport à un autre. Toutefois, il semble que l'écriture de Maïssa Bey soit exponentiellement un exercice de production établi sur un vécu, celui de l'auteure, de ses pairs mais aussi de la société d'où elle émane.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au terme de ce modeste travail que nous avons mené avec beaucoup de passion et de patience, nous pouvons nous réjouir du résultat auquel nous avons abouti.

Avant de récapituler, dans les lignes qui suivent, les principales idées qui ont irrigué notre recherche, rappelons que la question autour de laquelle nous avons souhaité réfléchir se résume comme suit : *Comment se positionne Maïssa BEY dans « Au commencement était la mer... » Et « Surtout ne te retourne pas » ?* Cette interrogation assez simple a trouvé réponse dans les hypothèses qui expliquent le rôle du métissage linguistico-culturel en montrant le positionnement identitaire de Maïssa Bey dans les deux romans que nous avons choisi comme corpus, aussi, l'influence du cadre socio-historique sur l'écrit de cette écrivaine en faisant d'elle un témoin d'une histoire collective .

Ces œuvres marqués par leur inscription dans la modernité de la littérature algérienne bien après la décennie noire tissent leurs trames narratives dans des sujets épineux en miroitant un aspect de l'histoire de l'Algérie mais surtout du combat que mène la femme algérienne pour affirmer son identité. Donc, en guise de confirmer la justesse de notre hypothèse, nous avons consacré une bonne partie à une analyse qualitative en passant de ce qui est dit clairement par M. Bey, sur son identité, à ce qui est dit implicitement, en faisant recours aux procédés d'analyse que nous offre la pragmatique. En outre, nous avons fait appel à une analyse sociocritique pour contextualiser notre étude en sachant que le cadre socio-historique impose ses lois au discours romanesque en lui donnant naissance.

Organisé en deux chapitres, ce travail avait comme objectif de montrer le positionnement identitaire que revendique Maïssa Bey à travers l'écriture du « *Au commencement était la mer... »* et « *Surtout ne te retourne pas* ». Nous avons cerné les différents procédés : linguistique, stylistique et référentiels usités dans ces œuvres et qui sont en relation intime avec l'identité, surtout féminine, de notre écrivaine

En effet, le premier chapitre du présent travail a balisé le terrain avant d'entamer notre analyse ; car il a fourni une base conceptuelle et notionnelle en contextualisant le domaine et la thématique de la recherche en question. En d'autres termes, il a constitué le pilier de ce mémoire du fait qu'il a tracé l'itinéraire pour la mise en œuvre finale de ce dernier.

Dans le deuxième chapitre de ce mémoire, nous avons entamé l'analyse proprement dite en étudiant les différents procédés et les diverses stratégies langagières qu'a investis l'auteure dans ses discours. Nous avons également essayé tout au long de ce chapitre de manipuler tous les outils et les méthodes permettant de comprendre, puis de définir le côté « identitaire » de l'écrivaine et par ailleurs appréhender la position qu'elle a prise à l'égard d'une identité collective.

Pour renforcer nos résultats obtenus, en plus d'une étude pragmatique et une étude sociocritique, nous avons opté pour une étude qualitative en préparant un entretien semi-directif avec l'écrivaine Tunisienne Imèn Moussa (tant que son Master et son Doctorat se portent sur les écrits sur le féminin portant comme exemple les romans de BEY) en lui posant des questions concernant les écrits de notre écrivaine Maïssa BEY. Ainsi, la chercheuse a confirmé la particularité d'une telle écriture, et la pluralité des effets socio-historiques, linguistiques et culturels influençant le positionnement identitaire de notre écrivaine.

Comme dans chaque travail scientifique nous répondons à la problématique émise au départ en exposant les résultats qui en découlent :

- La pratique métissée (d'ordre linguistique et culturel) à l'intérieur des discours de Maïssa Bey signe sa volonté de s'enraciner dans cette culture dont elle reste pétrie et qu'elle intègre fièrement dans ses œuvres.
- Les stratégies d'écriture (soit langagières) soulevées dans ces romans permettent de dire que l'auteure a créé une écriture propre à elle avec une forme d'originalité ; les différentes formes sous lesquelles elle intègre sa langue maternelle (dialogisme, calque, interférence, emprunt...) lui attribuent un statut d'une gardienne de bonnes valeurs d'identité collective et rejetant les croyances ironiques et erronées pénétrant sa société.
- Fidèle à ses origines, Maïssa Bey prouve qu'une production littéraire, même écrite en langue étrangère est tout à fait capable de véhiculer sa dimension culturelle et patrimoniale reflétant ainsi son identité.

Le synchronisme de l'élaboration de notre projet de fin d'étude avec la pandémie du Covid-19 qui a bouleversé le monde entier, et suite aux décisions du ministère de l'enseignement supérieure et de la recherche scientifique, l'enseignement à distance a influencé, d'une manière ou d'une autre, notre état physique et moral (comme des étudiants en Master 2) et de ça notre production ; soit un encadrement et un guide en ligne. Les répercussions de cette crise sanitaire surtout dans notre

wilaya (Biskra) empêchent notre accès à certaines sources au niveau des bibliothèques de l'université.

Arrivons à la fin de cette humble présentation dont nous n'ignorons pas qu'elle est lacunaire et que nous espérons qu'elle soit épatante, Bouba Mohammedi Tabti avoue : « *la richesse d'une œuvre comme celle de Maïssa BEY ne pouvant se réduire à ce qui en a été dit dans ces pages, et ce, d'autant plus qu'il s'agit non d'une œuvre close mais d'une œuvre toujours en train de s'écrire* » (2007, p. 77).

Enfin, dans ses romans, Maïssa BEY a pu nous représenter son positionnement face aux traditions de la société algérienne. Son rejet et sa révolte se manifestent fortement en écrivant ; elle construit l'image d'une écrivaine briseuse des silences.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. OUVRAGES

1. AMOSSY R. : *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, (Dir), 1999.
2. AUTHIER REVUZ J. : *Ces mots qui ne vont pas de soi : Boucles réflexives et non coïncidence du dire*, 2 vol., Larousse, Paris, 1995.
3. BAKER C.: *Attitudes and Language*. CLEVEDON [England]; Philadelphia: Multilingual Matters, 1992.
4. BAKHTINE M. : *Esthétique et théorie du roman*, trad. du russe par Daria Olivier. Paris : Gallimard, 1975.
5. BESSIÈRE J. : *Principes de la théorie littéraire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2005.
6. BEY M. : *Au commencement était la mer*, Éditions de l'Aube, 2011.
7. BEY M. : *Surtout ne te retourne pas*, Éditions de l'Aube, 2017.
8. BOYER, H. : (Dir) *Sociolinguistique : territoire et objets*, Lausanne : Delachaux et Niestlé, 1996.
9. BULOT T (Dir). : *Langue urbaine et identité : Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1999.
10. CHARAUDEAU P. : *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette Éducation, 1992.
11. COMBE N & COHEN A. : *Profil - Cohen (Albert) : Le livre de ma Mère : Analyse littéraire de l'œuvre*, Paris : Hatier, 2005.
12. DE GAULEJAC V & TAFOBADA LEONETTI I. : *La lutte des places*, Paris : Desclée de Brouwer, 1994.

13. DELECROIX M-F. : *À la lumière d'hiver : Entretien inédit avec Philippe Jaccottet*.
Bréal, 2011.
14. ERIKSON E. : *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris : Flammarion, 1978.
15. FOUCAULT M. : *L'archéologie du savoir*. Paris : Éditions Gallimard, Coll
«Bibliothèque des Sciences humaines », 1969.
16. KERBRAT-ORECCHIONI C. : *L'Énonciation – De la subjectivité dans le langage*,
Paris : Armand Colin, 1980.
17. KERBRAT-ORECCHIONI C. : *L'énonciation*, Armand Colin, Paris, 1996.
18. LABOV W. : *Sociolinguistique*, Coll. Le sens commun, Ed. Minit, Paris, 1979.
19. LAPLANTINE F., NOUSS A. : *Métissages, d'Arcimboldo de Zombi*, Pauvert,
Montréal, 2001.
20. LAPLANTINE F. NOUSS A. : *Le métissage*, Flammarion, Paris, 1997.
21. LYPIANSKYE M. : *Identités collectives et relations inter- culturelles*. (Coll.),
Éditions Complexes, S. P. R. L. Bruxelles, 1978.
22. MAALOUF A. : *Les identités meurtrières*, Grasset & Fasquelle. Le livre de poche,
2001. (1998 éd.)
23. MAINGUENAU D. : *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Classiques
Hachette, Paris, 1983.
24. MAINGUENEAU D. : *Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Paris : Dunod, 1993.

25. MAINGUENEAU D. : *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris : Éditions du Seuil, 1996.
26. MAINGUENEAU D. : *Analyser les textes de communication*, Paris : Nathan, 2000.
27. MAINGUENEAU D. : *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*. Armand Colin, 2004.
28. MARC, E. : *Psychologie de l'identité : Soi et Le groupe*, Dunod, 2005.
29. MARTINIELLO M. : *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines, Que sais-je ?* Paris : PUF, 1995.
30. MOHAMMEDI-TABTI B. : *Maïssa Bey : L'écriture des silences*, Blida : Tell, 2007.
31. MUCCHIELLI A. : *L'identité*, Paris : Presses Universitaire de France, 1986.
32. PÊCHEUX M. : *L'analyse automatique des discours*, Paris, Dunod, 1969.
33. SEARLE J. : *Les actes de langage*, Hermann : Paris, 1972.
34. YAGUELLO M. : *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris : Ed. Du Seuil, 1988.

II. ARTICLES

1. AREZKI A. : *L'identité linguistique : une construction sociale et / ou un processus de construction socio- Discursive ?*, in Synergie, Algérie n° 2, 2008.
2. BALLY C. : *Syntaxe de la modalité explicite*. in *Cahiers Ferdinand de Saussure, II*, pp. 3-13, 1942.
3. BENMAYOUF, C. Y. (2015). *Le métissage linguistique en Algérie à Travers Les créations lexicales hybrides*, in *Du transfert culturel au métissage*, pp 253-263. doi:10.4000/books.pur.89407, (Consulté le 26-08-2020).

4. BENNETT N. : *La posture littéraire : un carrefour disciplinaire*, in Acta fabula, vol. 12, n° 8, Notes de lecture, Octobre 2011, URL <http://www.fabula.org/revue/document6557>. (Consultée le 25 février 2020).
5. BIONDA R. : *Construction de l'ethos dans les écrits sur la guerre et la violence*, Ouvrage collectif sous la direction de Moez REBAI, Kamel FEKI et Lassàad HÉNI, (2018, Mars 17), URL : https://www.fabula.org/actualites/construction-de-l-ethos-dans-les-ecrits-sur-la-guerre-et-la-violence_83953.php%20%20 (Consulté le 04-03-2020).
6. BIVILLE F. : *Dire le métissage linguistique et culturel à Rome*, in *Revista de Estudios Latinos (RELat)*, 11, pp. 11-31. Université Lumière Lyon 2. Maison de l'Orient et la Méditerranée, 2011.
7. BURBEA G. : *L'ethos ou la construction de l'identité dans le discours*, in *Bulletin of the Transilvania University of Brasov. Series IV : Philology and Cultural Studies*, 7 (56) (2), pp. 7-18, 2014.
8. CALVET L-J. : *Une ou deux langues ? Le rôle des représentations dans l'évaluation des situations linguistiques*, in *Études créoles*, vol. XIX, n° 2, pp. 49-82, 1996.
9. CARDU H, & SANSCHAGRIN M. : *Les femmes et la migration : les représentations identitaires et les stratégies devant les obstacles à l'insertion socioprofessionnelle à Québec*, in *Recherches féministes*, 15(2), pp. 87–122, 2002.
10. BOURDIEU P. : (2020) "*Ce que parler veut dire*", Juillet 28), URL : <https://www.fayard.fr/sciences-humaines/ce-que-parler-veut-dire-9782213012162>. (Consulté le 26-08-2020).
11. CHARAUDEAU P. : *Langue, Discours Et Identité Culturelle*, in « *Éla. Études de linguistique appliquée* », Klincksieck, (3), pp. 341-348. N° 123-124, 2001.

12. CHARAUDEAU P. : *Sémantique de la langue, sémantique du discours*, Actes du colloque en hommage à Bernard Pottier, 2005, Sur le site : Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications : <http://www.patrick-charaudeau.com/Semantique-de-la-langue-semantique> (Consulté le 20-02-2020).
13. CHARAUDEAU P. : *Pathos et discours politique*, in Rinn M. (coord.), Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue, Rennes : PUR, (2008a) (Consulté le 15-03-2020). URL: http://www.patrick-charaudeau.com/IMG/pdf/2008_Pathos_Actes_Brest_.pdf
14. CHARAUDEAU P. *L'argumentation dans un problème de l'influence*, in Revue Argumentation et Analyse du Discours, (2008b), URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/L-argumentation-dans-une> (Consulté le 15-03-2020).
15. CHARAUDEAU P. : *Identité linguistique, identité culturelle : Une relation paradoxale*, in *Le Discours Sur Les « langues D'ESPAGNE »*, Presses universitaires de Perpignan, pp. 21-38, (2009a), URL : <https://books.openedition.org/pupvd/299> (Consulté le 14-04-2020).
16. CHARAUDEAU P. : *Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière*, in Charaudeau P. (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, L'Harmattan, Paris, (2009b), Consulté le 22-30-2020. URL : <http://www.patrick-charaudeau.com/Identite-sociale-et-identite>
17. De GAULEJAC V. : *Sociologues En Quête d'identité*. in Cahiers internationaux de sociologie, *Presses Universitaires de France*, n° 111(2), pp : 355-362, 2001.
18. DESCHAMPS J.C. : *Identité, appartenances sociales et différenciations individuelles*, in *Les Cahiers Internationaux de Psychologie sociale*, 9(10), pp.49-61, 1991.

19. DUCHET C. : *Introduction. Le projet sociocritique : problèmes et perspectives*, in G. FALCONER et H.MITTERAND, éd, *La Lecture sociocritique du texte romanesque* (Toronto, A.M. Hakkert), p. 5, 1975.
20. DUCROT O. : *Énonciation et polyphonie chez Charles Bally*, in *Logique, structures, énonciation*. Paris, Éditions de minuit, pp. 165-191, 1989.
21. DUYGU ÇURUM DUMAN. : *L'identité et ses représentations : Ethos et Pathos*, in *Synergies Turquie, n° 5*, pp. 187-200, 2012, Université Technique de YILDIZ.
22. GHANEM R. : *L'hybridité linguistique et culturelle dans Sept Pierres pour la femme adultère de Vénus Khoury-Ghata*, in *Fabula / colloques en ligne | Auteurs, œuvres, périodes*, 2018. Pour un dialogue transculturel, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document5524.php> (Consultée le 22 août 2020), Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
23. GREMLIN. : *Sociocritique, Médiations Et Interdisciplinarité*, pp : 177-194. (Groupe de recherche sur les médiations littéraires et les institutions) est actuellement composé de Pascal BRISSETTE, Björn-Olav DOZO, Anthony GLINOER, Michel LACROIX et Guillaume PINSON.
24. GUTNIK F. : « *Stratégies identitaires* », « *dynamiques identitaires* », in *Recherche & Formation, Les dynamiques identitaires : questions pour la recherche et la formation, N°41*, pp. 119-130, 2002.
25. JOHANN M. : *Narrativité, narration, narratologie : du concept ricoeurien d'identité narrative aux sciences sociales*, in *Revue européenne des sciences sociales, N°125(Tome XLI.)*, pp. 125-142, 2003.

26. LAFONTAINE D. : *Attitudes linguistiques*, in Sociolinguistique - Les concepts de base, pp. 56-60. Mardaga, Sprimont, 1997.
27. LANGHANS B. : *Positionnements énonciatifs et corpus oraux*, in Langage et société, 76(1), pp 43-74, 1996. doi:10.3406/lsoc.1996.2739
28. LABOV W. : *Sociolinguistique*, Paris : Ed. De Minuit. Traduit de l'anglais par Alain KHIM, 1976.
29. LEDU J. LE BERRE Y. : *Faits de langue, faits de société*, dans HOUDEBINE A.M., Travaux de linguistique n° 07, Imaginaire linguistique, Université d'Angers, Angers, 1996.
30. MAINGUENEAU D. : *L'ethos, de la rhétorique à l'analyse du discours*. (Version raccourcie et légèrement modifiée de "Problèmes d'ethos", in *Pratiques*, 1113-114, pp. 1-18, 2002.
31. MEIZOZ J. : *Posture d'auteur*, in *Fabula atelier littéraire*, Université de Lausanne, 2017. URL : https://www.fabula.org/atelier.php?La_posture_d%27auteur (Consulté le 25-02-2020 00 :14).
32. MEUNIER A. : *Modalités et communication*, in : *Langue française, Communication et analyse syntaxique*, n°21, pp. 8- 25, 1974. doi : <https://doi.org/10.3406/lfr.1974.5662>. (Consulté le 20-01-2019).
33. MOUSTIRI Z & BENZID A. : *Plurilinguisme interne et hybridité d'échange dans L'Olympe des infortunes de Yasmina Khadra*, in ouvrage collectif *Le Français contemporain face à la norme, Pratique, gestion et enjeux d'une langue au défi de la pluralité*, Martine Fandio-Ndawouo(Dir.), Éditions Binam, Coll. Langues et langages de l'universel, France, 2019.

34. ORKIBI E. : *Ethos collectif et Rhétorique de polarisation : le discours des étudiants en France pendant la guerre d'Algérie* », *Argumentation et Analyse du Discours* (2008), mis en ligne le 21 septembre 2008. URL : <http://journals.openedition.org/aad/438> (consulté le 26 août 2020).
35. POPOVIC P. : *La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir*, in *Publication originale*, vol. 151/152 (décembre 2011), p. 7-38, 2011.
36. RABATEL A. : *Positions, positionnements et postures de l'énonciateur*, *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 56, pp :23-42, 2012.
Université de Lyon 1, ICAR & IUFM.
37. ROSIER L. : *Analyse du discours et sociocritiques*, Quelques points de convergence et de divergence entre des disciplines hétérogènes, in : *Littérature*, n°140, Analyse du discours et sociocritique. pp. 14-29, 2005. doi : <https://doi.org/10.3406/litt.2005>.
38. SOCIUS : ressources sur le littéraire et le social pp : 1-9. (n.d.).
39. TAP P. : *Relations interpersonnelles et genèse de l'identité*, in *Annales*, XVIII, pp 7-43, 1979.
40. TÉTAZ J. M. : *l'identité narrative comme théorie de la subjectivité pratique*. Un Essai De Reconstruction De La Conception De Paul Ricoeur. in « *Études théologiques et religieuses* » *Institut protestant de théologie*, (4), pp. 463-494. Tome 89, 2014.
41. VION R. : *Dimensions Énonciative, Discursive Et Dialogique De La Modalisation*, in *ESTUDOS LINGÜÍSTICOS, Parole et Langage*, 8(15), pp. 193-224, 2007.
42. YILANCIOĞLU S. ; *Maïssa Bey : une voix algérienne*, in *Synergies Turquie*, Université GALATASARAY. n° 3 - 2010 pp. 35-41.

III. THÈSES ET MÉMOIRES

1. BELKHOUS M. : *Les stratégies d'écriture chez Maïssa Bey, dans Bleu blanc vert, Puisque mon Cœur est mort et Pierre sang papier ou cendre*, Thèse de Doctorat, Université d'Oran 2, 2016.
2. HERD J. : *Hybridité et identité, les enjeux d'autoportrait en vert de marie NDIAYE*, Mémoire de Master, Université Du Québec À Montréal, 2009.
3. HOUVILLE S-L. : *Attitudes linguistiques : définitions, implications et application à l'anglais*, Mémoire de Mastère, Université Stendhal Grenoble III UFR d'études anglophones, 2012.
4. MEYER J. : *Discours, discrimination sociolinguistique et insertion professionnelle : Les rapports complexes entre les mises en mots des accents et des attitudes linguistiques et / ou langagières ?*, Thèse de Doctorat, Université Rennes 2. Haute Bretagne, Mention Sciences du Langage École doctorale des Sciences Humaines et Sociales, 2011.
5. OUALI K. : *Errance et quête de soi dans " Surtout ne te retourne pas" de Maïssa Bey*, Mémoire de Mastère, FERHAT ABBAS- Sétif, Option : Sciences des textes littéraires.
6. ZOUALI O. : *Les Usages Langagiers, Les Attitudes Langagières Et L'expression Identitaire De Marocains Vivant En Milieu Minoritaire Ou En Milieu Majoritaire*, Thèse de Doctorat, Université Laval Faculté Des Lettres, Québec, TOME I, 2004.

IV. DICTIONNAIRES

1. ARON P. SAINT-JACQUES D. VIALA A, (Dir). : *Le dictionnaire du littéraire*, Paris : Presses Universitaires de France – PUF, 2002, (2010 éd.).
2. CHARAUDEAU P., MAIGUENEAU D. : *Dictionnaire d'analyse du discours*, Éditions du Seuil, Paris, Février, 2002.
3. DUBOIT J., GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLISI C., MARCELLISI J.B. et MEVEL J.P. : *Dictionnaire de linguistique*, Ed. Librairie Larousse, Paris, 1973.
4. LAROUSSE É. : **Dictionnaire français - Dictionnaires Larousse français monolingue et bilingues en ligne**. In *Larousse.fr : Encyclopédie et dictionnaires gratuits en ligne*. URL : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue> (Consulté le 08-04-2020).

V. **SITOGRAPHIE**

1. BEY, M. (2009). L'écriture, Le seul territoire où j'arrive à me retrouver (entretien). *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, 60(1), 33-41. doi:10.3406/horma.2009.2703 .Fichier PDF généré le 29/03/2019.
2. CLAIRE, B. *Au commencement était Maïssa Bey - interview Maghreb des livres 2015 (1/3)* [Vidéo]. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=tvF4XfVwppE> (Consulté le 15-01-2020).
3. Maïssa Bey : « Le Hirak est une lame de fond qui repose la question du statut des femmes en Algérie ». (2020, February 28). URL: https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/02/28/maissa-bey-le-hirak-est-une-lame-de-fond-qui-repose-la-question-du-statut-des-femmes-en-algerie_6031127_3232.html En ligne, consulté le 26-07-2020 _ 21:16 Mis à jour le 28 février 2020 à 12h01

4. *Métissage culturel, social et linguistique*. (2015). quai Branly : Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO) Filière Communication Interculturelle. http://www.inalco.fr/sites/default/files/asset/document/01_2015_mqb_2015_programme_et_resume.pdf (Consulté le 29-04-02020).
5. MOUSSA, I. (2019, Avril 2). Les représentations du féminin dans les œuvres de Maïssa BEY. URL : <https://www.amazon.fr/repr%C3%A9sentations-f%C3%A9minin-dans-%C5%93uvresMa%C3%AFssa/dp/6138474708?fbclid=IwAR2UPxZIOfdwkETPmN5SANDmDfFb6Msv5x63tSWc-ccBirr7z4omBQbGPrG> (Consulté le 08-08-2020-18 :50).
6. Les mécanismes de l'identité personnelle. (2009, Décembre 8). URL : https://www.researchgate.net/figure/Les-mecanismes-de-lidentite-personnelle-Lidentite-communautaire-se-fabrique-dabord_fig2_46478699 (Consulté le 8-20-2020).

Liste des figures et des siglaisons

FIGURES

Figure 1 : Schémas représentatif des mécanismes de l'identité p 19

SIGLAISONS

ACM : Au commencement était la mer...

SRP : Surtout ne te retourne pas

DR : Discours Rapporté

ANNEXE

❖ **Au commencement était la mer...**

« Instants volés de ses rencontres secrètes avec la mer. Tout de suite, dans l'air qu'elle respire, le bonheur. Un bonheur tout rose, avec de petits nuages blancs qui courent, là-bas, au ras des collines sombres » p 11.

« Elle lit dans ses yeux tout ce qu'il ne dit pas, ce qu'il n'a pas besoins de dire. On ne se promène pas impunément seule sur une plage déserte, de si bonne heure ! Oui. Elle le sait. C'est d'ailleurs cela qui aiguise son plaisir : le sentiment de braver un de ces nombreux interdits qui brident sa vie » p 13.

« Un rêve si fragile qu'au matin, on ose à peine ouvrir les yeux et les fenêtres sur l'immensité saisissantes et bleue de la mer et du ciel confondus » p 15.

« Alger autrefois blanche s'abandonne à l'inertie sous un ciel insupportablement bleu. Alger se redécouvre bardée de chars et de militaires et treillis. Alger se réveille en sursaut au bruit des détonations qui déchirent le silence de ses nuits. Le jour, ceux de la cité occupent les terrains vagues tout autour des immeubles. Poussière, cailloux et détritrus. Corvées d'eau entre deux parties de football. Tuer le temps, disent-ils, rien que le temps. » p 19.

« Retardant le plus longtemps possible le moment où ils devront rentrer dans un appartement trop petit, trop sombres, chargé des rancœurs inexprimées d'une mère qui ne les écoute pas, qui ne les écoute plus, et des colères irraisonnées et brutales d'un père qui ne leur parle pas, qui ne les parle plus. » p 20

« Perdue, à la lisière de deux mondes qui s'affrontent aujourd'hui, qui est-elle ?

Saura-t-elle dire ses élans, son désir d'être ?

Le saura-t-elle, dissimulée derrière les masques qu'on l'oblige à revêtir ? Sa façon de parler, de rire, de marcher, de s'habiller...

Toujours, partout présents, les regards, le poids des regards. Obsession. » p 21

«Ce qu'elle aime ? Elle aime tant son pays qu'à prononcer son nom, il lui vient aux lèvres un goût âpre et brulant de sable et de soleil.

Déchirures.

Ce qu'ils ont fait de son pays... » p 21

« La mort, c'est un long hurlement qui déchire un clair après-midi de printemps.

C'est le visage de sa mère, strié de larmes et de griffures sanglantes.

C'est cette foule confuse, hurlante autour d'une forme vague posée sur le sol, recouverte d'un drap blanc. Une forme qu'on lui dit être son père...

Stridence, stridence d'un clair après-midi de printemps. » p 26

« Au passage d'une jeune fille, leur désir exacerbés par le poids lancinant des frustrations accumulées tout au long de leur rêves solitaires allument dans leur yeux des lueurs troubles.

Ce sont ceux-là mêmes qui interdisent toute sortie à leurs femmes ou à leurs sœurs, de peur qu'elles n'excitent les convoitises de leurs semblables. » p 35

« Personne ne veut répondre à ses questions [...]. Les vraies réponses, elle doit les chercher ailleurs. Seule. » p 36

« Il n'était jamais allé à l'école : son père, qui refusait toute intrusion des **Roumis** dans sa vie familiale, l'en avait empêché. » p 41

« Et plus tard, comme elle avait souffert de sa transplantation ! Elle se cognait comme un insecte pris au piège, contre les murs des chambres minuscules de l'appartement où les avait installé l'oncle Omar. Elle se sentait trahie, doublement. D'abord par la mort de son père ressentie comme un abandon inacceptable. Puis par sa mère. Par sa faute elle était séparée des êtres et des lieux qui lui était les plus chères. » p 41

« Enfermé, enlisé. De plus en plus seul. De plus en plus loin. Tourné définitivement, exclusivement, vers ce que aucun lui ont dit être la seule vérité, » p 42

« Instant fragile, comme suspendu à un fil dont bientôt, c'est écrit dans le Coran, on ne saura plus dire s'il est blanc ou noir.

Nadia n'aime pas le mot crépuscule.

Sous ses yeux fatigués, les mots qu'elle s'obstine à deviner ne sont plus que des signes. Noirs sur les pages blanches. » p 43

« Elle lit comme on entre en prière, avec la mémé ferveur mystique, le même respect attentif, le même oubli de soi et des autres » p 44

« Elle hésite avant de se lever. Elle titube presque [...], on doit fermer les yeux pour se réhabituer à une réalité soudain obscure. » p 44

« Sa voix enrouée d'émotion et de surprise incrédule. Une voix qui efface toutes les peurs et les lendemains impossibles. » p 77

« Encore une expression toute faite. Comme celle qu'il vient de dire. Une phrase toute prête qui n'attendait que le moment propice. Depuis longtemps sans doute. Il a usé de toutes les ressources que pouvait lui offrir une langue. [...], allant même jusqu'à parler en arabe classique ! » p 94

« Les mots ne viennent pas. Les mots s'arrêtent au seuil de ses lèvres. Elle ne sait pas dire les mots qui blessent. Elle n'a jamais pu. » p 100

« Qu'importe la douleur, celle des autres. » p 109

« Nadia tout à coup se sent forte. Forte de tout leur courage, de toute leur volonté. De la volonté contagieuse qu'insuffle l'espoir tissé par ces femmes anonymes. Se battre. Ne pas abdiquer. » p 111

« Des femmes peuvent raconter cela dans les livres. D'abord avoir le courage de le faire puis de le dire. Non, pas ici. De l'autre côté de la mer. Les femmes ici ne racontent pas. Depuis toujours, elles se taisent. Elles se terrent. » p 113

« Revenir si rien ne se passe. Ne rien dire. Même et surtout en cas de complication. Ce qui peut lui arriver de pire, ce serait justement d'avoir à en parler. » p 117

« Attendre que tout soit fini. Que soit définitivement tournée cette page de sa vie. » p 117

« Le miroir, les miroirs qu'on évite. Peur de découvrir un autre visage. » « Le ciel qu'on ne veut pas regarder. » p 131

« Les jours et les nuits. Pareils. » p 134

« Salim a le rire facile, le rire à fleur de lèvres de ces adolescents à la fois fragiles et blasés. Un rire qu'ils portent comme un bouclier ou comme un masque pour se garder des autres et d'eux-mêmes surtout. » p 138

❖ **Surtout ne te retourne pas**

« Je marche dans les rues de la ville. Précédée ou suivie, je ne sais pas, je ne sais pas, mais quelle importance, suivie ou précédée d'un épais nuage de poussière et de cendres intimement mêlées » p 15.

« Il paraît que j'ai poussé un grand cri, un seul, juste avant d'ouvrir les yeux. Je n'en ai aucun souvenir » p 20-21.

« Je crois que tout est un signe. Un peu comme si nous, créateurs fragiles, faillibles et dites cependant raisonnables, étions prises dans un réseau invisibles » p 25.

« Cette entrée en matière, peut-être un peu trop longue, peut-être un peu trop raisonneuse, n'avait qu'un seul but : m'aider à trouver un commencement à ce récit » p 27.

« Une seconde fois : comme pour s'ébrouer ou se débarrasser du poids d'une humanité trop pesante. Sortir. Partir. S'enfuir. Le plus loin possible. Le plus vite possible. » p 29.

« Oui, il en faut bien plus pour ébranler une vie. Pour précipiter une vie dans la nuit, comme pierre au fond d'un puits » p 30-31.

« J'ai dû dormir très vite. Avec juste cette phrase dans la tête... : que les vents se déchainent pour effacer l'empreinte de mes pas » p 33.

« Je serais plutôt une note discordante, voilà tout. Un peu comme le crissement que fait parfois la crie sur le tableau. Une crie de mauvaise qualité, comme tout ce que produit ce pays » p 36.

« Tout ça sans rien demander à personne. Surtout pas ! L'air de rien. Avec, nouée au ventre, plus douloureuse qu'une crise de coliques néphrétiques, la peur du scandale. Kechfa ! C'est justement ça qui me donne de l'avance sur Eux. » p 48-49.

« Alors il tente de déchiffrer les signes tracés : lézard... . Toute une écriture du vide et de l'absence, encore obscure pour qui n'a pas vécu ce fragment d'histoire » p 61-62.

« Dadda Aicha n'a jamais su son âge... » p 67.

Je retiens mon souffle pour ne pas perturber la sérénité qui se dégage du lieu et de l'instant » p 71.

« ...des chansons fredonnées à voix basse, très basse, comme si on avait peur de choquer ou de réveiller des blessures encore vives » p 74.

« Mais Dadda Aicha s'obstine. Elle est plus têtue qu'une mule » p 77.

« Il fait partie de ceux, nombreux ici, surtout en ces temps troubles, qui passent directement de l'enfance à l'âge adulte » p 79.

« Très ingénieux, il n'a pas son pareil pour préparer des appareils. » p 80.

« Sauf avec l'amour. Elle dit aussi qu'on n'est jamais sûr d'aimer assez ou de savoir aimer quelqu'un pour lui donner envie de s'enraciner quelque part » p 82.

« Un si qui, somme toute, un souffle sibilant, ...infiniment court » p 103.

« Si Dieu m'a enlever tout ce que j'aimais, ce qui m'était le plus cher, c'est parce que j'étais indigne » p 108.

« Les verbes exprimant la possession matérielle, l'appartenance à un groupe, à une famille et les liens affectifs les plus essentiels, tissés tout au long d'une vie ne se conjuguent plus qu'à la forme négatif ou au passé. Au passé définitif » p 111.

« Elle va de l'avant sans jamais se retourner sur l'instant qui vient de s'écouler » p 115.

« Avec une récurrence confirmée et insupportable pour lui, du terme environs qu'on retrouve systématiquement dans tous les bilans » p 121.

« J'ai eu du mal à penser et à prononcer les possessifs » p 144.

« «Je ne sais pas jouer les rôles écrits par d'autres. Je n'ai rien préparé pour un tel rebondissement » p 146.

« Je m'installe, et c'est en soufflant sur le lait chaud avant de le boire comme je le fait toujours que je réalise qu'elle n'a servi sans me demander ce que je voulais » p 151.

« J'a, i fêté chacun de tes anniversaires, même sans toi, fleurs de papiers et bougies allumées toute la nuit au cour de ma solitude jusqu'à ce qu'elles se consomment. J'aurais voulu être auprès de toi, mais je n'ai pas pu » p 156.

« Tout me semble coloré d'irréalité » p 165.

« Je ne l'entends jamais quand elle se déplace, mais je sens sa présence. Elle n'est jamais très loin de moi » p 165.

« Étrange tête à tête », « comme si nous avions l'intuition irrationnelle de l'imminence d'un terrible catastrophe. Encore plus terrible que celle qui nous a réunies » p 174.

« Si j'en avais vraiment envies, je partirais. Ce ne sont pas des portes fermées qui pourrait me retenir » p 175.

« J'ai même parfois l'impression d'une attraction presque irrésistible. Je ne sais ni quand ni comment elle a pris naissance et s'est développée en moi. Elle semble venir de plus en plus loin que ma conscience propre » p 176.

« J'ai la sensation de vivre depuis ce jour-là dans un rêve, dans un lieu clos, cerné de portes fermées dont je ne parviens pas à trouver les clés. » 178.

« ...mais qui a aussi ébranlé toutes les croyances, perverti tous les comportements et mis à nu les aspects les plus primaires, les plus haïssables, les plus odieux de la nature humaine » p 180.

« Tu nous as appris qu'il suffisait de parler aux arbres et aux fleurs pour qu'ils s'épanouissent. » p 182.

« ...tout au fond de moi, quelque chose me disait que tout bonheur obtenu au prix d'une transgression est nécessairement menacées, nécessairement précaire. » p 186.

« Je ne sais pas où vont les oiseaux quand la nuit tombe. Je ne me suis jamais posé la question. Peut-être qu'ils ne s'en vont pas. Qu'ils sont toujours là, immobiles dans l'attente des prémices du jour » p 196.

« Comme il est facile de reprocher aux autres ce qu'on néglige le plus souvent de faire soi-même. » p 197.

« Quelle s'en aille avec toi, ailleurs, là où elle aurait pu vivre dans la tranquillité toute relative d'un anonymat retrouvé. » p 204.

« Et c'était vrai en un sens, j'étais morte puisque j'étais entrées, enfermée dans un lieu où je ne pouvais pas te voir (...) il vaut mieux être morte que criminelle » p 205.

« Meurtrière, criminelle. Je me demande quelle est la différence entre les deux termes. Je sais seulement qu'on ne peut pas lui appliquer le terme d'assassin, exclusivement masculin. » p 210.

*« Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous
n'osons pas qu'elles sont difficiles »*

Sénèque

*« J'écris pour comprendre, connaître, approfondir,
Mieux percevoir ce qui se déroule en moi »*

Charles JULIET

« Le travail est l'amour rendu visible »

. Khalil Gibran, *Le prophète*

RÉSUMÉ :

Cette recherche qui s'inscrit dans le domaine vaste des sciences du langage s'intéresse à l'étude du discours romanesque de Maïssa BEY dans le but de déterminer, dans un premier lieu, le positionnement identitaire de l'écrivaine ; dans un second lieu, nous nous interrogerons sur l'influence du cadre socio-historique et linguistico-culturel sur ses écrits. En analysant les deux romans *Au commencement était la mer ... Et Surtout ne te retourne pas*, une analyse pragmatique en se focalisant sur l'implicite, le sous-entendu et la charge pragmatique de certains mots utilisés par M. Bey et une analyse sociocritique, selon les travaux de Duchet, nous tenterons de révéler les différentes stratégies qu'avait utilisées l'auteure pour s'identifier linguistiquement et culturellement par rapport aux langues présentes dans son discours romanesque. Nous essayerons, aussi, de mettre l'accent sur les liens tissés entre son histoire personnelle et l'histoire collective de l'Algérie en donnant naissance aux deux romans étudiés.

Ainsi, nous démontrons comment M. Bey peut être un témoin d'un moment donné de l'histoire algérienne et comment son discours métissé peut fournir un exemple riche et diversifié en termes d'attitudes langagières constituant un instrument de l'identité personnelle et sociale.

Mots clés : le positionnement identitaire – pragmatique - l'analyse du discours – sociocritique-attitudes langagières.

ملخص

يهتم هذا البحث، الذي يقع ضمن المجال الواسع لعلوم اللغة، بدراسة الخطاب الروائي لميساء باي بهدف تحديد موقع هوية الكاتبة؛ ثانيًا، سوف ندرس تأثير الإطار الاجتماعي التاريخي واللغوي الثقافي على كتاباتها. من خلال تحليل الروايتين "في البداية كان البحر..." و "خاصة لا تلتفت"، تحليلًا واقعيًا بالتركيز على ما هو ضمني، وما هو مقصود، والشحنة البراغماتية لبعض الكلمات التي استخدمتها ميساء باي والتحليل الاجتماعي السياسي، وفقًا لأعمال كلود دوشيه، سنحاول الكشف عن الاستراتيجيات المختلفة التي استخدمتها الكاتبة للتعريف عن نفسها لغويًا وثقافيًا فيما يتعلق باللغات الموجودة في خطابها الروائي. سنحاول أيضًا التأكيد على الروابط القائمة بين تاريخها الشخصي والتاريخ الجماعي للجزائر من خلال ولادة الروايتين المدروستين. وهكذا، نوضح كيف يمكن لميساء باي أن تكون شاهدًا على حقبة معينة في التاريخ الجزائري وكيف يمكن لخطابها المختلط أن يقدم مثالًا غنيًا ومتنوعًا من حيث السلوكيات اللغوية التي تشكل أداة للهوية الشخصية والاجتماعية.

الكلمات المفتاحية: تحديد الهوية - الواقعية - التحليل الخطابى - اجتماعية نقدية - سلوكيات لغوية.